LA PRATIQUE
DES
ACCOUCHEMENTS.

PREMIERE PARTIE.

LA PRATIQUE DES ACCOUCHEMENTS.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT l'Hiſtoire critique de la Doctrine & de la Pratique des principaux Accoucheurs qui ont paru depuis Hippocrate juſqu'à nos jours ; pour ſervir d'Introduction à l'Etude & à la Pratique des Accouchements.

Par M. ALPHONSE LEROY,

Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur de l'Art des Accouchements & des Maladies des Femmes.



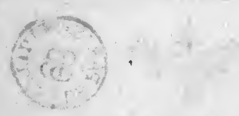


A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Toiſon d'Or.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



CET OUVRAGE SUR LES ACCOUCHEMENTS
EST OFFERT ET DÉDIÉ
A MESSIRE JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS
DE LASSONE,
CONSEILLER D'ÉTAT ET DU ROI
EN SES CONSEILS,
PREMIER MEDECIN DE LA REINE,
PREMIER MÉDECIN DU ROI
EN SURVIVANCE,
DOCTEUR-RÉGENT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
EN L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
DOCTEUR AGRÉGÉ HONORAIRE
EN L'UNIVERSITÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
AGRÉGÉ
HONORAIRE AU COLLEGE ROYAL
DES MÉDECINS DE NANCY,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,
DE L'INSTITUT DE BOLOGNE,
CENSEUR ROYAL:

C'EST
UN HOMMAGE RENDU
AU RANG ÉMINENT, AUX TALENTS,
AUX VERTUS,
PAR
ALPHONSE LEROY,
DOCTEUR-RÉGENT DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE PARIS.

AVERTISSEMENT.

La ſeconde Partie de cet Ouvrage, dont celle-ci contient le plan, paroîtra inceſſamment. La matiere qui eſt ici traitée demande une ſi grande préciſion, l'erreur d'un mot peut être ſi funeſte à la vie des Citoyens, que l'Auteur ne regardera comme ſon Ouvrage que les Exemplaires qui ſeront munis de la ſignature de ſon Libraire. Les Loix reſtent ſans vigueur contre ceux qui abuſent le public par leurs contrefactions : peut-être que ceux qui commettent ce premier délit ne haſarderont pas le crime de faux.

Le Clerc



INTRODUCTION

HISTORIQUE

A L'ÉTUDE ET A LA PRATIQUE DES ACCOUCHEMENTS.

Assez & trop long-temps peut-être, l'Hiſtoire n'a conſacré ſes talents qu'à décrire les actions des hommes, qu'à perpétuer la mémoire des grands événements. Il eſt temps qu'elle s'applique à nous préſenter le tableau des révolutions qu'ont éprouvé les connoiſſances humaines dans chaque branche des Sciences & des Arts. Déja quelques habiles Ecrivains ont tenté dans ce ſiecle, de parcourir cette nouvelle & importante carriere : un Médecin inſtruit au-delà de ce que ſemble le comporter ſon âge, vient même de donner une hiſtoire de l'Anatomie non moins exacte qu'utile. Animé par ces exemples,

j'entreprens de tracer un Précis Hiſtorique des divers progrès de cet Art ſalutaire, qui a notre naiſſance pour objet. L'antiquité fixera d'abord mes regards ; je verrai ce qu'elle fit dans des circonſtances ſi intéreſſantes, pour le ſoulagement d'un ſexe que ſes infirmités auſſi ſouvent que ſes graces rendent digne de tous nos ſoins. Juge impartial des Anciens, je les juſtifierai des fauſſes imputations que l'ignorance ou la paſſion ont oſé leur faire, d'avoir abſolument négligé un Art ſi cher à l'humanité. Paſſant rapidement ſur la domination des Arabes, je reprendrai la chaîne des connoiſſances au moment de la renaiſſance des lettres en Europe, & j'en ſuivrai les divers chaînons juſqu'au moment où j'écris.

Plan.

C'eſt ainſi qu'en raſſemblant en quelque ſorte, & les Modernes & les Anciens, il ſera facile d'apprécier ce flux & reflux d'opinions, d'idées & de ſyſtêmes qui ſe ſont ſuccédés, qui ſe ſont réciproquement détruits. On verra, & le ſpectacle ne peut guere flatter notre amour-propre ; on verra preſque toujours des voies de prudence & de douceur ſimples & sûres, négligées pour des moyens incertains, compliqués, impraticables ; on verra l'ignorance préſomp-

tueuſe s'aſſeoir impérieuſement ſur le trône du ſavoir, renverſer des loix ſalutaires dont elle a méconnu l'admirable ſimplicité, dicter le fer en main d'autres loix au détriment de l'humanité.

Mais il ne ſuffit pas de démaſquer l'erreur, de retracer les ravages qu'elle a cauſés : cette ſcene affligeante ne doit être préſentée que pour inviter à la recherche des moyens qui puiſſent prévenir déſormais de ſemblables calamités. Auſſi mettrai-je à la fin de ce Précis hiſtorique, un plan conſolateur ſur l'Art des Accouchements; un plan dans lequel j'établirai une ſuite de principes, capables de porter dans cet Art une certitude Géométrique ; & j'eſſaierai d'enchaîner de telle maniere, des vérités inconteſtables qu'il en réſultera le jour même de l'évidence, & une méthode auſſi ſimple que facile à ſaiſir.

Mon but eſt de faire rentrer la nature dans ſes droits, en développant l'admirable ſimplicité de ſa marche ; d'aſſurer dans tous les cas poſſibles la vie des meres ; & même, dans ceux qui paroiſſent les plus épineux, de conſerver celle des enfants. Puiſſent mes efforts être couronnés du ſuccès ; puiſſent-ils conſoler l'humanité outragée, & raſſurer les femmes ſur le

But de l'Auteur.

danger d'une opération abſolument naturelle, & à laquelle il eſt impoſſible de ne pas prendre le plus vif intérêt, pour peu qu'on ſoit né ſenſible.



PREMIERE PARTIE.

Histoire de l'Art des Accouchements avant la renaissance des Sciences en Europe.

Les premiers humains ne troubloient point les opérations de la mere commune de tous les êtres. Exempts, par leur vie libre & agreste, d'un grand nombre d'infirmités, ils couloient au sein de la paix des jours sereins. Les meres donnoient facilement le jour aux doux fruits de l'hyménée, & comme elles remplissoient toute l'étendue des devoirs attachés à ce titre sacré, elles évitoient les suites funestes qui résultent si fréquemment de nos jours, de leur fausse délicatesse ou de l'oubli de ces saintes obligations. Ces temps heureux ne sont plus, & la nature n'a conservé des restes de ce primitif Empire, que parmi ces Nations peu disciplinées, & qui sont connues parmi nous sous le nom souvent bien injuste de Sauvages. Partout ailleurs les institutions sociales ont plus ou moins développé le germe des infirmités, & leur

Etat primitif de l'Art.

maligne influence s'eſt répandue juſque ſur la naiſſance de l'homme.

Dans les premiers temps dont je viens de parler, ſi quelque accident extraordinaire apportoit du trouble au développement de la nature, ſi la femme alarmée demandoit du ſecours, elle n'en recevoit que des mains de ſon ſexe. Une parente, une voiſine, celle enfin qui ſe rencontroit pour le moment, ou à laquelle quelque expérience ſembloit devoir inſpirer de la confiance, ſe faiſoit un devoir de donner ſes ſoins à quiconque les reclamoit. Les hommes accoutumés à cet uſage, regardoient les accouchements comme des objets qui leur étoient abſolument étrangers, la timidité, la pudeur ſi naturelle aux femmes, perpétua cette coutume. Des Légiſlateurs crurent même devoir leur interdire dans ces circonſtances, toute autre relation qu'entre elles.

Les femmes ſe prêtant ainſi de mutuels ſecours, quelques-unes ſe rendirent plus expertes, firent leur occupation principale de l'accouchement, & tranſmirent à d'autres le fruit de leur expérience ; tel fut l'état de l'Art dans ſon origine : c'eſt ce qu'il eſt aiſé de reconnoître en parcourant l'Hiſtoire des Egyptiens & ſur-

tout des Hébreux ; cette derniere a même immortalisé deux Sages femmes, pour avoir refusé généreusement d'exécuter lesordres barbares que leur donna le plus cruel des Pharaons.

Honneurs déférés aux Sages-femmes.

Les Sages-femmes acquirent aussi chez les Grecs une telle estime, qu'on leur donna le droit, au rapport de Platon, de présider aux Mariages & d'en assortir les nœuds. Le vil intérêt ne pouvoit alors présenter aucun motif ; on s'unissoit par l'attrait du cœur, par l'espoir de revivre en une nombreuse & superbe postérité, & par le desir de gagner à ce moyen si doux, la considération publique. D'autres honneurs encore leur furent décernés. Galien, Pline & Prosper Alpin, nous apprennent qu'on les plaça dans leur genre à côté des Médecins, & les titres superbes de Philosophes & de Sages, leurs furent décernés : ce dernier titre leur est même resté, & s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Médecins appellés dans les cas extraordinaires.

Mais si l'Art des Accouchements fut d'abord confié aux femmes, si la célébrité de celles qui passoient pour les plus habiles, reflua, pour ainsi dire, sur leurs semblables, & donna le plus grand éclat à leur profession, il paroît qu'on ne tarda pas à reconnoître que ce qui concerne la science nepouvoit être de leur ressort. Lors-

qu'il se trouva des cas qui sortirent de la sphere ordinaire, alors on fut contraint de recourir aux hommes célebres, qui faisoient profession de l'Art de guérir.

Pourquoi.

On n'eut pas de peine à se convaincre que la connoissance des fonctions de l'économie animale, dont les Sages-femmes ne pouvoient faire une étude approfondie, fournissoit aux Médecins, quoiqu'ils n'eussent pas la pratique de l'Art des Accouchements, les moyens de surmonter les obstacles qui s'opposoient à la sortie de l'enfant. Ces secours qu'on ne réclamoit que dans les cas les plus difficiles, & souvent même désespérés, n'offrant point l'attrait du succès, devoient plutôt éloigner qu'inviter les Médecins à cultiver un Art si intéressant.

Abus des forces.

Ce n'étoit cependant que par la réunion de la science avec la pratique, que l'Art pouvoit faire des progrès. Leur désunion a retardé long-temps son développement, a même concouru à perpétuer une foule de préjugés & d'erreurs. Par exemple, dans les anciens temps dont je parle, on croyoit comme bien des gens le croient encore, que les Accouchements difficiles exigeoient des bras plus forts, plus nerveux que ceux d'une femme ; cette opinion étoit

fondée à quelques égards, mais en la généralisant trop, elle cessa d'être une vérité & conduisit à un abus dangereux des forces. Aussi l'engorgement, l'inflammation de la matrice, furent les suites des mauvaises manœuvres, & des efforts que firent les Accoucheurs. Ces fautes servirent toutefois au développement de l'Art : elles rapprocherent les Médecins d'une fonction qui leur étoit jusqu'alors étrangere. En opérant, ils eurent occasion de faire des observations ; il leur fallut remédier aux accidents, & bientôt ils s'occuperent de la recherche des principes ; connoissant mieux le méchanisme de l'Accouchement, ils fonderent leur théorie sur les faits, & l'Art commença à marcher d'un pas plus assuré.

Comment l'erreur servit à l'art.

Le génie d'Hippocrate acheva de perfectionner les découvertes que l'expérience avoit ébauchées. Ce grand homme nous a laissé, sur les maladies des femmes, un Traité admirable, qui nous donne à présumer qu'il avoit composé sur l'Art des Accouchements quelqu'ouvrage que le temps nous a ravi ; mais les excellents préceptes qu'on trouve encore dans les restes précieux qui nous ont été conservés, suffisent pour donner une idée de l'état où il laissa l'Art dont

HIPPOCRATE.

nous nous occupons. Il eſt vrai que ces préceptes épars dans divers Traités, n'offrent, pour ainſi dire, que des maximes iſolées : mais, en les réuniſſant, il en réſulte un corps de doctrine ſi ſimple, ſi lumineux, mais malheureuſement ſi peu médité & ſi peu connu de nos jours, que nous avons été amplement dédommagés du travail que nous a coûté cette réunion.

Préparatifs à l'accouchement.

De quelque nature que ſoit l'Accouchement, Hippocrate preſcrit (1) de porter vers les parties extérieures, & vers l'orifice de la matrice, des huiles chaudes, des graiſſes, la vapeur d'une eau dans laquelle on a fait bouillir des herbes émollientes. Ce précepte important eſt répété pluſieurs fois, & recommandé ſpécialement dans les cas où il y a chaleur, ſécchereſſe (2), contractions irrégulieres & convulſives de l'organe qui renferme l'enfant; & dans ce dernier cas, il ordonne des onctions huileuſes ſur le ventre, ſans doute à deſſein de ramollir la matrice, & de rendre ſes efforts plus réguliers & moins ſenſibles.

Spaſme conſidéré & combattu.

---

(1) *De mor. mul. lib.* 1.

(2) Chap. II. *de ſuper-fœtatione.*

Lorſque l'accouchement ne ſe développe pas, Hippocrate conſeille de le ſolliciter en balançant la femme ſur ſon lit. Il employoit beaucoup d'art pour ces ſortes de mouvements; il exigeoit qu'ils fuſſent très réguliers, de peur qu'en agiſſant autrement, il ne ſurvînt des convulſions; il regarde le froid comme un des grands obſtacles à l'accouchement; il preſcrit d'en garantir tout le corps de la femme, & particuliérement les organes qui doivent livrer paſſage à l'enfant. Si la nature rallentit ſes efforts, ou n'en fait éprouver aucuns, parceque la femme eſt trop affoiblie, il preſcrit alors des aliments de facile digeſtion, ſi l'eſtomac peut les ſoutenir; s'il ne le peut pas, il ordonne des potions dans leſquelles il fait entrer le caſtoreum, le ſuc de ſabine, & quelques aromates; s'il n'y a aucune chaleur vers le vagin, il y porte des fumigations avec la corne brûlée ſur des charbons ardents, ou avec quelques autres matieres légérement irritantes.

Cette pratique, qui tenoit à aider la nature, ayant été mal entendue, mal ſaiſie, parce qu'Hippocrate ne l'avoit pas réunie dans l'ordre où nous la préſentons, & n'en avoit pas ſuffiſamment expliqué les motifs, devint fatale aux

Pratique mal ſaiſie.

mains de ceux qui agissoient empiriquement ; c'est-à-dire sans indication. D'autres, qui ne furent pas assez instruits pour sentir d'où venoit l'abus, mais qui furent assez sages pour l'appercevoir & tenter d'y remédier, crurent qu'il falloit rétablir la nature dans tous ses droits, en l'abandonnant à elle-même ; mais un peu de réflexion leur auroit appris que, dans ces moments de crise, la nature étant ou trop foible ou trop forte, ce n'est point la combattre que de chercher avec soin à lui donner, sous l'un ou l'autre rapport, les secours qu'elle semble attendre de nous.

Positions. A l'égard des positions, Hippocrate réduit à trois principales toutes celles selon lesquelles l'enfant peut se présenter : savoir la tête, les pieds, le corps en travers. La premiere lui parut la plus naturelle, la seconde très difficile, & la troisieme impossible à la nature. Le divin vieillard compare l'enfant renfermé dans la matrice, à une olive contenue dans un flaçon à col étroit (1) ; il est impossible, dit-il, que cette olive sorte si elle se présente en travers,

---

(1) *De morb. mul. lib.* 1.

elle ne peut trouver iſſue qu'en arrivant par l'une ou l'autre extrémité. Il auroit été à deſirer que ceux qui ſe ſont livrés à l'Art des Accouchements, euſſent fait à cette comparaiſon, toute l'attention qu'elle mérite, ſur-tout relativement à la tête de l'enfant; l'idée ſimple & naturelle qu'elle préſente leur auroit fait éviter bien des erreurs.

Lorſque la tête de l'enfant ſe préſentoit, que les médicaments & les ſecouſſes n'avançoient pas ſa ſortie, Hippocrate alors tâchoit de s'aſſurer de ſa vraie poſition; & par ce qu'il dit à ce ſujet, on reconnoît qu'il n'ignoroit pas qu'il exiſtoit des poſitions de tête plus favorables les unes que les autres; mais on ne voit pas qu'il eût indiqué les moyens de les obtenir; cependant dans le cas dont il s'agit, & dont nous déterminerons la cauſe, Hippocrate alors promenoit le doigt (1) autour de la tête, le portoit ſur le menton ou dans la bouche, & tâchoit d'attirer par cette manœuvre la tête en dehors. Il employoit plus volontiers cette méthode, lorſque l'enfant étoit mort, ce qui démontre que

Manœuvre pour la tête.

(1) *De ſuper fœtatione*, ch. 3.

ce grand homme avoit un art pour extraire la tête de l'enfant, & qu'il n'agiſſoit pas ſans principe comme des opérateurs ignorants ou jaloux ont voulu le faire entendre, & même ont oſé le publier. On verra dans le cours de notre ouvrage, qu'il eſt des circonſtances où cette manœuvre de ce docte Médecin, eſt non-ſeulement bonne, mais la ſeule qu'on doive pratiquer.

Instrument. Dans les cas où les ſecouſſes & les mains ne pouvoient amener à la terminaiſon du travail, il eſt probable que le docte vieillard employoit quelqu'inſtrument qui ne pouvoit nuire ni à la vitalité de l'enfant, ni à celle de la mere, c'eſt ce qu'on peut induire de ce précepte ſur la délivrance (1) ; » lorſque l'enfant eſt ſorti du ſein » de ſa mere, & qu'on a été obligé pour l'en » tirer de faire uſage des inſtruments, comme » il eſt foible, il ne faut point lui couper l'om- » bilic qu'il n'ait crié & uriné. Nous développerons ailleurs ce précepte excellent que nous tâchons chaque jour de rétablir.

Accouchement par les pieds. L'Accouchement par les pieds fut regardé par

---

(1) *De ſuper fœt. ch. 5.*

le pere de la Médecine, & par ses successeurs, comme très funeste à l'enfant, & quelquefois à la mere. Les bras que les anciens ne dégageoient point, étoient (ainsi que nous l'apprend Galien,) l'un des plus grands obstacles à son heureuse terminaison. On ne connoissoit point encore l'art de placer & diriger convenablement dans cette position, & le corps & la tête de l'enfant, de sorte que le plus grand nombre qu'on arrachoit ainsi du sein de leur mere, périssoit ainsi qu'il arrive encore de nos jours & pour les mêmes raisons.

Ce n'est donc pas sans raison qu'Hippocrate redoutoit cet accouchement; & c'est à tort qu'on a conclu qu'il ne le croyoit pas possible. Si ceux qui raisonnent ainsi s'étoient donné la peine de lire les Ouvrages de ce grand Homme, ils auroient vu que non-seulement il ordonne, si les pieds sont à la vulve, de terminer l'accouchement (1); mais comme, dans cette position, l'extraction de la tête est difficile, il recommande expressément, dans ce cas, de porter la main entre la face de l'enfant & l'orifice de la matrice, Non rejetté d'Hippocrate.

(1) *De super fœtat. ch.* 3.

pour amener la tête au dehors ; & cette manœuvre, dont aucun Accoucheur, depuis Hippocrate, n'a fait mention, eſt cependant la ſeule qui, dans le cas poſé, puiſſe ſauver la vie à l'enfant.

Poſitions tranſverſales.

Si le fœtus ſe préſentoit en travers, les eaux n'étant point encore écoulées, ſoit qu'il fût encore en vie, ſoit qu'il ne le fût pas, alors Hippocrate (1) avoit recours à ces ſecouſſes régulieres dont j'ai déja parlé. Il plaçoit la femme la tête en bas les pieds en haut, & s'efforçoit, par tous ces moyens, d'obtenir du fœtus une ſituation plus naturelle. Ce précepte d'Hippocrate, qui conſiſte à combiner les poſitions de la mere pour en procurer une favorable à l'enfant, abſtraction faite de ces diverſes combinaiſons, étoit fondé ſur un principe phyſiologique qui dominoit alors, ſuivant lequel on diſoit que l'enfant étoit à l'aiſe dans la matrice, & qu'il pouvoit s'y retourner comme le poiſſon dans l'eau. Ce principe, ſans doute, avoit été confirmé par quelques expériences & quelques obſervations. Nous avons eu plus d'une occaſion de remarquer

(1) *De morbis mul. lib.* 1.

qu'en

qu'en donnant aux femmes certaines poſitions, on faiſoit changer celle des enfants. J'ai vu, peu de temps avant l'accouchement, des chûtes, des irritations à l'orifice de la matrice, ſolliciter le fœtus à changer de ſituation, & à ſe préſenter par les pieds, après nous avoir préſenté la tête : ce n'eſt pas que nous approuvions indiſtinctement ce qu'Hippocrate preſcrit dans les cas poſés ; mais nous rapportons ces obſervations pour montrer que les moyens qu'il a indiqués n'ont pas dû être, dans tous les cas, abſolument inſuffiſants, & même dangereux, ainſi que l'affirment certains Auteurs. Secouſſes.

Lorſque les ſecouſſes ne ſuffiſent pas, Hippocrate recommande de porter la main dans la matrice, de rappeller l'enfant par l'une de ſes extrémités, & préfére toujours la tête aux pieds ; tandis que les Modernes preſcrivent, au contraire, d'aller toujours chercher les pieds, déſapprouvant en ceci le précepte de ce grand Homme ; mais les ſuites malheureuſes d'une conduite ſi peu réfléchie, ne juſtifient que trop notre Auteur qui, par ſa maniere d'opérer, conſervoit la vie à une infinité d'enfants, qu'on fait périr par la méthode contraire. Que ces Critiques blâment donc également Smellie d'avoir, Préfere de rappeller la tête.

adopté le même principe. Il se peut qu'on ait trop généralisé ce précepte d'Hippocrate, ainsi qu'une multitude d'autres, dont on a reconnu la juste application ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut en faire usage dans une multitude de circonstances, tandis que la méthode opposée ne peut que devenir très funeste, en la donnant comme loi générale, ainsi qu'on le fait actuellement, & comme je l'expliquerai plus amplement par la suite.

Le bras de l'enfant sortoit-il à l'orifice, Hippocrate le repoussoit, & plaçoit avantageusement la tête (1) ; ne pouvoit-il parvenir à le reporter dans la matrice (2), il l'amputoit ; un seul pied se présentoit-il, il le repoussoit de même.

Fœtus mort. Lorsqu'à des signes certains on reconnoissoit que le fœtus (3) étoit sans vie, alors les manœuvres les plus effrayantes étoient employées : on ouvroit le crâne, on vuidoit le cerveau, on coupoit les épaules & les côtes ; on amenoit,

---

(1) *De super fœtat. ch. 2.*
(2) *De morb. mul. lib. 1.*
(3) *De super fœtat. ch. 3.*

les uns après les autres, les membres mutilés du cadavre. Cette méthode étoit fondée sur une erreur physiologique : on croyoit que l'accouchement ne s'opéroit que par les propres forces du fœtus, qui faisoit violence pour sortir, & lorsqu'il étoit mort, on concluoit qu'il n'y avoit d'autre ressource que de l'arracher promptement d'un asyle qui n'étoit pas fait pour lui servir de tombeau.

Délivrance.

La délivrance est le dernier article qui concerne l'Art des Accouchements, & sur lequel Hippocrate s'est expliqué (1). J'ai déja parlé des précautions qu'il recommande pour couper le cordon, lorsque l'accouchement a été fait par des forces étrangeres. En voici d'autres relatives à l'extraction de ce cordon, & de ce qui l'accompagne. Il vouloit que cette extraction se fît par le poids seul de l'enfant ; pour y parvenir, il faisoit élever le lit de la mere du côté de la tête ; ce qui, souvent, suffisoit pour procurer le but qu'il s'étoit proposé : quelquefois il plaçoit l'enfant sur deux outres remplies d'eau & couvertes de laine ; il perçoit les outres par en bas,

Ses suites.

(1) *De super fœtat. ch.* 3.

& l'enfant, qui s'éloignoit à mesure que l'eau s'échappoit, entraînoit, par son seul poids, dans des proportions égales, ce qui l'attachoit à sa mere : lorsque ces moyens étoient insuffisants, il avoit recours aux sternutatoires ; & les potions avec l'armoise & la rue étoient encore employées.

Ses suites.

Si l'extraction de l'ombilic & de ses racines étant achevée, il survenoit aussi-tôt quelque inflammation à la matrice, ou quelque engorgement subit, ce grand Homme (1) recouroit alors aux lavements, à la saignée, aux fumigations émollientes & un peu résolutives, aux cataplasmes de même nature ; souvent il aidoit tous ces moyens par quelques évacuants : il choisissoit sans doute parmi ces divers moyens celui qui étoit le plus propre à remplir l'indication qui se présentoit.

Des ligatures.

Hippocrate (2) se plaint que quelques Médecins ordonnoient, après l'accouchement, des ligatures, dans le dessein de s'opposer au volume du ventre. Il blâme fort cette pratique, &

(1) *De morb mul. lib.* 1.
(2) Ibid.

dit que quand le ventre eſt volumineux, & même météoriſé, il faut recourir à d'autres moyens ; alors il preſcrit une infuſion de cumin, d'anis, une décoction de racine de pivoine ou de carotte, ou un mêlange de tous ces remedes, auxquels il joint quelquefois des fumigations appropriées.

Telle eſt la doctrine d'Hippocrate ſur les diverſes parties de l'Art des Accouchements. Nous conviendrons ſans peine que toutes les regles qu'elle renferme ne ſont pas marquées au coin de l'évidence & de la perfection ; mais le plus grand nombre, & les plus eſſentielles, ne ſont pas moins ſalutaires qu'admirables. On peut juger d'après l'analyſe que nous venons d'en faire. Quel eſt donc le génie de ceux qui ont prononcé qu'Hippocrate n'avoit rien entendu dans l'Art dont nous parlons ? Sans doute, ou ils n'avoient pas lu ſes Ouvrages, ou l'ignorance & la prévention les ont empêchés d'en reconnoître la ſalubrité. L'ignorance confond & dénature tout ; c'eſt elle qui, par une mauvaiſe application, a rendu cette doctrine d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit plus parfaite en quelques-uns de ſes points.

Hipp. mal connu.

Plusieurs siecles s'écoulent sans que la masse des connoissances accumulée par Hippocrate s'augmente. S'il se fit quelque découverte, le temps nous en a privés, & nous ne voyons pas que jusqu'au siecle de Galien l'art ait fait des progrès bien sensibles.

Doctrine de Galien.

Ce restaurateur de la Médecine, sur laquelle il composa d'immenses Volumes, se répand en questions physiologiques sur les Accouchements, & ne nous apprend presque rien sur ce qui constitue l'Art, c'est-à-dire la partie opérante. Il croit que l'enfant fait la culbute immédiatement avant que de s'échapper de la matrice. Il dit que dans l'accouchement où les pieds sortent les premiers, l'obstacle le plus grand vient des bras; que lorsqu'un pied se présente seul, il y a tout à craindre pour l'autre. Galien n'en dit pas davantage sur l'Accouchement proprement dit. Il est probable qu'il n'a jamais pratiqué cet art, ou qu'il s'en est tenu seulement à la doctrine d'Hippocrate, jugeant sans doute, d'après ce qu'il en connoissoit, qu'il étoit superflu d'établir un plus grand nombre de principes.

Doctrine de Celse.

Celse qui fut le contemporain, d'autres disent le prédécesseur de Galien, traita le premier

cet objet important avec quelque méthode. Il renferma dans un Chapitre (1) particulier non ſeulement ce que nous connoiſſons de la doctrine de ſes prédéceſſeurs, mais encore des préceptes intéreſſants qui ne ſont point conſignés ou développés dans Hippocrate. Il défend de porter la main dans la matrice qui eſt fortement ſerrée ſur le fœtus, parcequ'il feroit à craindre alors qu'on ne causât à la femme des convulſions. Il regarde comme indifférent d'amener l'enfant mort ou par la tête, où par les pieds. Si la néceſſité contraint d'employer le crochet, il veut qu'on le porte ou aux orbites, ou aux oreilles, ou à la bouche. Spaſme combattu.

Si l'enfant préſente les feſſes, il veut qu'on les repouſſe, & qu'on tente de mettre la tête en bonne ſituation; mais ſi l'enfant vivant qui ſe préſente par les pieds, les a déja hors la vulve, il conſeille de le laiſſer ſortir en cette ſituation; d'avoir ſoin, lorſque les feſſes ſont à la vulve, de bien ranger le cordon ombilical, de peur qu'il ne caſſe, ou qu'il ne ſoit comprimé, ce qui pourroit faire périr l'enfant. Travail pour les pieds.

(1) Chap. 29.

Pour la tête séparée du tronc.

La tête séparée du tronc est-elle restée dans la matrice, il conseille de faire des pressions à l'extérieur. Cette manœuvre consiste à placer sur le ventre de la mere un linge plié en plusieurs doubles, & à presser dessus avec force. La tête, assujettie par ce moyen, ou se trouve forcée de sortir, ou au moins devient d'une extraction moins difficile. Pour réparer le désordre occasionné par ces pressions, il veut qu'on fasse sur la partie qui les a supportées, une onction avec l'eau rose mêlée au vinaigre.

Nous croyons qu'on peut tirer quelque parti de cette manœuvre, qui n'a été condamnée que parcequ'elle n'a pas été assez développée. Au premier aspect, les pressions ordonnées par Celse paroissent dangereuses pour la mere ; cependant il faut convenir qu'on ne peut parvenir, sans assujettir la matrice, à extraire la tête qui y seroit restée, & que la manœuvre de Celse, employée avec modération, est une des plus efficaces. Tout consiste à opérer avec les précautions que l'Auteur recommande. Il a senti le danger : on doit lui savoir gré d'avoir indiqué les moyens de l'éviter ou d'y remédier.

Compilation d'Aetius.

Deux cents ans après Celse & Galien, environ l'an 400 de l'ere chrétienne, paroît le

Compilateur Aëtius ; cet Auteur, dans la quatrieme partie de ſon Ouvrage, a beaucoup raſſemblé de matériaux ſur les maladies des femmes, tandis que toute la partie chirurgicale des accouchements eſt reſſerrée dans trois chapitres.

Le premier préſente l'extrait des Ouvrages d'une certaine Aſpaſie, qui s'étoit rendue à la fois célebre, en rédigeant par écrit les regles des accouchements, & en ſe livrant à la pratique d'un Art ſi néceſſaire. Si ce qu'Aëtius a extrait de ces Ouvrages ſur la partie opérante eſt fort court, en revanche il s'y trouve des choſes bien vues.

Par exemple, dans ce qu'il dit ſur les cauſes de l'Accouchement laborieux, on s'apperçoit qu'Aſpaſie (1) avoit égard à l'obliquité de la matrice ; à la groſſeur du fœtus, à la poſition de la tête, qui, quelquefois, dit-elle, eſt trop à droite, quelquefois trop à gauche ; & que, dans tous ces cas, elle preſcrivoit les regles que l'expérience lui avoit ſuggérées ou confirmées. Doctrine d'Aſpaſie.

Lorſque les eaux ſont écoulées depuis longtemps, Aſpaſie obſerve que la matrice ſe reſſerre

(1) Chap. 22.

fortement ſur le corps de l'enfant ; & , dans ce cas, elle tente, pour la ramolir & la relâcher, d'y porter des huiles tiedes, ou d'opérer le même effet par des fumigations relâchantes, comme l'avoit ordonné Hippocrate.

Doctrine de Philumenus.

Le ſecond, des trois Chapitres (1) qu'Aëtius nous a laiſſés ſur la partie opérante des accouchements, a pour objet l'extraction du fœtus ; il contient un extrait de la doctrine de Philumenus. Il paroît que ce Philumenus ſe fraya une nouvelle route ; qu'il prétendit réformer ou développer les principes d'Hippocrate : mais, bien loin d'enrichir l'art, il ne fit que preſcrire des manœuvres non moins effrayantes que dangereuſes ; du moins, ce ſont les vices qui ſe rencontrent dans l'extrait d'Aëtius.

Spaſme.

Si l'extraction du fœtus eſt impoſſible, dit cet Auteur, parceque la matrice le comprime trop fortement, & que la femme donne des ſignes de foibleſſe par un pouls petit & concentré, alors il faut l'abandonner à ſon triſte ſort ; ſon état eſt déſeſpéré : ſi l'on haſarde de lui donner quelques remedes, il veut que ce ſoit des cordiaux ;

---

(1) Chap. 23.

pratique dangereuſe, & malheureuſement ſuivie de nos jours : nous en ferons voir les inconvénients.

Instruments.

Lorſque l'enfant ne peut ſortir ſans le ſecours des inſtruments, Philumenus, applique un crochet, ou aux orbites ou au menton, quelquefois même il en applique d'eux, un à chaque oreille. La tête de l'enfant eſt-elle hors de la vulve, s'il ſe trouve quelque obſtable à la ſortie du reſte du corps, il penſe qu'alors l'orifice de la matrice reſſerre le col de l'enfant ; cette erreur s'eſt propagée juſqu'à nous ; &, lorſque le tact l'aſſuroit que l'obſtacle ne venoit point de cette cauſe, il croyoit les épaules enclavées, ſans s'expliquer ſur la partie du baſſin qui faiſoit obſtacle.

Erreurs.

Renouvellées.

Des Modernes ont aſſuré que l'enclavement alors ſe faiſoit ſur le détroit ſupérieur : mais le baſſin n'ayant jamais dans ſa partie la plus profonde plus de ſix pouces, & le ſommet de la tête étant éloigné de ſix pouces au moins de la partie des épaules qui pourroit s'enclaver, il eſt aiſé d'en inférer que l'obſtacle ne peut venir du détroit ſupérieur, tant que la tête n'eſt pas hors de la vulve ; c'eſt cependant ce qu'avancent quelques Accoucheurs de nos jours. Philumenus

ne pouvoit-il dégager les épaules qu'il croyoit cauſe de l'obſtacle ; à l'exemple d'Alexandre, il tranchoit au lieu de délier : tels ſont les procédés de l'ignorance.

C'eſt ainſi que des gens ſans principes portent par-tout le ravage & la deſtruction ; c'eſt ainſi que des Compilateurs ignorants adoptent des manœuvres ſanguinaires, qui les frappent plus qu'une méthode ſimple, mais ſalutaire : l'erreur croît ſur la foi des autorités accumulées, & les procédés de Philumenus ſe renouvellent tous les jours par des Accoucheurs, qui les propoſent hardiment comme le fruit de leur expérience : expérience funeſte ! à combien de malheureux n'as-tu pas ôté la vie.

Après l'extraction de l'enfant, vient celle du placenta ; ce qu'en dit Aëtius eſt renfermé dans le troiſieme des Chapitres dont nous avons parlé (1), Délivrance. c'eſt encore un extrait de Philumenus. Si le délivre eſt détaché & ne peut ſortir, il conſeille de porter la main dans la matrice pour achever l'extraction : mais s'il eſt adhérent, de maniere à ne pouvoir être emporté avec la main, il ordonne avec

(1) Chap. 24.

raiſon de le laiſſer, & alors il preſcrit les plus puiſſants emménagogues ; pratique qui a été bien plus ſouvent dangereuſe qu'utile, & dont l'uſage & l'application exigent beaucoup de ſagacité. Lorſqu'après la ſortie du placenta, la matrice ſe trouve enflammée, cet Auteur ſe borne à faire faire des onctions huileuſes ſur le ventre, & ne dit pas un mot de la ſaignée, & des autres moyens qu'Hippocrate recommande dans cette circonſtance.

Trois cents ans s'écoulent encore, ſans qu'aucun Auteur de poids propoſe rien d'utile ſur les Accouchements ; quelques femmes ignorantes, ou abuſent de la doctrine du pere de la Médecine, ou y ſubſtituent des remedes empyriques, dont l'inutilité eſt ſouvent le moindre inconvénient.

Tel étoit le triſte état de l'Art, lorſque Paul d'Ægine parut au milieu du ſeptieme ſiecle. Né avec un génie obſervateur, doué d'une ame bienfaiſante, il ne tarda pas à s'appercevoir que la Chirurgie, dans toutes ſes opérations, étoit dégénérée en barbarie ; il entreprit de la ramener à ſon antique ſimplicité ; & il lui apprit qu'elle étoit faite pour aider la nature, & non pour uſurper tous ſes droits.

PAUL D'ÆGINE.

Je ne fais fi je me fais illufion, mais il me femble que la poftérité n'a pas affez apprécié ce grand Homme : la jaloufie tenta de déprimer fes Ouvrages, en difant qu'ils étoient femblables à ceux de Galien. Les injures de l'envie font quelquefois de brillants éloges. Paul d'Ægine me femble, pour les principes & pour la méthode, au deffus de Galien; Paul d'Ægine me femble un des plus illuftres flambeaux qui aient porté la clarté fur la chirurgie : fait pour connoître, autant que pour fentir, il étudia la doctrine de fes prédéceffeurs, avec cette liberté propre au génie, qui difcute, rejette, & n'admet que ce qui eft fondé fur l'expérience.

Ses connoiffances en Chirurgie.

L'Art, dont nous avons entrepris de retracer les révolutions, lui parut une des branches les plus importantes de la Chirurgie; il lui prodigua fes foins. Supérieur aux préjugés alors reçus; foutenu par le feul defir d'être utile, il entreprit de renverfer les obftacles que les mœurs fembloient oppofer au développement de la fcience; il conçut le projet de fe dévouer à l'inftruction des femmes qui s'étoient livrées à la pratique des Accouchements. Des femmes de diverfes contrées accoururent pour entendre fes leçons; elles y furent d'autant plus facilement attirées, qu'il

Inftruit les Sages-femmes.

écartoit l'appareil formidable des inftruments que l'ignorance avoit multipliés, & ne donnoit que des préceptes : ceux de ce grand Homme furent tellement du goût de fes contemporains, qu'on le furnomma l'Accoucheur : ce qui juftifie le cas qu'on fit de fes talents. Malheureufement il écrivit peu fur cet important objet : mais ce qu'il a donné eft lumineux & précis ; fa méthode fans doute étoit plus développée dans fes cours.

Paul d'Ægine (1) divife les Accouchements en naturels & laborieux ; l'expérience lui prouva que l'écoulement prématuré des eaux eft une des caufes principales de ces derniers, parcequ'alors la matrice eft trop fortement contractée : dans ce cas il recommande les fumigations émollientes ; il prefcrit d'appliquer, fur les reins, fur le ventre & au pubis des cataplafmes de mucilage & de fœnugrec ; il prefcrit même de faire des injections d'huile chaude dans la matrice, & ordonne des lavements pour évacuer les matieres qui forment quelquefois un obftacle à la fortie dela tête.

Préparatifs. Spafme.

Il confeille d'accoucher les femmes dans un

(1) Liv. 3, chap. 76.

fauteuil, & de ne les y placer que lorſque les eaux bombent, & que la matrice eſt ſuffiſamment dilatée ; ſi la fievre ſurvient, il défend les ſecouſſes & les balancements.

Préceptes pour la tête.

Lorſque l'enfant préſente la tête, il preſcrit les regles les plus ſages & les manœuvres les plus ſimples. » Si la poſition, dit-il, eſt contre na-» ture, rendez-la naturelle, tantôt en pouſſant » en haut la tête, d'autres fois la dirigeant à » droite, d'autres fois à gauche, dans quelques » circonſtances uſant de fléxions, dans d'autres » opérant en ligne directe «.

Ces divers mouvements, ordonnés par Paul d'Ægine, pour placer la tête dans une bonne ſituation, nous annoncent qu'il a bien connu quelle avoit une marche ſur le baſſin, & qu'il ne ſuffiſoit pas qu'elle fût ſur cette cavité pour en ſortir. L'expérience lui avoit ſans doute appris qu'il y avoit certaines poſitions plus favorables les unes que les autres. Hippocrate & Aſpaſie s'étoient déja apperçus qu'il falloit faire avancer la tête par une partie plutôt que par une autre ; mais ils n'avoient point développé les manœuvres pour parvenir à des poſitions heureuſes, Paul d'Ægine à cet égard a fait un pas de plus que ſes prédéceſſeurs. Une autre réflexion que nous croyons également de-

voir

voir placer, c'eſt que voilà trois Auteurs anciens auxquels l'expérience a découvert le principe le plus important de l'Art des Accouchements ; mais il ne paroît pas qu'aucun Auteur ancien ſe ſoit occupé à nous décrire diſtinctement les poſitions favorables ou défavorables. Cet heureux développement étoit réſervé à notre ſiecle, qui ne fera à cet égard que reſſuſciter & étendre la doctrine que Paul d'Ægine avoit annoncée.

Lorſque l'enfant préſentoit la main à l'orifice, Paul d'Ægine la replaçoit dans la matrice en portant le pouce ſous l'épaule, & rappelloit la tête à une poſition convenable. Toutes les fois que le corps ſe trouvoit placé en travers, il le relevoit & ramenoit la tête à l'orifice. Pour la main.

Si l'enfant ne préſente qu'un ſeul pied, il défend (1) de terminer l'accouchement ; ſi les deux pieds ſont à la vulve, il conſeille de les attirer & de terminer dans cette poſition. Il veut qu'on évite avec grand ſoin de tirer l'enfant en une ligne directe ; il faut, dit-il, l'amener par des mouvements latéraux & circulaires. Ces pre- Pour les pieds. Mouvement latéraux utiles.

(1) Liv. 6, chap. 74.

miers mouvements sont les seuls qui puissent conserver la vie à l'enfant ; il n'en est pas de même des mouvements de rotation qu'un Accoucheur moderne a adoptés de préférence aux premiers, & qu'il fait exécuter par ses Eleves sur des fantômes ; mais il est impossible de reconnoître sur ces machines combien cette manœuvre expose la vie de l'enfant, en portant son action sur sa colonne épiniere. Aussi Paul d'Ægine, à l'imitation d'Hippocrate, regardoit-il l'accouchement par les pieds comme dangereux ; une partie de sa manœuvre retranchée, il faisoit faire à l'Art un pas des plus importants.

Circulaires dangereux.

Lorsque l'enfant est sans vie, & qu'on s'en est assuré par les signes qui l'indiquent, alors il prescrit d'appliquer le crochet ou sur l'orbite ou sur la bouche, mais principalement sur la partie postérieure de la tête, appellée *occiput*. Il est le premier des Médecins qui ait indiqué cette derniere application, & ce n'est pas la moindre preuve du génie observateur de ce grand Homme & de son profond savoir.

Usage des instruments.

Sur l'occiput.

Si la tête est trop volumineuse, s'il y a impossibilité de terminer l'accouchement ou pour cette raison, ou par défaut de conformation dans le bassin, il perce le crâne & l'attire avec des pinces.

Ouverture du crâne.

Cette triste & cruelle ressource est dans ce cas malheureux la seule qui puisse consoler un pere de la perte de son enfant, en assurant la vie de sa tendre épouse. Quelle est donc de nos jours cette chirurgie, mille fois plus barbare encore, qui a sacrifié dans ces terribles circonstances & la mere & l'enfant ? Quelle est cette humanité, qui laisse passer des jours entiers à une mere dans les plus affreuses douleurs, qui expose son enfant à périr dans le sein dont il cherche à sortir, qui laisse souvent mourir les deux êtres, ou lorsque l'un n'est plus, & que l'autre expire, acheve par une opération effrayante le cruel sacrifice, & livre tout à coup à la mort une proie qu'il étoit si facile de lui arracher ! Et l'ignorance appellera à sa défense la Religion ! elle vantera son humanité vraiment cruelle & destructive, & osera blâmer la cruauté vraiment humaine & conservatrice des Anciens !

Si la matrice est enflammée, dit Paul d'Ægine, ou dans un état d'irritation causée par l'excès ou la durée des douleurs, il recommande qu'on ait les plus grands égards pour cet état ; qu'on ne précipite rien, & qu'on attende pour agir que ces accidents soient calmés par les moyens que nous avons déja indiqués. Délivrance

Quant à la délivrance, Paul d'Ægine s'explique peu; cependant il paroît qu'il avoit pour maxime de laisser agir la Nature. Il n'a recommandé ni les sternutatoires, ni les emménagogues que ses prédécesseurs avoient indiqués.

Telle est en abregé la doctrine de ce grand Médecin. Voilà ce qu'il s'empressoit d'apprendre aux Sages-Femmes qui recouroient à ses conseils. Philumenus n'avoit vu d'obstacle à l'accouchement que dans la grosseur de l'enfant, qu'il rendoit dans tous ces cas victime de ses manœuvres meurtrieres. Paul d'Ægine n'en voit le plus souvent que dans sa position, & la rétablit facilement à une meilleure : aussi n'inventa-t-il aucun instrument; il écarta même ceux qui existoient alors, & ne s'en servit que dans la plus absolue nécessité. Voilà une doctrine qui doit pénétrer d'admiration tous les gens de l'Art, parcequ'elle porte l'empreinte d'une observation exacte, d'une expérience consommée & d'une heureuse simplicité.

Différence d'avec Philumenus.

Que les traits qui nous restent à présenter, pour achever de peindre l'Antiquité, sont différents! Où trouverai-je des couleurs assez noires pour les employer? Des nomades obscures paroissent tout à coup sur la scene du monde; le Fanatisme les éveille & les unit, la terreur les précede, le

ARABES.

Leurs barbaries.

ravage & la mort les ſuivent ; richeſſes, jouiſſances, empires, tout paſſe dans leurs mains ; le flambeau ſacré des ſciences ſubit la loi commune ; il eſt confié à des Arabes, au génie ardent, au cœur vain & ſuperſtitieux : leur caractere va ſe manifeſter juſques dans les arts les plus chers à l'humanité. Déja la Médecine eſt contrainte de marcher ſur la même ligne que l'Aſtrologie ; que dis-je, elle eſt entiérement ſubordonnée à de prétendues influences, à des ſympathies inconnues ; les ſecrets, les amulettes, les taliſmans inondent la terre ; l'avarice les multiplie, la crédulité les conſacre & les perpétue ; toute bonne diſcipline eſt foulée aux pieds ; les vrais principes ſont rejettés ; la Nature eſt inconnue, & l'art précieux de guérir n'eſt plus que l'art de faire illuſion à ſes ſemblables, & de les égorger en feignant de les ſoulager.

Vous ne ſerez point épargné, ſexe enchanteur ; & ſi l'Arabe impétueux s'arrête à vous conſidérer dans cet inſtant de criſe où le doux nom de mere vous eſt déféré, hélas ! ce ne ſera que pour donner plus d'activité à ſon imagination fougueuſe : le moindre obſtacle l'irrite, la force eſt ſa loi ſuprême. Inſtruments anciens diſparoiſſez ; de nouveaux plus effrayants, plus meur-

triers ſont inventés ! O Nature ! quelle eſt ta deſtinée ! ſans ces monſtres tu donnois un être au monde, & je te vois forcée d'ouvrir ton ſein pour recevoir les triſtes reſtes de deux victimes qu'ils ont immolées.

Déja trois ſiecles ſe ſont écoulés, & les Arabes n'ont point encore vu briller au milieu d'eux un génie capable de réunir la chaîne des connoiſſances que leur barbarie a diſperſées.

AVICENNE. Avicenne paroît enfin : l'amour de l'extraordinaire & du merveilleux gâte ſouvent ſa volumineuſe compilation. Il faut du diſcernement & du courage pour faire un choix dans cet amas informe. Paul d'Ægine ſemble avoir été la principale ſource dans laquelle il a compilé ce qu'il a écrit ſur l'Art des Accouchements. Il ne s'explique point ſur les diverſes poſitions de la tête ſur le baſſin ; il s'éloigne preſqu'à chaque inſtant de la ſimplicité de ſon guide, pour ſe livrer au génie féroce & ſanguinaire de ſa Nation, en décrivant & preſcrivant ſouvent l'uſage d'un grand nombre d'inſtruments homicides. Ses recherches en ce genre le conduiſirent à nous tranſmettre le premier la deſcription d'une pince qui ſervoit à extraire les enfants vivants ; mais il quitte bientôt la deſcription de cet inſtrument ſalutaire pour

nous en décrire un autre qui ſervoit à confondre & écraſer dans la matrice les os de la tête qui étoit trop volumineuſe pour le détroit qu'elle avoit à franchir, manœuvre non moins difficile que cruelle, inutile & dangereuſe.

Albucaſis, cent ans après Avicenne, écrit ſur l'Art des Accouchements; il enchérit ſur le génie inſtrumentant de ſon compatriote, & s'éloigne de plus en plus de la Nature. Il allume le feu de l'imagination la plus fougueuſe pour forger un arſenal formidable. Né pour détruire, pourquoi choiſit-il l'état qui lui convenoit le moins? Quel génie ennemi de l'humanité le porta à s'occuper de ſa conſervation, pour opérer plus sûrement ſa perte? Il ſemble que tout le levain de l'ignorance inſtrumentante eût fermenté dans ſa tête. Né plus barbare que ſes barbares compatriotes, il oublie que nos mains ſont les premiers inſtruments que nous ait donnés la Nature. ALBUCASIS.

Enfin on ne voit chez aucun des Arabes ce goût que la raiſon a épuré & que le temps à mûri. En vain veulent-ils établir, dans les pays qu'ils ont plus ravagés que conquis, l'empire des Sciences. Ils ont exercé dans tous les objets de leur reſſort les mêmes ravages que dans leurs conquêtes. L'inſtabilité de leurs principes en fait de

gouvernement marqua du même ſceau leurs Ouvrages, & ne leur permit point de réunir cette ſomme de lumiere, fruit d'un caractere doux, d'un travail continuel & réfléchi, & au moyen de laquelle on ſaiſit tous les rapports entre tous les objets.

Voilà ce que l'Antiquité nous offre de plus intéreſſant ſur cette branche de la Médecine; voyons maintenant, ſi cultivée par les Modernes elle nous donnera des fruits plus abondants, plus doux & plus vivifiants.



SECONDE PARTIE.

Histoire de l'Art des Accouchements, depuis la renaissance des Lettres en Europe jusques à nos jours.

MALGRÉ les ravages des Arabes il s'étoit conservé quelque parcelle de ce feu sacré, qui avoit exalté le génie créateur & bienfaisant des anciens Grecs; quoiqu'elles ne jettassent qu'un éclat passager, elles suffisoient pour perpétuer les regles du goût & l'amour des vrais principes. La chûte de l'Empire d'Orient en fit rejaillir quelques étincelles vers l'Occident, & bientôt on vit dans cette partie du monde les Sciences & les Arts se ranimer. L'Italie devient leur premier foyer. Je parle, & déja la lumiere s'est répandue, le génie s'éveille, travaille & produit ces chefs-d'œuvre en tout genre, objets de notre admiration, & qui le feront encore de nos neveux.

Il paroît que dès ces premiers moments l'Allemagne porta ses regards sur l'Art dont nous retraçons l'histoire. Sa main économe eut soin de re-

cueillir les débris échappés au naufrage, de rassembler les ouvrages des Grecs qui avoient écrit sur le grand Art de guérir.

Eucharius Rhodion.

Rhodion, célebre Médecin Allemand, fit surtout dans cette partie des progrès rapides; marchant sur les traces de Paul d'Ægine, il s'éleve à la fois & à l'étude & à la pratique des Accouchements, & couronne ses travaux par en publier le résultat dans un Ouvrage plein d'ordre, de clarté, de précision, & plus complet que tout ce qui s'étoit fait précédemment sur cette matiere. Il ne s'arrête à aucune théorie, n'entre dans aucune questionphilosophique, il s'y occupe uniquement de ce qu'il y a de plus essentiel dans la pratique.

Ordre de son Ouvrage.

Cet important Ouvrage, écrit originairement en Allemand, fut bientôt traduit dans toute les langues vivantes, & applaudi de l'Europe entiere. Reinalde, Clerc Anglois, le fit passer dans sa langue, & Bienassis en 1540, dans la nôtre; multiplié par l'heureuse invention de l'Imprimerie, il devint le guide & le flambeau de ceux qui pratiquoient l'Art des Accouchements.

Traduit en plusieurs langues.

Le jugement désavantageux que le Docteur Smellie a rendu de cet habile Médecin, prouve qu'il ne l'a pas lu, & qu'il l'a jugé d'après l'opi-

Décrié mal-à-propos.

nion de gens intéressés à décrier sa doctrine. Smellie rapporte d'après eux, que la situation de la face en devant, sembloit à Rhodion la meilleure ; mais on ne trouve rien dans notre Auteur qui puisse donner fondement à une imputation aussi légérement hasardée.

Rhodion dit à la vérité que l'enfant étant hors de la vulve, sa face semble se tourner en devant ; il est certain que cette position a lieu quelquefois, mais il s'en faut bien que Rhodion ait prétendu, par cette simple remarque, établir une loi générale. La position qu'il assigne à la tête de l'enfant dans la matrice, prouve au contraire qu'il n'a pas ignoré que la face alors regarde le dos de la mere. (1) » Lorsque l'en-
» fant, dit cet Auteur, présente le dos, il faut
» s'il est possible le repousser, pour amener le
» derriere de la tête sur le devant du bassin ;
» il faudroit bien se garder d'agir de même, si
» l'enfant présentoit le ventre ou la face, la tête
» alors feroit en une mauvaise position. » C'est ainsi je pense qu'il faut, pour expliquer un Auteur, le juger par lui-même.

Ne répugnoit à l'accouchement par les pieds.

Rhodion (2) regarde l'accouchement par la

(1) Chap. 1.

(2) Idem.

tête comme le plus naturel, sans toutefois avoir la même répugnance que ses prédécesseurs pour terminer l'accouchement par les pieds; il assure même que ce dernier n'est pas plus dangereux que d'autres.

A dégagé le premier les bras.

La raison qui le fit penser ainsi, c'est qu'il dégageoit les bras, & faisoit de ce dégagement un précepte si important, qu'il l'a répété en plusieurs endroits. Sa méthode étoit d'assujettir les bras contre les parties latérales du tronc, avant que les fesses fussent hors de la vulve. Rhodion est le premier qui ait parlé de cette manœuvre intéressante : elle l'accoutuma insensiblement à s'occuper, moins qu'on ne l'avoit fait avant lui, du soin de ramener la tête; mais il révéra & suivit toujours l'ancienne regle dans les positions transversales.

Multiplie les positions.

Aucun Auteur avant lui n'avoit considéré l'enfant dans autant de positions différentes; il le suppose présentant le col, le dos, les fesses, la face, la poitrine, les genoux, un bras, un pied, les deux bras, les deux pieds, les quatre extrémités, quelques positions des gémeaux;

---

(1) Cap. IV.

& pour chacun de ces cas, il indique des manœuvres très ſenſées, ce qui doit le rendre précieux aux Praticiens.

Rhodion conſeille aux femmes de faire, dix à douze jours avant l'accouchement, des lotions d'eau tiede, des fumigations émollientes, des embrocations huileuſes, pour diſpoſer les parties molles à prêter aux premiers efforts de la matrice, dont il dit très judicieuſement que les contractions, ſe propagent du fond vers le col. Il déſaprouve les agitations, les balancements preſcrits par Hippocrate, & conſeille ſeulement aux femmes de ſe promener, de monter & deſcendre. Il réitere les fumigations émollientes, dans la vue de dilater l'orifice; & lorſqu'il eſt parvenu à donner une grande ſoupleſſe à ces parties, ſi les eaux bombent, il preſcrit de les percer. Préparatifs à l'accouchement.

Lorſque la tête de l'enfant ſe préſente, & qu'elle eſt trop volumineuſe pour franchir le baſſin, il fait un précepte de n'appliquer les inſtruments ſur la tête, qu'après s'être aſſuré de ſa poſition, il ordonne l'application d'une eſpece de levier ſur l'occiput ou ſur l'endroit le plus commode, & ne veut pas qu'on tire l'enfant en ligne directe, mais de côté. Il penſe qu'il eſt Comment extraire la tête.

utile d'exercer de doux mouvements pour ébranler la tête & la faire descendre. Enfin, si ce moyen est insuffisant, il conseille d'ouvrir une des sutures avec un instrument tranchant, de vuider le cerveau & d'extraire le reste du corps.

Considere le spasme.

Moyens d'y remédier.

Après avoir traité de l'obstacle à l'accouchement, par la disproportion qui se trouve entre le bassin & la tête, Rhodion s'occupe de l'obstacle qu'apporte la sécheresse & le resserrement de la matrice après l'écoulement des eaux : lorsque ce cas arrive, il ordonne les fumigations émollientes ; les onctions huileuses, les demi-bains ; il veut dans ces circonstances critiques, qu'avant de recourir aux instruments, on tente, on épuise, pour ainsi dire, toutes les ressources que la Médecine peut fournir. Doctrine admirable ! elle nous apprend que la douceur marche toujours à la suite de la science, & que cette derniere n'a d'autre but que de simplifier les manœuvres.

Délivrance.

L'article de la délivrance est très bien traité par Rhodion, ceux qui l'ont suivi n'ont rien dit de mieux. Il ordonne de délivrer plutôt ou plus tard selon que la nature y paroît plus ou moins disposée. » Lorsque la nature sollicite,

» dit Rhodion (1), l'expulſion du délivre, ſi on a
» le malheur de ne pas la ſeconder, il arrive
» quelquefois des foibleſſes, des vapeurs, des
» ſuffocations de matrice, des embarras dans la
» reſpiration, & la femme meurt comme étouf-
» fée, ſi elle n'eſt promptement délivrée. L'ex-
» traction du placenta offre-t-elle beaucoup de
» difficulté; il faut porter à l'orifice des huiles
» chaudes, mettre ſous le nez de la femme des
» odeurs fœtides, comme de corne brûlée &
» d'aſſa fœtida, & même en diriger les fumi-
» gations vers la matrice.

» Toutes les fois que le placenta ſe détache
» un peu, il faut achever l'ouvrage; ſi il ne ſe
» fait aucune ſéparation, & qu'on ait priſe pour
» mettre une ligature ſur la portion du cordon
» ombilical qui eſt ſortie, il ne faut pas manquer
» de l'y porter, & d'attacher l'autre extrémité
» de la ligature à la cuiſſe de la femme : dès que
» l'arriere-faix commencera à ſe détacher, on
» en terminera l'extraction. Si tous ces moyens
» ſont infructueux, on appliquera ſur l'ombi-
» lic l'emplâtre preſcrit, pour accélérer les dou-

(1) Chap. 4.

» leurs & expulſer le fœtus mort. Si toutes ces » tentatives étant faites, le placenta ne ſort » pas encore, & que cependant il ne ſe mani- » feſte aucun ſymptôme funeſte, alors il faut l'a- » bandonner à la nature qui le fera tomber en » diſſolution après quelques jours. »

Tels ſont les grands préceptes de notre Auteur ſur la délivrance, il en donne encore d'excellents ſur le régime des femmes accouchées, & ſur le traitement de leurs maladies. Par exemple, quand (1) immédiatement

Saigné après l'accouchement.

après l'accouchement, il ſurvient excès de chaleur, Rhodion ordonne la ſaignée, & pour boiſſon, une légere décoction de tamarins ou de petit lait. En publiant mon Traité de Maladies des Femmes, je rendrai compte de la

Eloge de cet Auteur.

pratique médecinale de cet Auteur.

Rhodion épura la Doctrine des Accouchements à laquelle le ſuperſtitieux Avicenes avoit ajouté nombre d'erreurs ; il écarta ſur-tout les inſtruments ſans nombre imaginés par les Arabes, & leur ſubſtitua des préceptes auſſi ſimples que ſalutaires. On peut dire à ſa louange, que s'il a mis à profit les ſages con-

(1) Chap. 7.

ſeils de Paul d'Ægine, il a ſurpaſſé ſon modele, ſoit par l'étendue qu'il a donné à ſes recherches, ſoit par les découvertes qu'il a fait, ſoit enfin par la méthode & la clarté avec laquelle il a ſu fixer les connoiſſances acquiſes.

Son Ouvrage ne fut pas plutôt répandu dans l'Europe, qu'on en vit éclore une infinité d'autres ſur la même matiere. Nous ne voyons pas toutefois que dans ce grand nombre de Traités, aucun Auteur ait paſſé les limites poſées par Rhodion; cependant par une de ces révolutions malheureuſement plus vraies que vraiſemblables, notre Auteur fut en quelque ſorte mis à l'écart, tandis qu'Ambroiſe Paré, Guillemeau, Mauriceau, devinrent les Oracles des Accoucheurs, & furent regardés comme les Créateurs, ou au moins les Reſtaurateurs de l'Art dont nous nous occupons; cependant ces trois hommes célebres à certains égards, n'on fait dans l'Art des Accouchements, aucune découverte inréreſſante; ils n'ont rectifié aucunes des erreurs capitales qui ſe rencontrent dans les Ouvrages qui traitent de cette matiere. Soit jalouſie Nationale ou autre motif peu digne de gens de réputation, aucun d'eux n'a fait mention de l'Ouvrage de Rhodion,

Pourquoi eſt-il reſté dans l'obſcurité.

en faiſant uſage de ſes Planches & de la plupart de ſes préceptes.

PARÉ.

Ambroiſe Paré, fut ſucceſſivement Chirurgien des Rois de France Charles IX & Henri III; né avec une conception heureuſe, il prétendit à l'univerſalité des connoiſſances en Chirurgie. Ce qu'il a écrit ſur cet Art, annonce un homme inſtruit & qui avoit ſu mettre à profit les travaux de ſes prédéceſſeurs. Mais ſi pluſieurs des Traités qu'il a compoſés, lui ont mérité à juſte titre le renom de Reſtaurateur de la Chirurgie; ce qu'il a publié ſur les Accouch emements, ne pouvoit concourir à cette célébrité. Ce ne ſont que des lambeaux mal aſſortis, des ouvrages des Grecs, des Arabes, & de ſes contemporains entr'autres de Rhodion, dont il a copié juſqu'aux planches, ſans avoir la généroſité de le nommer.

Mauvaiſe compilation ſur les Accouchements.

De même qu'Aëtius, il s'en laiſſa impoſer par la practique dangéreuſe de Philumenus. Séduit par le pompeux étalage des inſtruments d'Abuſis, il s'attacha ſcrupuleuſement à les décrire, & il reveilla un goût vers lequel les Chirurgiens de ſon temps n'avoient que trop de penchant.

Réveille le goût des inſtruments.

Il eſt des temps ou les ſavants qu'un heureux

deſtin rapproche du Trône, deviennent les oracles de la ſcience qu'ils profeſſent. La foule éblouie par les grands exemples, plutôt que par les bons, s'empreſſe de ſuivre ces êtres privilégiés, & dédaigne les ſages préceptes d'un Philoſophe placé dans un rang obſcur. Paré ne juſtifie que trop cette affligeante réflexion : il eſt un de ceux dont l'élévation & la réputation exceſſive ont été de la plus dangereuſe conſéquence. Les Chirurgiens, accoutumés à reſpecter ſes déciſions, ne ſoupçonnerent pas même qu'il pouvoit errer : ils adopterent aveuglément tout ce qu'il avoit avancé l'enthouſiaſme fut porté ſi loin, que ſes écrits compoſés originairement en François, furent traduits en Latin, afin de mieux les répandre & leur aſſurer, pour ainſi dire, l'immortalité.

Danger des grandes places.

Guillemeau, que déja nous avons annoncé pour avoir été décoré du titre ſuperbe de ſecond reſtaurateur des Accouchements, mérite peu de nous occcuper. Quoiqu'Eleve d'Ambroiſe Paré, quoiqu'inſtruit par les plus célebres Médecins du temps, qui s'étoient appliqués à l'étude & à la pratique de la Chirurgie, tels que Courtin & Riolan, il reſta toujours dans la claſſe la plus

GUILLEMEAU.

Compilateur ſans goût.

ſubalterne. Ses Ouvrages ne ſont, en quelque ſorte, que le réſumé de ce qu'il avoit cru remarquer de plus intéreſſant dans les leçons de ſes Maîtres & dans les livres qu'il avoit lus. Les recettes abſurdes qu'il a eu la complaiſance de conſigner dans ſes écrits contre les maléfices & les amulettes, ſuffiſent pour donner une idée des progrès que l'art des Accouchements pouvoit faire entre ſes mains.

Recette ſur les maléfices.

Moschion, Médecin Juif.

L'Allemagne, cette mere d'une nation laborieuſe & infatigable, fait de nouveaux efforts. L'eſprit de recherche l'a conduit à la découverte de deux exemplaires d'un même Ouvrage ſur les Accouchements, attribué à Moſchion, l'un écrit en Grec, l'autre en Latin. Conrad Geſner, ſurnommé, à juſte titre, le Pline de l'Allemagne, corrige cet Ouvrage, qui étoit volumineux. Gaſpard Vulpius, ſon Eleve, Médecin à Francfort, l'abrege, & le publie dans un Recueil de Traités d'Accouchements, imprimé à Baſle en 1589, réimprimé à Srasbourg, en 1597 augmenté par Spachius.

On croit aſſez communément que Moſchion étoit un Médecin de nation juive, qui vivoit à Rome du temps de Néron. Il paroît que ſon Ouvrage fut d'abord compoſé en Grec, puis traduit en

Latin par son Auteur. La population étoit chez les Juifs un précepte de Religion. Il est à présumer que parmi eux les Savants s'occupoient beaucoup de tout ce qui pouvoit concourir à cet objet; & s'il est permis de juger, par ce qui nous reste du Traité dont il s'agit, tout porte à croire que les Médecins de cette nation ne furent pas ceux qui, dans l'art des Accouchements, firent le moins de progrès

Belle division de l'Ouvrage.

L'Ouvrage de Moschion est composé avec beaucoup d'ordre, & divisé en deux Parties. La premiere traite de ce qui précede, accompagne & suit l'accouchement; la seconde s'occupe des maladies des femmes. L'une & l'autre est par demandes & par réponses, ce qui rend les préceptes qu'elles contiennent plus faciles à saisir.

Préparatifs.

En parlant des préparatifs à l'accouchement, notre Auteur dit: » Les fumigations émollientes » ne sont utiles qu'autant qu'il y a chaleur ou » sécheresse vers les parties de la génération; » car si elles sont froides ou relâchées, elles » n'opposent point d'obstacle à l'accouchement; » mais comme dans celui qui est difficile il y » a chaleur vers l'orifice de la matrice & vers les » parties naturelles, alors les injections d'huile » chaude, les fumigations émollientes convien-

» nent : par ces moyens, on voit naître quel-
» quefois des enfants vivants après des travaux
» longs & pénibles ».

Différentes situations qu'on doit donner à la femme en travail.

» La mere, dit Moschion, doit prendre des
» situations différentes, selon que l'enfant est
» différemment situé. Il faut quelquefois la pla-
» cer sur le dos, dans d'autres circonstances sur
» le côté droit ou sur le côté gauche : il est des
» cas où il faut la faire poser sur ses coudes &
» sur ses genoux ».

Ce précepte excellent, qui tient à d'autres connoissances essentielles qui ne sont malheureusement point ici développées, indique un Accoucheur habile. Il est sans doute à regretter que Moschion ne se soit pas expliqué sur les raisons qui le déterminoient à donner une de ces quatre situations à la mere. Les plus grands Maîtres ont perdu absolument de vue cet important objet.

» La femme accouchera sur une chaise échan-
» crée, ou percée en rond, afin que l'enfant
» passe dessous, ou elle accouchera sur un lit
» très dur ».

Position naturelle de l'enfant.

La meilleure position de l'enfant est celle où le sommet de sa tête répond à l'orifice de la matrice : une moins bonne, & qui cependant

eſt encore naturelle, c'eſt lorſque les pieds ſe préſentent enſemble, les mains étant appliquées ſur les côtés.

Les diverſes poſitions de l'enfant ſont preſque autant détaillées dans cet Ouvrage que dans celui de Rhodion.

» Si le bras de l'enfant ſe préſente, il eſt inutile » de le repouſſer ; il faut aller chercher les » pieds ». précepte admirable que j'ai tâché de tirer de l'oubli. » Si l'enfant ſe préſente en tra- » vers, il faut l'amener par la tête ou par les » pieds, ſelon que l'un ou l'autre manœuvre » eſt plus facile, obſervant, dans ce dernier cas, » d'aſſujettir les bras ſur les côtés; cependant » l'accouchement par la tête eſt moins dange- » reux ».

L'enfant préſentant le bras.

Enfant en travers.

» Lorſqu'on amene ou la tête ou les pieds, » il ne faut faire les attractions qu'en ſaiſiſſant » le temps des douleurs; autrement on pourroit » cauſer une perte dangereuſe. La tête doit s'avan- » cer ou être amenée par ſa partie poſtérieure. Ces principes ſublimes, que nul Auteur n'avoit encore développés doivent être regardés comme les premieres baſes de l'art. Leur oubli a été funeſte aux meres & aux enfants.

Quand faites les attractions.

L'enfant doit préſenter à l'orifice l'occiput.

Lorſque Moſchion aſſigne les cauſes des ac-

couchements laborieux, il les trouve ou dans la mere, ou dans l'enfant, ou dans le placenta, ou dans l'air extérieur qui resserre l'orifice de la matrice. » S'il y a fievre, dit-il, tout le systême » nerveux de la mere en souffre, & le danger » est grand si le pouls est petit, & acconpagné » de délire ».

Causes d'accouchements laborieux.

Tête trop grosse.

Si la tête est trop grosse ou hydrocéphale, il n'y a d'autre moyen, suivant Moschion, que d'en faire le sacrifice. Il faut l'ouvrir, du côté de l'occiput, avec un scalpel ou un couteau. Le crochet, lorsque l'on s'en sert, doit être appliqué ou aux yeux, ou à la bouche, ou à l'occiput.

Ligature & section du cordon ombilical.

Il faut faire, dit cet Auteur, la ligature du cordon de l'ombilic, du côté de la mere, & du côté de l'enfant, & couper entre les deux ligatures avec un scalpel. Moschion se moque ici de ceux qui avoient la superstition de n'employer, pour cette amputation, que la croûte du pain, un couteau de bois, un morceau de verre, ou du fil.

Conformité de la bonne doctrine.

Ces préceptes judicieux sont bien conformes à ceux de Paul d'Ægine & de Rhodion; si Moschion, comme il y a lieu de le présumer, ne leur a point été connu, la conformité de leurs

idées, prouve qu'ils étoient tous trois dans le bon chemin. L'art, dans l'Ouvrage de ce dernier, eſt bien plus riche & mieux développé. S'il s'y trouve quelques erreurs, elles ſont légeres, & amplement rachetées par les utiles vérités qu'il renferme en abondance. Nous voudrions que les bornes qu'exige un récit hiſtorique nous permiſſent d'en donner une idée plus étendue : nous le ferions avec d'autant plus de plaiſir, qu'il nous a paru que cet admirable Ouvrage n'a pas juſqu'ici été aſſez connu des Accoucheurs. Auteur peu connu.

Tandis que l'Allemagne s'empreſſoit de recueillir les ſalutaires préceptes de Rhodion, Moſchion & autres Médecins célebres, une Sage-Femme publia en France le fruit de ſa propre expérience, & le réſultat de ſes réflexions : elle eſt connue ſous le nom de Louiſe Bourgeois. Les plus célebres Médecins de la Faculté de Paris, entr'autres Dulaurent, ſe firent un plaiſir de cultiver les heureuſes diſpoſitions que lui avoit donnée la Nature pour l'art qu'elle profeſſoit. Bientôt elle ſe crut en état d'inſtruire, par ſes écrits, ſes ſemblables ; &, à l'imitation de la fameuſe Aſpaſie, elle s'acquit à la fois & la confiance de ſon ſexe & l'eſtime de ſes con- LOUISE BOURGEOIS.

temporains. Si l'art, dans ses mains, ne fit pas de nouveaux progrès, la postérité ne lui reprochera pas de l'avoir détérioré.

MAURICEAU.

Enfin Mauriceau parut. Après s'être livré tout entier à l'étude des Accouchements, & les avoir long-temps pratiqués à l'Hôtel Dieu de Paris, il publia en 1668 un Traité de Maladies des Femmes, dans lequel il renferma sa doctrine sur les Accouchements. Ce Chirurgien, à l'exemple d'Ambroise Paré, ne rendit aucun hommage aux Médecins célebres dont il mit à profit les travaux. Il les copia souvent en entier sans seulement les citer. Par exemple, sa description anatomique des parties de la génération n'est qu'une compilation peu correcte de ce qu'avoit dit le Médecin Vézale, dont il s'appropria jusqu'aux planches; il s'est également servi de celles de Rhodion, dont il a beaucoup emprunté, en négligeant, toutefois, d'excellents préceptes. Comme Ambroise Paré, il se fit traduire en Latin. Prévenu en faveur de son propre mérite, il trancha durement sur les opinions de Graaf & de Swamerdam, qu'il eût dû révérer comme ses Maîtres, tant en Histoire naturelle qu'en Anatomie. Son entêtement fut même jusqu'à nier des faits constants, parcequ'ils détruisoient

Ne rend aucun hommage aux Médecins qu'il a copié.

Tranche durement envers Graaf & Swamerdam.

les opinions qu'il avoit adoptées. Il ſoutint qu'il ne pouvoit y avoir de conception dans les trompes ; & lorſqu'on lui préſenta la preuve contraire, il eut le front de dire que c'étoit une hernie de matrice. Cette réponſe ſeule ſuffiroit pour faire connoître ſon entêtement.

Préparatifs à l'accouchement des Anciens négligés.

Mauriceau négligea les préparatifs à l'Accouchement par les fomentations, les fumigations émollientes ; il fut même juſqu'à les blâmer (1). Il ne fit aucune attention au reſſerrement de la matrice, auquel les anciens Accoucheurs avoient eu tant d'égards, & auquel ils avoient remédié avec ſuccès. Sa négligence ſur cet objet le conduiſit à l'uſage, des inſtruments les plus dangereux, des manœuvres les plus mal entendues & les plus mortelles. Ce fut dans un cas où le reſſerrement de la matrice s'oppoſoit à la ſortie de l'enfant, qu'il inventa ſon meurtrier Tire tête ; tandis qu'il ne falloit faire uſage que de ſes mains, ou des moyens médicinaux que nous avons indiqués. C'eſt le ſort de quiconque perd de vue les vrais principes, de recourir à des expédients barbares & homicides, ſans com-

Perd de vue le Spaſme.

Y ſubſtitue des inſtruments barbares.

(1) Obſerv. 382.

prendre qu'il en coûte infiniment plus pour violenter la nature que pour l'imiter & la rappeller à sa marche ordinaire.

Mauriceau ayant donc perdu de vue les moyens propres à modérer les efforts de la nature, il mit en usage ceux qui pouvoient l'irriter, & dont on à plus rarement besoin que des premiers. Souvent il donnoit, avant l'accouchement, un verre d'infusion de deux dragmes de séné (1) avec le jus d'une orange, à dessein de provoquer des douleurs. Nous pensons que ce remede ne peut être utile que dans les cas où les efforts de la nature sont trop foibles, & même, sous cet aspect, il remplit mal le but qu'on se propose; mais s'il y a érétisme, il est très dangereux, & peut causer des convulsions, comme il arriva dans une occasion où Mauriceau en fit usage, ainsi que des lavements âcres avec le miel purgatif & le sel (2).

Préparatif à l'accouchement par les purgatifs.

Danger de cette méthode.

Il ignora le mécanisme du passage de la tête de l'enfant à travers le bassin; il ne connut point, ou saisit mal ce qu'avoient écrit sur cet objet

Ignore le méchanisme de la tête.

(1) Observ. 14, 135, 198, 215.
(2) Observ. 506.

Paul d'Ægine, Rhodion, Moſchion. Cette ignorance, jointe à l'oubli des préparatifs, rendit ſa pratique inſtrumentante & funeſte aux meres & aux enfants.

Face au pubis.

Ses erreurs ſur l'obſtacle.

Lorſque l'enfant préſente la face au pubis, Mauriceau regarde l'accouchement comme très laborieux. Il en apporte pluſieurs raiſons bien ſingulieres. Tantôt il dit que l'inégalité des bras qui répondent au ventre (2) de la femme, intercepte les contractions de la matrice; d'autres fois il s'en prend aux pieds de l'enfant. Il faut ſe diſpenſer de toute réflexion ſur d'auſſi futiles raiſons : nous nous bornons à dire que Mauriceau a obſervé que, dans ces poſitions, l'accouchement étoit difficile : nous en indiquons la vraie raiſon; &, lorſque la nature ne peut ſeule ſe ſuffire, nous ſubſtituons des moyens aiſés aux manœuvres inſtrumentantes & meurtrieres qu'employoit notre Auteur.

Par tête de côté, ce qu'entend l'Auteur.

Mauriceau a le premier parlé de la poſition de la tête de côté. Il faut examiner ſi en effet cette poſition exiſte telle que cet Auteur l'a conçue, c'eſt-à-dire, ſi l'enfant

(1) Obſerv. 346.

peut préſenter la partie latérale de ſa tête à l'orifice de la matrice, de ſorte que l'autre côté ſoit appuyé ſur l'épaule oppoſée.

Mauvaiſe manœuvre.

Quant à préſent, il ſuffit de déſapprouver les moyens qu'il employoit pour changer cette poſition. En effet, il croyoit avoir fait merveille, s'il parvenoit à contourner la tête de l'enfant, de maniere qu'elle préſentât le ſommet (1); s'il ne le ponvoit pas, il employoit le crochet : manœuvre meurtriere, & dont il a reconnu ſans doute l'inutilité, puiſqu'il preſcrit dans le même cas d'aller repouſſer les épaules, croyant qu'elles faiſoient obſtacle (2) : autre manœuvre encore impraticable & inutile.

Erreur ſur l'enclavement des épaules.

La cauſe de cet obſtacle étant mal connue, l'Auteur a varié ſur les moyens de le ſurmonter, ſans avoir jamais eu l'avantage de rencontrer celui qui pouvoit ſeul conſerver facilement la vie de l'enfant. Il eſt facile de prouver que l'obſtacle vient alors de ce que la tête, s'avançant par une partie qu'elle ne doit pas préſenter, offre un diametre plus étendu que celui qu'elle tente

(1) Obſerv. 38, 39.

(2) Chap. 17, liv. II, tom. I.

de franchir. Il eſt donc ridicule de rechercher la cauſe de l'obſtacle, comme le faiſoit Mauriceau, dans un prétendu enclavement des épaules (1), dont il croyoit que le volume chez les enfants étoit proportionné à celles des peres. Cette abſurdité a été copiée & reproduite par un Accoucheur moderne, qui ſe l'eſt appropriée comme une découverte de ſon génie créateur.

Si un bras (2) ſortoit à l'orifice, Mauriceau le reportoit dans la matrice; s'il ne pouvoit y parvenir, il n'en faiſoit pas l'amputation, comme Paré, mais le tordoit.

Accouchement par les pieds.

L'accouchement par les pieds ne fut pas regardé de Mauriceau comme auſſi difficile que l'avoient cru les Anciens. Il eſt vrai que la méthode de dégager les bras, indiquée par Rhodion, avoit enlevé à cet accouchement ſes plus grandes difficultés; cependant depuis la découverte de cette méthode, les plus habiles Médecins préféroient, & avec raiſon, l'accouchement où l'enfant préſentoit la tête. Mauriceau ne fut

Le préfere à la tête.

(1) Obſerv. 27.
(2) Liv. 2, Chap. 20.

Abus de ce principe.

pas réduire à l'acte ce principe si simple, si utile; il prescrivit, dans tous les cas où l'accouchement rencontroit quelque obstacle par une mauvaise position de la tête de l'enfant, d'aller chercher les pieds, quoiqu'il eût été facile de réduire la tête à une position convenable, comme le faisoient Rhodion & Meschion.

Mauvaise manœuvre.

Il négligea d'indiquer la nécessité de faire les attractions sur les parties latérales de l'enfant, peut-être qu'il n'en connut pas l'importance; & lorsque la tête est arrivée sur l'ouverture du bassin, il prescrit de la placer en-dessous, c'est-à-dire, la face tournée du côté du sacrum, ce qui souvent la décole, d'après son propre aveu, quelque précaution qu'on prenne (1).

Il est heureux toutefois que Mauriceau ait eu tant de confiance dans l'accouchement par les pieds, sans ce principe, sa pratique déja très meurtriere, l'eût été infailliblement davantage. Cette erreur empêcha quelques individus d'être la victime d'une erreur plus funeste; du moins c'est ce que son goût instrumentant autorise à penser; car sans parler de son effrayant Tire-tête, dont il meubla l'arsenal d'Al-

Tire-tête.

(1) Liv. 2, Chap. 13, tom. 1.

bucasis;

bucasis, il fut un des plus grands partisans des moyens cruels : les instruments mêmes eurent pour lui tant de charmes, il prétendit en tirer tant d'illustration, qu'il les fit servir d'ornement & de bordure à son portrait, au bas duquel il eut la modestie de faire graver cette épigraphe ridicule, *Me sol non umbra regit*, que quelque plaisant eût pu lui rétorquer en renversant l'ordre des mots. Auteur présomptueux, il répéta si souvent son éloge, qu'à la fin il accoutuma les autres à le croire sur sa parole. Les merveilleux effets qu'il attribuoit à son tire-tête furent regardés comme réels : il parvint de son temps à lui faire donner la préférence sur un instrument précieux dont l'humanité a retiré les plus grands avantages.

Auteur instrumentant.

Sa présomption.

Cet instrument heureux venoit d'être inventé en Angleterre, & ce fut le premier début des Anglois dans l'Art des Accouchements. Début brillant, il annonçoit les utiles découvertes dont cette Nation laborieuse a depuis enrichi l'Art dont nous traçons l'histoire : on devine aisément que je veux parler du forceps. Nous ignorons s'il avoit été connu des Anciens. Hippocrate parle, à la vérité, d'un instrument avec lequel on tire l'enfant vivant, mais il ne dit rien de sa forme ;

Invention du forceps par un Anglois.

les autres Grecs ne nous ont rien laiſſé de poſitif ſur cet objet. Les Arabes, en voulant tout perfectionner, ont tout défiguré; & ſi cet inſtrument eût été chez eux tel qu'il exiſte, ſon utilité, bien prouvée, auroit rendu leurs autres inſtruments inutiles.

Chamberleyne, auteur du forceps, propoſe de vendre ſon ſecret.

Chamberleyne paſſe pour l'inventeur de cet inſtrument, dont il fit un ſecret. Il vint en France pour traiter avec le Gouvernement, auquel il propoſa de dévoiler ſon invention. Mauriceau vit à regret un rival, qui prétendoit lui enlever la gloire que lui procuroit ſon meurtrier tire tête : il épia ſes démarches, moins pour en profiter, que pour les rendre fatales à leur Auteur. Chamberleyne, comptant trop ſur ſon forceps, l'applique dans une circonſtance où le baſſin étoit trop étroit pour donner paſſage à la tête de l'enfant, même diminuée de volume par l'inſtrument : cette application, faite mal-à propos, n'eſt ſuivie d'aucun bon ſuccès : auſſi-tôt l'ambitieux, le jaloux Mauriceau triomphe, crie au meurtre, à l'impéritie : Chamberleyne n'eſt plus écouté; il ſe retire en Hollande, dans l'eſpérance d'y trouver des rivaux moins redoutables, des acquéreurs plus empreſſés; &, pour éviter les clameurs de ſon dangereux antagoniſte, il ne trouve pas

Moriceau l'éloigne.

d'autre moyen, que de lui faire un hommage solemnel, en traduisant en Anglois son Ouvrage. Chamberleyne se fut bien vengé, & eut porté un rude échec à la réputation de Mauriceau, s'il se fût contenté de traduire simplement ce qui est relatif au manuel des accouchements.

Chamberleyne traduit Mauriceau.

Il pouvoit se venger.

Mauriceau, quelque temps après avoir publié son Traité de maladies des femmes, donna un Recueil de ses Observations. On y voit sa maniere d'opérer, & j'avoue que je n'ai pu, sans gémir sur le sort de l'humanité, lire le nombre des victimes, dont ses Observations sont en quelque sorte le triste nécrologe : je crois, en lisant cet Ouvrage, parcourir un de ces Recueils d'Observations anatomiques & sépulcrales, dans lesquelles on apprend, par l'aspect de la mort, à conserver la vie. C'est avec cet esprit, je pense, qu'il faut lire cet Auteur, plutôt qu'avec le desir de le prendre pour modele; il faut, en le parcourant, se demander à chaque observation funeste, ou pour la mere ou pour l'enfant, quels sont les moyens que la pratique plus éclairée fournit de nos jours, pour éviter une pareille barbarie.

Les Observ. de Mauriceau sont le nécrologe de l'humanité.

Loin donc que Mauriceau ait enchéri sur Paul d'Ægine, Rhodion & Moschion; il négligea les

A perdu de vue de bons principes.

meilleurs préceptes de ces grands-maîtres. Si son ouvrage sur le Manuel des Accouchements eût été isolé, on en eut senti toute la foiblesse que quelques-uns de ses contemporains lui reprocherent.

Son mérite. Sa grande pratique cependant lui donna de l'expérience & un pronostic, dont on peut tirer parti en se mettant en garde contre ses fautes. Le toucher est la base de l'Art des Accouchements, Mauriceau le sentit, & le premier sur cet objet nous a donné des détails intéressants.

La partie médicinale lui a mérité grace pour l'autre. Nous ajouterons que Mauriceau a recueilli en praticien éclairé, beaucoup de choses sur les maladies des femmes. Cette partie de son Ouvrage, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'il l'ait complettement traitée, lui a mérité, grace pour l'autre; les applaudissements qu'elle lui valut de la part même des Médecins, malgré les fautes qu'on y rencontre, on fait oublier que l'Art proprement dit, avoit peu acquis dans ses mains. Son caractere lui fit des ennemis & ses talents des jaloux.

Mauriceau avoit du goût pour son Art, & l'esprit de recherche qu'il n'appliqua pas malheureusement assez à la partie dont il s'occu-

poit le plus, & qui avoit le plus besoin d'être éclairée. Il fut au-dessus de ses contemporains par la supériorité de ses connoissances, & ses détracteurs, même en le blâmant, adopterent sa doctrine & ses erreurs.

Au-dessus de ses contemporains.

Dans le même siecle parurent successivement Viardel, Portal, Peu, Aman, Dionis & une infinité d'autres Chirurgiens, qui pratiquerent cet Art & publierent leurs principes. Tous nous offrent un mêlange d'erreurs & de quelques bonnes observations. Viardel, par exemple, sentit que Mauriceau abusoit des instruments; il voulut les proscrire, mais n'établissant pas une méthode qui y suppléât, il fit un vuide dans l'Art qui tendoit à le rendre encore plus barbare qu'il ne le fut dans les mains de Mauriceau.

Viardel, Portal, Peu, Amant, Dionis, &c.

La Hollande au commencement du siecle présent, produit enfin un Ouvrage sur cet Art important; nous en sommes redevables au Docteur Deventer. Le Traité que cet habile Médecin a composé en Latin sur les Accouchements, mérite la plus grande attention & les plus profondes méditations. Deventer a reconnu l'abus des instruments, & la nécessité du raisonnement; il a senti qu'il falloit isoler la partie opérante comme l'avoient fait Celse, Paul d'Ægine Rho-

Deventer.

Isole la partie chirurgicale de la médicinale.

dion, Moſchion & autres, & ne la pas confondre avec la partie Médecinale pour ne pas prendre le change ſur les moyens que l'une & l'autre doivent employer.

Abus qui réſultent de leur confuſion.

» Ceux qui m'ont précédé, dit-il dans ſa Pré-
» face, n'ont eu pour baſe de leur conduite, que
» des conjectures & des ſoupçons, pour moi je
» m'en ſuis tenu à l'obſervation, je n'ai pas
» voulu tomber dans le ridicule de ceux qui
» chargent leurs Traités d'Accouchements d'une
» infinités d'accidents qui précedent & ſuivent
» les couches, & lorſqu'ils en viennent au fait,
» ils n'ont pas de quoi remplir de quelques pro-
» babilités quelques chapitres dont ils ſe dé-
» barraſſent le plutôt qu'il leur eſt poſſible, &
» le lecteur eſt étonné de voir une théorie Mé-
» dicinale, où il ne cherchoit que l'opéra-
» tion ».

Ce défaut eſt celui des Accoucheurs les plus modernes.

Faut-il qu'un reproche ſi judicieux n'ait pas corrigé les Accoucheurs poſtérieurs à Deventer? Par quelle fatalité ſur-tout eſt il arrivé que depuis ce grand-Homme, la confuſion ou plutôt le mêlange de la partie Médicinale avec la Chirurgicale, eſt devenu le caractere principal de ceux qui ont eu & qui ont encore aujourd'hui le plus de célébrité dans l'Art des Accouchements?

Mais il vaut mieux expoſer la doctrine de ce Médecin célebre, que d'inſiſter davantage ſur une réflexion qu'il ſuffit de préſenter pour faire connoître à nos lecteurs une des principales cauſes de la lenteur avec laquelle l'Art que nous traitons a fait quelques progrès.

Deventer n'a point parlé des fumigations & autres préparatifs à l'Accouchement ; cependant lorſque les douleurs étoient exceſſives, & quelles faiſoient appréhender ce ſpaſme auquel les Anciens avoit tant d'égard ; il eſt certain qu'il avoit une méthode pour les modérer. Mais né dans un pays où l'on s'imaginoit que le miſtere étoit un chemin qui conduit à la fortune, il paya le tribut à la prévention commune, & fit un ſecret de ſa méthode, ou du moins, ne s'expliqua que d'une maniere obſcure & énigmatique. Nous croyons toutefois pouvoir conjecturer d'après ce qu'il dit que ſa pilule merveilleuſe étoit l'opium corrigé par un acide concentré : remede très utile & dont les Médecins Accoucheurs ont uſé avec ſuccès en le donnant dans certaines circonſtances avec précaution. Nous y reviendrons en parlant de ceux qui l'ont employé, & nous indiquerons dans notre pratique, dans quel cas il peut être adminiſtré, &

P.éparatifs à l'accouchement.

Pilule ſecrette.

Ce que c'eſt.

les précautions à prendre ſelon les circonſtances.

A obſervé l'obliquité de la matrice.

L'obliquité de la matrice pendant la groſſeſſe, remarquée par Aſpaſie, Moſchion & autres, n'échappa point aux obſervations de notre Auteur : elle lui ſembla même mériter les plus profondes réflexions. Il tira, de ce fait avoué, des conſéquences toutes neuves & très importantes pour la pratique. Ceux qui l'ont critiqué de ſon temps, ainſi que ceux qui le critiquent du nôtre ſur ce point, ne l'ont point compris : il ne s'attacha à connoître la poſition de ce viſcere, que pour mieux s'aſſurer de la vraie direction de ſes forces pendant le travail, & c'eſt cette connoiſſance qui rendit ſa pratique ſi ſimple & ſi heureuſe. » La plupart des Accouchements laborieux ne le ſont, diſoit ce ſavant Homme, » que parceque la poſition de l'enfant ne répond » pas à l'obliquité de la matrice ». Cette obliquité n'eſt point un vice comme le prétend mal-à-propos un Accoucheur moderne : elle eſt au contraire généralement utile, & ne peut être nuiſible que relativement à la poſition de l'enfant. C'eſt ainſi que faute de ſaiſir la penſée d'un Auteur, on le critique avec autant de témérité que de précipitation. C'eſt ainſi qu'on

Utilité de cette conſidération en pratique.

rejette une nouvelle découverte, parcequ'on ne ſe donne pas la peine de la conſidérer ſous ſes vrais rapports, & qu'on recule les progrès des Arts, en s'imaginant ſouvent les avancer.

Deventer a renfermé tout ce qu'il y a de plus eſſentiel aux Accouchements dans trois Chapitres (1) de ſon Ouvrage mal ſaiſis & plus mal commentés par ceux qui ont publié ſa doctrine.

Poſition de la tête dans l'Accouchement naturel.

Il faut ſelon Deventer pour que l'Accouchement ſoit heureux, que l'enfant préſente le ſommet de la tête, le menton appuyé ſur la poitrine. Lorſque la tête n'eſt pas dans cette poſition, elle offre une maſſe trop groſſe qui ne peut ſe faire iſſue : en ce cas il faut, dit cet Auteur, abaiſſer le menton ſur la poitrine, pour que le ſommet ſe préſente à l'orifice ; mais ſi la face eſt deſcendue, que le ſommet ſoit élevé, il faut porter les doigts dans la bouche de l'enfant & l'attirer doucement. On voit par ces préceptes que Deventer connoiſſoit parfaitement la poſition la plus naturelle & la plus avantageuſe de la tête du fœtus ; nous avons vû ci-deſſus qu'il connoiſſoit également quelle poſition devoit

(1) Voyez les Chap. 35, 36, 37.

avoir la matrice relativement à celle du fœtus, & ce double rapport entre les positions, suffit pour nous indiquer jusqu'où il avoit porté ses observations & ses recherches; tout ce qu'on peut regretter, c'est qu'il ne se soit pas étendu davantage sur des articles si importants, & qui méritoient si fort d'être plus complettement développés.

Bras à l'orifice.

Lorsque la main de l'enfant se présentoit à l'orifice (1), si la position & les circonstances le lui permettoient, il alloit chercher la tête & la rappelloit à une situation convenable, ou bien, il alloit chercher simplement les pieds, sans trop s'occuper du soin de repousser le bras, comme l'avoient fait, d'après plusieurs Anciens, Ambroise Paré, Mauriceau & autres. Moschion, avant Deventer, avoit déja prescrit cette marche, sans malheureusement en donner la raison: Deventer ne l'indique pas non plus; mais il avertit, au moins, que, dans ces circonstances, ce n'est pas du bras sorti que vient l'obstacle.

Ne le repousse dans la matrice.

Ambroise Paré, Mauriceau & autres, toujours attachés aux accidents & aux apparences,

(1) Chap. 9.

jamais ne remontant à la caufe, repouffoient le bras; & ne pouvant y parvenir, ils ordonnoient de l'amputer, au rifque quelquefois de l'employer fur un enfant vivant, comme il n'eft que trop fouvent arrivé. Cette pratique barbare, qui s'eft propagée jufqu'à nos jours avec tous fes dangers, s'eft accréditée par l'autorité de ceux qui l'ont ou employée, ou recommandée, au point qu'on a même ofé en faire l'éloge. J'ai cru être utile à l'humanité (1), en développant la caufe de l'obftacle, & en fubftituant des moyens fimples & faciles à une mauvaife manœuvre & à une opération cruelle.

Danger de la pratique contraire.

Lorfque l'enfant (2) fe préfentoit en travers, Deventer, attaché aux bons préceptes des Anciens, ou plutôt à la raifon, replaçoit la tête dans une bonne pofition, & il trouvoit cette méthode moins dangereufe que d'aller chercher les pieds. Cependant il y avoit des cas où il ne l'employoit pas; c'étoit ceux où la tête ne pouvoit être replacée convenablement à l'obliquité, ce dont il donne un exemple dans la Figure XXII.

l'Enfant en travers.

Ramene quelquefois la tête, d'autrefois les pieds.

---

(1) Voyez Journal de Médecine, Mars 1774.

(2) Chap. 39, 40.

Deventer n'employoit pas les inſtruments.

Remédie au ſpaſme.

Recule le coxis.

On n'apprend point que dans les accouchements, même laborieux, Deventer ait jamais fait uſage des inſtruments. Il combattoit l'éréṭiſme, le ſpaſme de la matrice par un emploi judicieux des narcotiques ; la mauvaiſe obliquité de la matrice, relativement à la ſituation de l'enfant, par une poſition convenable donnée à la mere. Lorſque la tête ne pouvoit ſortir, parceque le diametre de la cavité du baſſin étoit trop petit, il l'agrandiſſoit en reculant & le coxis & le ſacrum.

Mécontent du Traité de Mauriceau.

De ſon enclavement des épaules.

Deventer étoit peu content de l'Ouvrage de Mauriceau : il en fit très ſouvent une juſte critique, principalement lorſqu'il combat l'opinion de ceux qui ſoutenoient que ſouvent la tête ne peut ſortir parceque les épaules étoient enclavées, & qui, d'après Mauriceau, alloient chercher l'enfant par les pieds, ou employoient les crochets, & faiſoient périr tous les enfants qui paſſoient par leurs mains (1). Cette erreur, dit Deventer, a malheureuſement infeſté toute la terre.

A porté un jour nouveau ſur l'Art.

Cet Ouvrage enfin a porté un jour nouveau

---

(1) Chap. 37.

ſur la théorie & la pratique des Accouchements. Nous ne ſaurions trop en recommander la lecture, ou plutôt d'en faire l'objet d'une étude réfléchie, ſi on veut pratiquer avec ſuccès un Art ſi intéreſſant.

Comme Paul d'Ægine, Deventer fut l'oracle des Sages-Femmes, qu'il ſe fit un devoir d'éclairer. Sa pratique fut des plus heureuſes. Sa douceur & la ſimplicité de ſa méthode le mettent au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

LA MOTTE.

Quatorze ans après que le Traité de Deventer eut paru, c'eſt-à-dire en 1715, un Accoucheur de Valogne, nommé Lamotte, publia un Recueil d'Obſervations ſur les Accouchements. Il ne paroît pas que cet Auteur ait connu l'Accoucheur Hollandois; cependant le même eſprit de prudence & de douceur les inſpira tous deux. Quiconque, avec un caractere ardent & tranchant, ſe livre à l'étude de l'Art dont nous traitons, n'a qu'à parcourir & méditer le Recueil de Lamotte; il y trouvera de puiſſants lénitifs capables de calmer les irritations de l'imagination la plus fougueuſe. Les obſervations de cet Auteur annoncent, en effet, un Praticien modéré. Doué d'une patience intelligente, il ſentit

Utilité de ſon Ouvrage.

Sa patience & ſon intelligence.

de quelle néceſſité il étoit que le plus grand diametre de la tête fût ſitué ſur le plus grand diametre du baſſin : auſſi remarqua t il que la tête heureuſement placée ſur le baſſin, y eſt ſituée obliquement, de maniere que la face répond à la partie latérale & poſtérieure du baſſin, & l'occiput à la partie latérale & antérieure du côté oppoſé. Son Ouvrage, qui lui a peu coûté, n'eſt que l'eſquiſſe d'un grand tableau, qu'il étoit bien en état d'exécuter. Son eſprit, ſon jugement le rendirent capable de découvrir la véritable marche de la nature; mais ſa négligence & peut-être ſes occupations l'éloignerent de ce travail : ce qu'il a écrit ſuffit pour nous apprendre que ſa patience & ſa ſagacité le mirent en état de négliger plus que ſes compatriotes tous les inſtruments.

Pratique inſtrumentale ſe propage.

Si les partiſans de la nature faiſoient peu d'efforts pour ſoutenir les droits de cette tendre mere, il n'en étoit pas de même des promoteurs de la ſcience inſtrumentale. Nous avons déjavu Chamberleyne quitter ſa patrie, paſſer en France, ſe retirer en Hollande, & prendre ſon forceps pour une clef qui devoit lui ouvrir tous les tréſors; nous avons vu par quels moyens

Mauriceau parvint à faire triompher ſon tire-tête. De nouveaux perſonnages vont figurer ſur la ſcene.

Le premier qui ſe préſente, eſt l'Hollandois Ruiſch, connu par ces belles injections que ſes contemporains ont placé au rang des merveilles. Ami du myſtere, il cache ſoigneuſement les découvertes admirables qu'il a faites dans l'Art d'injecter. Le même goût du ſecret ſe manifeſte relativement aux connoiſſances qu'il acquiert ſur les Accouchements. Il s'aſſocia avec Rhonhouiſen, autre Hollandois auſſi myſtérieux que lui, pour acheter l'inſtrument de Chamberleyne. L'eſprit mercantile de leur nation s'empare de ces deux hommes, grands d'ailleurs par d'autres découvertes, & l'Art, dont enſemble ils font une étude particuliere, eſt par eux enveloppé des ombres du myſtere, & n'eſt diſtribué par eux qu'au poids & pour de l'or.

RUISCH, RONHOÜISEN.

Achettent l'inſtrument de Chamberleyne.

L'inſtrument de Chamberleyne étoit deſtiné à forcer la tête de l'enfant, à franchir le détroit du baſſin ſans qu'elle en fût offenſée. Les nouveaux poſſeſſeurs, plus inſtruits que l'inventeur, ſurent parfaitement remplir cet objet avec une ſeule branche de l'inſtrument Anglois. Le Peuple, qui s'attache toujours aux apparences, ſup-

Parti qu'ils en tirent pour l'Art.

posa du merveilleux dans la maniere d'agir de cet instrument, tandis que tout le prodige consistoit dans sa juste application. Chacun s'empresse de connoître un secret si précieux : efforts inutiles ; les deux associés le dérobent aux yeux indiscrets, & s'excusent sur un engagement sacré de ne point le divulguer. Mais, soit que l'engagement ne fût que conditionnel, soit autrement, ils surent le concilier avec leurs intérêts. Plus d'une fois ils vendirent à grand prix ce prétendu instrument & la maniere de s'en servir. Je dis prétendu, car ces habiles Marchands se comporterent avec tant d'adresse, que les acquéreurs, en se réunissant, & comparant ce qu'ils avoient acquis, pouvoient encore douter s'ils avoient l'instrument primitif, car aucun d'eux ne le possédoit en entier, mais seulement une des branches dont il étoit composé, avec de légeres différences dans la forme de quelques unes de ses parties. Différences nullement essentielles, relativement au but qu'on lui faisoit remplir.

En font un secret.

Qu'ils vendent à grand prix.

Leur adresse.

C'est à regret que nous rapportons ces faits, non moins indignes de deux Savants que de deux Républicains. A la faveur de toutes ces petites manœuvres, Rhonhouisen laissa à ses descendants la réputation d'être seuls possesseurs du

du véritable inftrument ; il ne leur manquoit plus que le privilege exclufif de s'en fervir, & par fuite, d'exercer feuls les Accouchements. La poftérité aura fans doute peine à croire que fi ce privilege ne leur fut pas expreffément accordé, il le leur fut du moins implicitement, puifqu'on leur commit l'examen de ceux qui fe deftinoient à cet Art ; & que les afpirants ne purent l'exercer qu'avec leur attache, & qu'en fe faifant initier au myftere dont on leur faifoit payer la découverte.

Privilege exclufif d'accoucher accordé.

La Hollande & l'Angleterre fe confiant dans les fecrets des Chamberleyne & des Rhonhouifen, ayant même pour ces inftruments inconnus quelque forte de vénération, négligerent l'étude & la pratique des vrais principes. Cette maladie, depuis long-temps épidémique en France, y faifoit également des ravages : on y voyoit germer chaque jour la doctrine inftrumentante de Paré & de Mauriceau ; & les gens de l'Art étoient même venus au point qu'ils afpiroient bien moins après une théorie nouvelle qu'après de nouveaux inftruments.

Danger de ces fecrets.

Etat de l'Art en France.

Palfin, Chirurgien à Gand, étoit à l'affût des nouveautés, & tous les ans couroit de fon pays à Londres pour y faire quelque découverte, &

Palfin, Gille le Doux.

de cette Ville à Paris pour la proclamer, comme s'il en eût été l'Auteur. Il vint présenter en France deux cuillers croisées en forme de pince. Cet instrument, plus massif & moins utile que le forceps & le levier de Chamberleyne, fut réclamé par Gilles le Doux, Chirurgien de la Ville d'Ypres, qui l'avoit réellement inventé, peut-être d'après quelques ouï-dires de celui de Chamberleyne. Quoi qu'il en soit, l'arsenal François s'en accrut, & depuis, jusqu'à nos jours, deux nations se sont disputées la gloire de cette invention; toutes deux se sont occupées à fenêtrer le forceps, à le courber, à le rendre plus léger, & à le porter sous deux formes différentes, tenant chacune de son origine, au point où nous le voyons aujourd'hui chez l'une & l'autre.

Forceps Anglois & François.

CHAPMAN.

Apologie du forceps de Chamberleyne.

Chapman, Chirurgien Anglois, donna, en 1734, un Traité d'Accouchements, qui n'est presque qu'une apologie continuelle de l'instrument de Chamberleyne, & une Critique inepte de Deventer, dont il ne comprit point les excellents principes. Il fit toutefois des corrections au forceps, qui n'ont point été inutiles.

GIFFARD.

Giffard dans le même-temps recueillit des observations, qui furent publiées par le Docteur Hody. Giffard plaçoit, comme la Motte, le plus

grand diametre de la tête sur le plus grand diametre du bassin : mais Giffard alla plus loin; car il l'établit en principe. Il employoit le même forceps que Chapman, auquel il fit également quelques corrections utiles; il fut le premier qui, contre l'opinion de Deventer, prouva, par une multitude d'expériences heureuses, qu'on pouvoit terminer l'accouchement, lorsque l'enfant ne présentoit qu'un seul pied. Avant Giffard, cependant le célebre Clément, en France, avoit employé & recommandé cette manœuvre; mais cet habile Chirurgien n'a malheureusement point écrit sur son Art; & divulgué les connoissances précieuses, qui lui mériterent l'estime & la réputation qu'il s'acquit.

Place convenablement la tête.

Amene l'enfant par un seul pied.

Un Eleve de Deventer, nommé Dawkes, publie en Anglois un Traité d'Accouchements, dans lequel il développe les principes de son Maître, qu'il loue avec enthousiasme. Il entre dans les plus petits détails, sur toutes les positions que peut prendre l'enfant; il s'explique même plus clairement que Deventer, sur la marche de la tête dans le bassin; il insiste sur la nécessité de la faire descendre par sa partie postérieure; enfin, il enseigne à terminer, par des manœuvres très judicieuses, toutes les posi-

DAWKES éleve de Deventer.

Embrasse sa doctrine.

tions qu'il établit ; Dawkes démontre l'obliquité de la matrice, & en même-temps il en prouve les avantages lorſque la poſition de l'enfant y répond ; croyant que les principes ſeuls lui ſuffiſent, il rejette toutes ſortes d'inſtruments, même celui de Chapman.

MANINGHAM

Le Docteur Maningham raſſemble ſur l'Art, dont il s'agit, les meilleurs préceptes, & publie, en 1739, un Traité claſſique ſur les Accouchements : on a tellement ſenti l'utilité de cet Ouvrage, qu'il a été traduit en pluſieurs langues.

LaFrance néglige les principes pour les inſtruments.

La France continuoit de négliger les principes pour le ſyſtême inſtrumentant de Paré, de Mauriceau & de Palfin. En vain, en 1736, on traduiſit l'Ouvrage de Deventer : la Nation, prévenue pour le forceps, corrigé par Grégoire, échancré par Duſſé, & courbé par Levret, critiqua Deventer ſans l'entendre : chaque Chirurgien ne s'occupoit qu'à retrancher ou ajouter à l'inſtrument. Palfin avoit voulu joindre une troiſieme cuillere à ſon inſtrument; &c'eſt, d'après cette idée, que M. Levret forgeaun inſtrument à trois branches, que l'on réuniſſoit pour les faire entrer dans la matrice, & qu'on développoit dans ſon intérieur. Cette machine fut accueillie avec éloge, quoi qu'elle n'eût d'effet réel que celui d'étonner,

par sa complication. Des Eleves de M. Levret portent en Allemagne son forceps; qu'ils corrigent à leur maniere ; & cet Art, si important, est replongé dans la barbarie, dans le pays même qui le vit renaître. Deventer étoit négligé dans sa propre Patrie, & l'on contestoit ses succès, tandis qu'on croyoit sur parole des Praticiens instrumentants, dont l'imagination déréglée augmentoit chaque jour le nombre des victimes.

Les Anglois cherchent des principes.

L'Anglois Penseur faisoit cependant tous ses efforts, pour faire jaillir une lumiere pure du conflit des opinions. Bientôt, par des étincelles rapprochées, le jour va naître ; jour qui doit consoler la raison, & éclairer l'univers : d'heureuses combinaisons, des rapports entre les objets vont élever l'Art jusqu'à la démonstration.

OULD.

Cherche les dimentions du bassin.

Ould, Chirurgien de Dublin, donne, en 1742, un Traité d'Accouchements : en Ingénieur habile, il leve le plan du bassin ; il en démontre les dimentions différentes. On ne s'égarera plus dans un dédale inconnu ; c'est le compas à la main qu'on va désormais chercher la vérité, & le jour approche, que les sages préceptes de Deventer vont être mathématiquement démontrés. Mais Ould, en saisissant une vérité, en laisse échapper une autre non moins importante ; il se

ſert abuſivement de l'Art de démontrer, pour prouver qu'il n'y a pas d'obliquité de matrice ; inconſéquence qu'un coup d'œil pouvoit réfuter, & qui prouve que cet homme n'eût qu'une idée heureuſe, ſans une ſuite de principes.

Nie l'obliquité de la matrice.

MENARD.

Les François, toujours occupés d'inſtruments, s'éloignoient de plus en plus de la vraie doctrine, lorſqu'en 1743, Menard, Chirurgien à Rouen, donne un Traité d'accouchements, clair & méthodique, composé par demandes & par réponſes. Les meilleures connoiſſances y ſont préſentées avec aſſez d'ordre. Il admet l'obliquité de la matrice ; & ce qui eſt très intéreſſant, il expoſe que les diverſes régions de la tête de l'enfant peuvent prendre ſur le baſſin diverſes poſitions ; mais le goût des inſtruments l'entraîne, malgré ſes principes, à faire de nouvelles recherches en ce genre.

Admet diverſes poſitions de la tête ſur le baſſin.

L'humanité s'applaudiſſoit, il eſt vrai, de la découverte du forceps Anglois ; elle deſiroit à celui des François une correction, qui rendît ſon aſpect moins effrayant. Menard en diminue le volume ; mais, ô fatalité déplorable ! cette heureuſe invention devient en ſes mains, plus meurtriere, qu'elle n'étoit dans celle de ſes Compatriotes, par les pointes qu'il ajoute aux extrêmi-

Ajoute des pointes au forceps.

tés ; tant il est vrai qu'on perd presque toujours le bien qu'on possede, en cherchant le mieux. Quatre ans après, M. Levret publie des Observations sur les Accouchements laborieux, dont nous rendrons compte dans un moment.

Le Docteur Philippe-Adolphe Bohemer, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie, en l'Université de Halles, publie, en 1747, une traduction latine de l'Ouvrage du Docteur Maningham. Ce savant & judicieux Médecin, nous a donné un grand nombre de Dissertations relatives aux accouchements; toutes prouvent la science & la sagacité de l'Auteur. Il réfute cette ridicule assertion de la culbulte de l'enfant à sept mois : ses idées sont simples & claires. Il indique une bonne maniere d'extraire la tête restée dans la matrice, en appliquant un crochet à l'occiput, ou en mettant les doigts dans la bouche. Il s'éleva avec force contre le tire tête & le forceps de M. Levret, auquel il préfera celui des Anglois, pour beaucoup de bonnes raisons que nous développerons & fortifierons par d'autres non moins déterminantes. Enfin, on reconnoît dans les Ouvrages de cet Auteur, un ami de l'humanité, dont la pratique éclairée & fondée en principes, proscrit l'usage des instruments.

BOHEMER.

Traduit Maningham en latin.

S'éleve contre les instruments.

ſauf du ſeul qui peut conſerver, & la mere & l'enfant, ſans nuire, en aucune maniere, ni à l'un ni à l'autre; on peut dire que Bohemer connut bien l'Art; & ces quatre mots ſont une vérité plutôt qu'un éloge.

ASTRUC.

La doctrine de Mauriceau, adoptée en France par ſes Succeſſeurs, multiplioit chaque jour les obſtacles & les dangers des Accouchements. L'Art étoit effrayant : l'appareil formidable des inſtruments jettoit l'épouvante & l'effroi, parmi la troupe timide des Sages-Femmes. Nouveau Paul d'Ægine, le Savant Aſtruc raſſemble le troupeau diſperſé, & s'anime d'autant plus à ſimplifier cet Art intéreſſant, qu'on faiſoit plus d'efforts pour le rendre compliqué & difficile.

S'oppoſe à la doctrine inſtrumentante.

Aſtruc fait des leçons publiques d'Accouchements dans les Ecoles de la Faculté de Médecine Paris. Il expoſe, avec autant d'érudition que de méthode & de préciſion, ce qu'il avoit raſſemblé de principes les plus avérés juſqu'à lui. Il ne découvrit point de nouvelles vérités; il ne tira pas même tout le parti poſſible de celles qui étoient conſignés dans les Auteurs qui l'avoient précédé; mais, ſi ſa théorie ne fut pas aſſez complette, c'eſt parcequ'il ne pratiquoit pas cet Art;

ſon intention n'en fut pas moins pure, & ne laiſſa pas d'opérer un bien réel.

Il a ſenti un des premiers que, pour porter la lumiere dans cet Art obſcurci, par les Praticiens de ſon temps, il falloit, le compas à la main, s'occuper des dimentions du contenant, du contenu, & réduire l'Art à un problême. Tel eſt celui d'Aſtruc.

Sentit la néceſſité de réduire l'Art à des principes méchaniques.

Réduit l'Art à un problême.

» Une cavité extenſible d'une certaine capa- » cité étant donnée, en tirer un corps flexible, » d'une longueur & d'une groſſeur déterminée, » par une ouverture dilatable à certain point ». — Nous nous arrêterons moins à examiner ce problême en lui-même que l'idée de l'Auteur, qui ſentit la néceſſité de porter dans l'Art une certitude mathématique. Nous avons vu, avec d'autant plus de plaiſir, l'idée de ce Savant Médecin, que nous avions conçu, avant de le lire; le projet de réduire l'Art à la ſolution d'un problême géometrique.

Le Corps des Chirurgiens imita l'exemple intéreſſant, que venoit de lui donner la Faculté de Médecine de Paris. Il fonda, comme Elle, une Chaire publique d'accouchements. Il falloit un homme capable de la remplir, par ſa célébrité & par ſes talents. Le choix tomba ſur

Chaire d'Accouchements fondée par les Chirurgien.

Occupée par Puzos, éleve de Clément.

Puzos ; on ne pouvoit en faire un meilleur. Puzos fut Eleve du célebre Clément, dont il a déja été queſtion à l'article de Chapman.

CLEMENT.

Clément peut-être regardé comme un de ceux qui ont le plus concouru à développer l'Art des Accouchements en France. Les Sages-Femmes préſidoient alors comme elles préſident malheureuſement encore dans les Hôpitaux François, à cette importante partie de la Chirurgie.

Par quel événement fait paſſer l'Art aux mains des hommes.

L'Allemagne avoit ſecoué ce préjugé funeſte à l'humanité, que depuis peu l'Angleterre a également proſcrit. Avant Clément, les Sages-Femmes avoient encore l'honneur d'aſſiſter dans leurs travaux les Epouſes de nos Rois ; mais un événement particulier opéra une révolution heureuſe. Louis XIV appella Clément, pour l'honorer de ſa confiance, en le chargeant d'accoucher ſecrettement une femme de ſa Cour, à laquelle il prenoit le plus vif intérêt. Ce myſtere réïtéré n'en fut bientôt plus un. Clément fut enſuite mandé par la Reine d'Eſpagne, pour lui donner les mêmes ſecours. Sa réputation déja établie s'accrut encore par ces nouveaux ſuccès : Les Sages-Femmes dès-lors eſſuyerent en France un échec, dont elles ne ſe ſont point relevées, & dont il eſt probable qu'elles ne ſe releveront

jamais. Clément n'a laiſſé aucun Ouvrage qui put le faire apprécier à ſa juſte valeur. On juge de lui par Puzos, comme Puzos dans ſon temps fut jugé favorablement, parcequ'il étoit l'Eleve de ce grand Maître.

PUZOS.

M. Puzos ne laiſſa à ſa mort que des cahiers aſſez mal en ordre. M. Moriſut Deſlandes, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris voulut bien ſe charger d'en faire la rédaction. Il y avoit tant de confuſion dans les papiers, qu'on remit à cet habile Médecin, qu'on peut dire que l'Ouvrage lui appartient en quelque ſorte, non-ſeulement pour l'ordre, mais même pour le fonds. Cet Ouvrage eſt plus médicinal que chirurgical; & ce n'eſt, qu'à ce premier titre, qu'il mérite des éloges. Il ſemble que Puzos ne s'étoit attaché qu'à ce qui précede & ſuit l'accouchement : l'opération même a été entiérement négligée par lui.

Ne laiſſa que des Cahiers mal en ordre.

Il eſt certain que Puzos n'a pas connu le méchaniſme de (1) l'Accouchement naturel, puiſqu'il dit que dans celui où l'enfant préſente la face en devant, il faut employer le forceps : nous prouverons que la nature a quelquefois des

Méchaniſme de l'Accouchement inconnu à Puzos.

Face en devant.

(1) Page 128.

ressources, & que l'Art fournit des moyens de s'en assurer. Si, lorsque Marie de Médicis, épouse d'Henri IV, accoucha de son cinquieme enfant, M. le Duc d'Anjou, qui se présentoit dans cette posture, on eut appliqué quelques instruments, l'accouchement n'eût pas été certainement aussi heureux qu'il le fût.

Toucher.

Puzos insista, plus que ses Prédécesseurs, sur la nécessité d'exercer le toucher. Il paroît cependant qu'il ne tira pas de cette opération, tout le parti possible, puisqu'il avoue ne pouvoir reconnoître la position de l'enfant qui présente la face vers la partie antérieure du bassin.

Dégagement de la tête hors la vulve.

Le méchanisme de la sortie de la tête hors de la vulve, fut également inconnu de Puzos : aussi lui arriva-t-il de laisser quelquefois le périné se déchirer, ce que ne lui pardonna jamais, dit-il, une Dame, dont il rapporte l'observation (1). Plusieurs moyens de remédier à cet accident sont proposés. N'eut-il pas mieux valu chercher celui de l'éviter.

On peut donc dire, d'après ce qu'il nous reste de Puzos, que l'Art d'accoucher fit peu de pro-

---

(1) Pag. 135.

grès dans ses mains; aussi semble-t-il s'être jetté sur les accidents. Ce n'est donc point comme Accoucheur, proprement dit, que Puzos mérite nos éloges; néanmoins les services qu'il a rendus à l'Art, n'en ont pas été moins utiles; il s'occupa d'un objet essentiel, & peu connu avant lui. Je veux dire des pertes de sang; ce qu'il traita en Praticien éclairé.

S'est rejetté sur les accidents.

A bien traité des pertes de sang.

ROEDERER.

Un nouvel ordre de choses nous attend encore en Allemagne. Le laborieux Roederer se livre à l'étude de la Médecine, & particuliérement à l'Art des Accouchements. Rebuté par ses foibles succès, il croit, pour étendre la sphere de ses connoissances devoir parcourir les autres pays, & écouter de nouveaux Maîtres; erreur qui n'appartient qu'à ceux qui, n'ayant pas assez de ressources dans leur propre fonds, recherchent les idées des autres, ou par paresse de méditer, ou par le sentiment de leur incapacité. En vain on parcourt l'univers, en vain on fréquente les Ecoles célebres; sans l'heureux don du génie, on fait un amas indigeste, plus nuisible à la science que l'ignorance même. Le vernis étranger, dont on sépare, n'est souvent qu'un mêlange bisarre de principes contradictoires; &, s'il en impose à

Voyage pour s'instruire.

Danger des voyages.

la multitude, il l'a rend souvent la victime des erreurs accumulées.

Tel fut, nous osons le dire, le Docteur Roederer; on l'a vu abandonner Strasbourg pour se rendre à Paris; passer en Angleterre, & successivement en diverses Contrées de l'Europe, pour acquérir un talent qui le fuyoit, parcequ'il s'écartoit lui-même de la vraie route du savoir. Protégé par le célebre Haller, il fut enfin appellé à Gottingue, pour enseigner & pratiquer l'Art des Accouchements.

Revient à Gottingue.

Publie un traité en 1750.

Traduit en 1766.

C'est dans cette Ville, qu'en 1750, il a publié le résultat des principes dont il avoit surchargé sa mémoire. Son Ouvrage, traduit en François, fut publié en 1766, & dédié à M. Levret: c'étoit un ruisseau qui remontoit à sa source. Comme des Accoucheurs recommandent la lecture de cet Auteur, & qu'on le voit souvent entre les mains des Eleves, il ne sera pas sans doute inutile d'entrer dans quelques détails sur la doctrine qu'il contient.

Un reproche fondé qu'on peut faire à l'éditeur de cette traduction, c'est de l'avoir chargée des planches de Smellie, qui n'ont aucun rapport à la doctrine de l'Auteur, & ne peuvent qu'embarrasser les éleves qui y cherchent l'in-

telligence du texte : mais ſans inſiſter ſur ce vice de ſupercherie mercantille, malheureuſement trop connu de nos jours, paſſons à l'Ouvrage même.

Les préparatifs à l'accouchement, employés par les anciens, & dont les modernes les plus éclairés ont preſcrit l'uſage, furent connus de Roederer (1) ; mais on voit par ſes obſervations, qu'il les négligea, ou n'en fit point un uſage convenable. Dans une circonſtance où la ſaignée, les émollients, les demi-bains, l'opium étoient indiqués, & pouvoient terminer heureuſement le travail, non ſeulement Roederer néglige ces préparatifs ; mais il irrite de plus en plus la matrice, laiſſe la femme en un état horrible pendant un temps conſidérable ; il s'arme enſuite (2) d'inſtruments contondants, coupe l'enfant par lambeaux, ſe bleſſe lui-même, & dit froidement, dans ſes réflexions ſur cette opération affreuſe, qu'il faut faire attention au ſpaſme qui travaille la matrice, la rend dure comme une pierre ſans avancer l'accouchement : de ſorte qu'en donnant aux autres un ſage con-

Néglige les préparatifs.

Ne profite lui-même du conſeil qu'il donne ſur le ſpaſme de la matrice.

(1) Chap. 13, §. 332.
(2) Obſerv. 4.

seil, on voit qu'il n'a pas été aſſez ſage ou aſſez inſtruit pour en profiter, & le mettre lui-même en pratique.

Il s'occupe mal des dimentions du baſſin.

On s'étoit occupé en Angleterre des dimentions du baſſin : Roéderer crut devoir s'en occuper auſſi; mais ſon eſprit faux ne s'attacha qu'à la recherche de l'axe qui traverſe le centre du baſſin; &, par un étalage abuſif des termes de géométrie, il embrouille la matiere au lieu de l'éclaircir. Il ne recherche avec tant de ſoin cet axe, que parceque ſon maître en France lui avoit fortement inculqué que dans un accouchement ordinaire & heureux, la matrice n'eſt jamais oblique. Roederer ſuppoſant d'après cela cet organe ſitué, comme on le lui avoit dit, au centre du baſſin, crut que ſes forces devoient ſe propager dans la direction de cet axe, qui, ſelon lui, paſſe toujours par le centre : auſſi eſt-il tombé de cette erreur (1) dans une infinité d'autres, pour avoir adopté ſur parole un ſyſtême que le tact & les yeux démentent chaque jour.

Rien n'eſt plus obſcur & plus erroné que l'opinion qu'il embraſſe ſur la maniere dont la matrice propage ſes efforts ſur le corps de l'enfant

(1) Chap. 17, §. 510.

pour

pour s'en débarraſſer. Nous prouverons la fauſſeté de ſon ſyſtème, en développant la marche de la nature dans cette circonſtance.

Roederer ne connut point par quel méchaniſme la tête de l'enfant franchit le baſſin. »C'eſt néceſ-»ſité, avoit dit Deventer, que le menton de l'en-»fant ſoit appuyé ſur ſa poitrine, & que l'occiput »deſcende(1).» Roederer dit au contraire, qu'il eſt indifférent que la tête de l'enfant deſcende par le front ou par l'occiput. Cette fauſſe opinion l'a conduit dans un labyrinthe affreux, & a été pour lui la ſource d'une infinité de mépriſes cruelles. En effet, il s'étonne (2) dans ſa neuvieme obſervation des Accouchements laborieux, de ce que la tête ne ſortoit pas, vu que le front & l'oreille avoient déja franchi le détroit ſupérieur ; mais ce qui l'étonne, eſt préciſément la cauſe de l'obſtacle. Toute les fois qu'un enfant un peu volumineux préſentera le front, l'olive, pour nous ſervir de l'expreſſion d'Hippocrate, ne ſortira pas, parcequ'elle ſe préſente en travers de l'orifice, & qu'elle offre au paſſage ſon plus grand dia-

Fauſſe idée du méchaniſme de la ſortie de la tête.

(1) §. 530.
(2) Neuvieme Obſerv.

metre : c'eſt donc une grande erreur (1) d'appeller indifféremment, comme le fait Roederer, ou l'occiput ou le front. Qu'arrive t-il alors ? C'eſt que lorſqu'il trouve de l'obſtacle, obſtacle que ſouvent il ſe créé à lui-même, il immole d'innocentes victimes que, ſuivant les préceptes de Deventer, il eût pu conſerver à la vie. Et comme s'il eût craint de ne pas aſſez accréditer ſa doctrine homicide, il recommande, en cinq à ſix endroits différents, l'uſage du perce-crâne. Enfin, d'après ſon ſyſtême erroné, Roedrer fit ſouvent uſage des inſtruments, les adopta tous, il rendit les plus ſimples, malfaiſants & meurtriers. Forceps compliqués, tire-têtes, perce-crânes, crochets de toute nature, furent ſes moyens favoris, & leur uſage, dans preſque tous les cas, devint auſſi funeſte que formidable en ſes mains.

Recommande & fait ſouvent uſage des inſtruments.

Si Roederer ne fait uſage que de ſes doigts, il n'eſt pas plus heureux encore. Les manœuvres qu'il emploie, lorſqu'il va chercher l'enfant vivant par les pieds, en font le plus ſouvent une victime (2).

(1) Neuvieme Obſerv.

(2) Dixieme Obſerv.

Ce Compilateur enfin, après avoir entaſſé ſans choix le bon & le mauvais, nous offre le ſpectacle horrible de vingt accouchements laborieux, dans leſquels il n'y a guere de manœuvre qui ne ſoit fauſſe ou mortelle. Nous avons déjà rendu compte en frémiſſant de ſa quatrieme obſervation ſur l'éréthiſme de la matrice, dans laquelle il preſcrit des regles ſans les ſuivre. Examen de ſes Obſervat.

Dans la neuvieme, déjà citée, la fontanelle antérieure s'avançoit du côté droit de la mere. Notre Auteur ne croyant point qu'il dût y avoir d'obſtacle dans cette poſition, eſt ſurpris de ne pas voir ſortir la tête. Après de profondes réflexions, il imagine que l'obſtacle vient des épaules qui ſont enclavées ſur le baſſin, quoique la tête ſoit à peine dans l'excavation ; en conſéquence, il va tirer l'un & l'autre bras au riſque de les fracturer. On reconnoît ſans peine la ſource où il avoit puiſé cette erreur & cette dangereuſe manœuvre. Neuvieme Obſervat.

Dans l'obſervation ſuivante, la poſition étoit à-peu-près la même. Il va chercher par les pieds l'enfant vivant ; & s'arrêtant à dégager ſa tête par une manœuvre mal entendue, il lui donne la mort au lieu de lui donner le jour. Dixieme Obſervation.

Dans la onzieme obſervation, le détroit ſu- Onzieme Obſervation.

périeur étoit très large ; en conséquence l'inférieur devoit être étroit & oppofer quelque obstacle. Il s'en prend au referrement de la matrice, qui comprime, dit-il, le col de l'enfant ; ce referrement ne l'empêche cependant point d'aller chercher les pieds, & fa manœuvre fut encore ici funefte à l'enfant.

Douzieme & treifieme Obfervations.

Dans fa douzieme obfervation, il applique fi mal adroitement le forceps, qu'il en réfulte des contufions à la face de l'enfant. Il donne à la tête avec cet inftrument, une mauvaife pofition, tandis qu'avec fes doigts feuls il pouvoit rétablir l'ordre. Même chofe fe paffe dans la treizieme obfervation.

Quinzieme Obfervat.

Dans la quinzieme obfervation, même pofition, mêmes événements. Toujours la nature eft outragée par de fauffes manœuvres : le forceps même, mal appliqué fept fois fur la tête de l'enfant, s'allonge par les efforts mal entendus que Roederer emploie. Il fe propofe de faire ufage du percé-crâne, mais cet horrible inftrument révolte des parents qui attendoient la naiffance d'un premier héritier ; & ce jour qui pour eux devoit être une fête, devient un jour de deuil & d'horreur. Que de maux entraîne pour l'humanité le défaut de principes !

Dans la seizieme observation où l'enfant s'avançoit comme dans la neuvieme, la femme accouchoit pour la seconde fois. Peignez-vous, s'il est possible, la douleur, ou plutôt le désespoir de cette mere, lorsqu'elle vit immoler, par le perce-crâne, son enfant qu'au début du travail elle sentoit remuer dans ses entrailles. Une main habile eût facilement & sans bruit réparé le désordre. Seizieme Observation.

Enfin, dans la dix-huitieme observation, une femme grosse de deux enfants se délivre seule du premier; la tête du second se dérange. Un Chirurgien est appellé : le fanatisme des instruments le conduit à se servir du crochet. Il ne peut réussir : Roederer vient. Il traite ce Chirurgien d'ignorant : pourroit-on en croire la raison, si sa conduite ne nous l'apprenoit ? C'est parcequ'il n'avoit pas employé le perce-crâne dont il fait encore ici un barbare usage. Malgré sa manœuvre horrible & le ministere cruel de cet instrument, il tire la tête avec beaucoup de peine, parcequ'il cherchoit à la dégager par la face. Dix-huitieme Observat.

On ne peut lire cet Auteur sans frémir d'horreur, sans être indigné du phlegme barbare avec lequel il rapporte ses observations. Tel est pour-

tant le modele qu'on propoſe aux Éleves ; tels ſont les ouvrages qu'on s'empreſſe de traduire : ſans doute à cauſe de la conformité de leurs principes avec ceux qu'enſeignent les Praticiens inſtrumentants. Dequelle ſainte colere n'eût pas été animé le ſage, le bienfaiſant Deventer, contre ces bourreaux ; lui qui dans les mêmes circonſtances, abjura tout inſtrument, n'employa que ſes mains, & conſerva la vie aux meres & aux enfants.

Néceſſité de proſcrire tant de barbaries.

Roederer ſemble n'être fait que pour donner de cet Art ſalutaire les idées que les Sauvages du nord ont de la Divinité, au nom de laquelle ils frémiſſent d'horreur, parcequ'ils la ſuppoſent ſanguinaire & malfaiſante. Il faut donc détourner les yeux des jeunes gens de la doctrine meurtriere de cet Auteur ; & s'il eſt vrai que la ſource où il puiſa fut la cauſe de ſes erreurs, on peut ajouter qu'il eut l'avantage bien funeſte d'enchérir ſur la barbarie de ſes maîtres.

Mais détournons les cœurs ſenſibles d'un ſpectacle qui les déchire : fuyons ces hommes de ſang deſtructeurs de leur eſpece : oublions ces ames foibles & vulgaires, qui, n'oſant & ne pouvant penſer, agir d'après eux-mêmes, imitent ſervilement, & ſe rendent eſclaves de l'au-

torité : fuyons ces faux sages qui loin de rappeller la nature vers le but où elle tend, l'en détournent sans cesse, en l'accusant des fautes dont leur ignorance est la premiere source.

Contemplons avec admiration & reconnoissance, un nouveau consolateur qui, après avoir observé le méchanisme de l'accouchement, en dévoile la simplicité & nous aprend avec justesse à remettre la nature sur sa voie, lorsque quelque accident la trouble & l'en écarte. Examen d'une doctrine salutaire.

Déja par une noble émulation, la vigilante Angleterre avoit perfectionné l'Art ; il lui étoit réservé de l'enrichir encore, & d'en reculer les limites. Le Médecin dont le génie combine & juge, ne dédaigne pas dans ces heureuses contrées de prêter sa main au soulagement de l'humanité souffrante : aussi l'Art des Accouchements y est-il exercé, ainsi qu'en plusieurs autres pays, par des Médecins du plus grand mérite. L'Art des Accouchements exercé en divers pays par des Médecins.

Le Docteur Smellie fut de ce nombre. Mal dirigé dans ses premieres études, il méconnut d'abord les bons modeles. Il négligea les salutaires productions de son sol, pour courir après les fausses richesses de l'étranger. Le choix des bons ouvrages & la méditation qui fait les hom- SMELLIE. Voyage.

mes eurent pour lui moins de charmes que les traditions orales qui rétrécissent l'esprit, & étouffent le génie lorsqu'on s'y arrête. Il vint en France, & recueillit, comme des oracles, les préceptes de Gregoire, & autres qui professoient publiquement à Paris l'Art des Accouchements. De retour dans sa patrie, chargé de ce faux savoir, il le respecta long-temps au point de n'oser le discuter.

Il fit des fautes, & qui n'en fait : mais il les sentit, les avoua, & sut s'en corriger (1). » Je » m'apperçus, dit-il, qu'en suivant les préceptes de Messieurs Gregoire, &c. il ne m'étoit pas possible d'amener la tête de l'enfant » sans la meurtrir, & sans déchirer les parties » de la femme, parcequ'ils conseilloient d'introduire les branches du forceps, où l'on » trouvoit le plus de facilité à les insinuer ; & » lorsqu'on pouvoit saisir la tête de l'enfant par » où l'on avoit prise, de l'attirer avec plus ou » moins de force, selon qu'elle faisoit plus ou » moins de résistance. Je commençai à considérer sous un point de vue méchanique tout

Faux principes qu'il avoit reçus en France.

Considere l'Art sous un point de vue méchanique.

(1) Tom. 1, pag. 263.

» ce qui a rapport aux accouchements, dont je
» faisois depuis long-temps l'objet de mon
» étude : dès-lors, je réduisis l'extraction de
» l'enfant aux regles du mouvement des corps
» en différentes directions. Conformément à
» mon plan, j'examinai plus sérieusement la
» forme & les dimentions du bassin, ensemble
» la figure de la tête de l'enfant, les différents
» mouvements qu'elle fait en traversant le bas-
» sin dans les accouchements naturels : mon
» étude ne fut pas infructueuse; non seulement
» j'en tirai les moyens d'opérer avec facilité,
» mais j'eus encore le plaisir de m'appercevoir
» dans mes leçons, qu'il m'étoit plus aisé de
» donner une idée claire de cet Art, au moyen
» du méchanisme simple que j'exposois ».

L'expérience affermit & confirma de plus en plus cet excellent Médecin dans la vraie doctrine. Il engageoit ses Éleves à fournir à frais communs au nécessaire de malheureuses femmes grosses qu'il accouchoit en leur présence ; & pendant leurs travaux faciles ou laborieux, il faisoit la démonstration vivante de ses principes aussi salutaires que fondés.

Accouche en présence de ses Eleves.

Après avoir pratiqué long-temps, Smellie publia

Publie son Ouvrage en quatre parties.

sa théorie, dont il confirma la solidité par deux volumes d'observations. Il finit par mettre au jour les planches qu'il crut nécessaires pour rendre ses principes plus sensibles & plus faciles à saisir. Cet excellent Ouvrage, distribué en quatre volumes, ne parut, traduit en françois, qu'en 1754, c'est-à-dire, huit ans après qu'il eut été publié en Angleterre. Nous sommes redevables de cette traduction à le Riche de Préville, Médecin près Coutances, qui sentit tout le prix de l'Auteur Anglois, & crut bien mériter du Public, en le mettant en état d'en profiter.

Traduit en 1754.

Smellie commence par examiner le bassin & ses dimentions (1). Il prouve géométriquement que lorsqu'il est orné de ses parties, sa plus grande étendue n'est pas de sa partie moyenne antérieure, à sa partie moyenne postérieure, c'est-à-dire, de la symphyse du pubis au sacrum, comme on le croyoit, sur-tout en France, mais bien d'une partie latérale antérieure, à la partie latérale postérieure opposée; c'est-à-dire, d'une cavité cotiloïde à la symphyse sacroiliaque du côté opposé; conséquemment, que c'est sur

Dimentions du bassin.

(2) Tom. 1, pag. 71 jusqu'à 90.

cette plus grande étendue qu'il faut placer le plus grand diametre de la tête.

Ould avoit déja cru, ainſi que Lamotte, que la tête de l'enfant occupoit ce diametre oblique ; Smellie nous fournit le moyen d'en donner la raiſon géométrique ; il nous indique dans ſon quatrieme volume, non-ſeulement la poſition de la tête de l'enfant ſur le baſſin, mais celle de tout ſon corps. L'enfant eſt ſitué dans la matrice de maniere que ſon corps répond à un des côtés de la mere & non au centre du baſſin. Des Obſervations Anatomiques, dont il n'a pas même tiré tout le parti poſſible, lui apprirent à rectifire l'erreur où l'on étoit à cet égard.

Poſition de l'enfant dans la matrice.

Smellie prouve que dans l'accouchement, l'occiput doit deſcendre le premier, ou dans quelques cas peu ordinaires, le menton : nous développerons ces cas, qui ne l'ont pas été ſuffiſamment par cet Auteur, qui paroît n'avoir pas aſſez fait attention au précepte de Deventer, dans lequel il ſemble avoir puiſé ſa doctrine : ſavoir que non-ſeulement l'occiput doit deſcendre le premier, mais qu'il doit deſcendre de maniere que le menton vienne appuyer ſur la poitrine. Par ce défaut d'attention, notre Auteur

Principe fondamental ſur la tête de l'enfant.

n'a pu dans sa théorie (1) se défendre de la vieille erreur dont il fut infecté par ses premiers maîtres sur l'enclavement des épaules.

Diverses positions de la tête sur le bassin.

Smellie considere la tête dans différentes positions sur le bassin : savoir celles où l'occiput est placé antérieurement, soit à droite soit à gauche, & se dégage sous la symphyse du pubis ; & celles où l'occiput est situé postérieurement & se dégage à l'extrémité du coccyx.

Smellie savoit bien que lorsque la tête descend par le front, au lieu de descendre par l'occiput, l'accouchement est le plus souvent impossible ; alors il relevoit le front avec ses doigts, & ramenoit l'occiput. Cette simple manœuvre que Deventer a connue, mais qu'il n'a pas aussi bien manifestée que Smellie, doit mériter à ce dernier la reconnoissance de la postérité. Plus elle est naturelle & facile, plus elle mérite nos éloges. Lorsqu'une vérité de la nature de celle-ci se dévoile, elle nous paroît si simple & si claire qu'on a peine à croire que dans tous les cas de la même espece, toute autre ait pu se présenter à l'esprit.

Manœuvre pour replacer convenablement la tête.

(1) Tom. 1 pag. 284.

Cette manœuvre si naturelle & qui probablement ne fut pas inconnue des premiers Accoucheurs rappella à Smellie un de leurs préceptes critiqué par les Modernes. Suivant ce précepte, lorsque le corps de l'enfant se présente à l'orifice de la matrice, ou que sa tête s'y trouve mal située, il faut la placer convenablement plutôt que d'aller chercher les pieds, au risque presque certain de faire périr l'enfant. Les Modernes loin de se conformer à cet avis salutaire, ont pris la route opposée & conseillé, dans tous les cas, d'aller chercher l'enfant par les pieds; Mauriceau est l'un de ceux qui se sont le plus passionné pour cette étrange doctrine; ses partisants l'ont adoptée avec la même chaleur, en soutenant même, qu'une tête trop grosse, pour passer la premiere, franchissoit facilement, lorsqu'on alloit chercher les pieds. » il est à craindre, dit Smellie, que » ces Accoucheurs n'aient gardé le silence sur » les effets malheureux de cette pratique, & » n'aient rapporté que les cas favorables à leur » opinion. Il est du moins certain qu'après avoir » eu beaucoup de peine à délivrer le corps de » l'enfant, on éprouve que la force qu'il faut » employer pour dégager la tête seulement avec » les mains, est souvent plus que suffisante pour

Smellie la préfere à aller chercher les pieds.

» détruire l'enfant. Souvent même il eſt im-
» poſſible d'y parvenir ſans le ſecours de l'inſ-
» trument ».

Après avoir médité le précepte des Anciens ſur cet objet, & l'avoir meſuré en quelque ſorte aux divers cas, Smellie n'héſite pas de s'en faire une regle fondamentale : par ce moyen, dit-il (1), on s'épargne beaucoup de peine, & l'on ſauve l'enfant de grands périls. Il ne généraliſe pas ce précepte autant que les Anciens ; il ſe contente d'indiquer les cas & la maniere de l'appliquer. Il en recommande l'obſervation dans les circonſtances ſur-tout où la tête eſt trop groſſe relativement au baſſin ; parcequ'alors, dit-il, le forceps eſt de ſalutaire uſage ; & ſi la tête eſt encore trop groſſe pour pouvoir être dégagée par l'effet de l'inſtrument, on a moins de peine à faire un ſacrifice néceſſaire à la conſervation de la mere.

En fait une regle fondamentale.

Smellie perſuadé qu'on devoit plus s'occuper du paſſage de la tête à travers le baſſin que de tout le reſte du corps, fut plus concis ſur les poſitions tranſverſales que Deventer qui s'en

Concis ſur les poſitions tranſverſales.

(1) Tom. 1, pag. 373.

étoit trop occupé : mais il n'a pas assez réduit ses manœuvres aux mêmes principes géométriques qu'il avoit établis pour la tête ; aussi cette partie de son Ouvrage n'est-elle pas assez clairement développée.

Avec d'aussi salutaires principes, Smellie dût faire peu d'usage des instruments ; en effet il ne s'en servoit que dans l'extrême nécessité, comme lorsqu'il avoit été appellé trop tard, ou lorsque la tête se trouvoit hors de proportion avec la cavité qu'elle devoit franchir ; mais dans ces cas mêmes, il n'employoit que le petit forceps de Chamberleyne, publié par Chapman, auquel il avoit donné une courbure avantageuse.

Employe rarement les instruments.

Courbe le forceps de Chamberleyne.

Il rejettoit le forceps de M. Levret, (1) » avec » ce forceps, dit Smellie, on emploie trop de » force, ce qui peut causer inflammation à la » matrice, déchirure des parties, mortification ; » aussi pour ne pas exposer les jeunes à d'aussi » fâcheux hasards, pour ne pas même les exposer à la tentation d'employer plus de force » qu'il n'en faut, j'ai toujours recommandé des

Rejette celui de M. Levret.

(1) Tom. 1, pag. 268.

» forceps dont les manches fussent si courts ;
» qu'il n'y eût pas moyen de faire assez de vio-
» lence pour mettre la vie de la femme en dan-
» ger, quoiqu'il leur reste assez de prise pour
» tirer la tête. » Il rejetta (1) également le tire-tête du même Auteur, qu'il regardoit comme une machine trop compliquée.

Regles pour porter le forceps.

Smellie prescrit les regles les plus judicieuses pour porter le forceps ; il indique la maniere de s'en servir toujours heureusement, & pour la mere & pour l'enfant. Avec des regles aussi sûres, ce grand Homme eut pu l'employer plus souvent ; son usage en ses mains n'eut pas été dangereux par lui-même, mais il en craignoit l'abus, & c'est ce qu'il se fit un devoir de prévenir.

Employoit souvent des moyens médicinaux tels que l'opium, l'alkali volatil.

Il laissa toujours la nature dans ses droits & donna la préférence aux secours médicinaux comme l'avoient fait les Anciens. S'il n'employa pas autant qu'eux les embrocations huileuses, les fumigations émollientes, les lavements, il ne les négligea pas dans les cas où il les crut nécessaires, mais il eut plus d'égard qu'eux à l'état de

(1) Tom. 1, pag. 287.

tout

tout le ſyſtème. Il employa ſelon les circonſtances des remedes héroïques, tels que les alkalis volatils & l'opium dont avant lui, Deventer avoit fait un grand uſage. Il donnoit ſur-tout les opiats dans les cas de fauſſes douleurs ou de douleurs trop vives; il dit qu'à ce moyen les têtes volumineuſes ſe moulent ſur le baſſin, & ſortent ſans exciter des angoiſſes exceſſives.

On voit par les obſervations qu'il nous a laiſſées, qu'il avoit la plus grande confiance dans les remedes que nous venons d'indiquer. Lorſqu'il étoit appellé pour quelqu'accouchement, il avoit toujours la précaution de s'en munir; cependant, comme ces ſecours, tout-puiſſants qu'ils ſont, peuvent devenir dangereux dans des mains ignorantes; nous croyons que Smellie n'a pas ſuffiſamment indiqué leur maniere d'agir, & les cas où il les faut adminiſtrer. Nous oſerons y ſuppléer; nous indiquerons les cas où ils peuvent nuire pour mieux faire ſentir ceux où ils doivent être utiles.

Sur plus de ſix cents obſervations que Smellie a publiées, à peine s'en trouve-t-il une douzaine où il ait fait uſage des inſtruments; ſouvent même il modéra la fougue imprudente de ces Praticiens, qui ſemblent ne chercher qu'à

Modere la fureur des jeunes Praticiens pour les inſtruments.

inſtrumenter, ce qui leur paroît plus expéditif ou plus capable de leur faire une réputation, qu'un uſage prudent des remedes appropriés; uſage dont l'application juſte eſt toujours difficile, pour qui n'a pas des principes aſſurés.

Obſervation à ce ſujet.

Smellie (1) rapporte à ce ſujet qu'ayant rencontré un jeune Praticien qui ſe diſpoſoit dans le plus effroyable appareil à terminer de force un accouchement naturel qui n'avançoit pas à cauſe de l'écoulement prématuré des eaux; il lui fit amicalement les reproches les plus ſérieux. Ce jeune homme qui avoit imaginé qu'une opération d'éclat feroit ſa réputation, ſe rendit cependant aux raiſons d'un ſi grand-Maître, il mit ſon équipage bas & conduiſit Smellie chez la femme en travail. Le célebre Médecin ſe contenta de lui faire prendre un opiat, qui lui donna quelque repos; le lendemain les bonnes douleurs recommencerent, la femme ſe délivra heureuſement & de l'enfant & de l'arriere-faix.

» J'ai rencontré ſouvent, dit notre Auteur, » des cas de cette eſpece, &, en prenant les mê-

(1) Tom. 2, pag. 302.

» mes précautions, les femmes ont accouché » sans peine; » leçon importante! & qui doit corriger, je ne dis pas seulement les Eleves, mais encore ces maîtres de l'Art qui par une vaine ostentation, semblent se faire un plaisir d'en imposer à leurs disciples par un usage fréquent & quelquefois mortel des instruments. Nous pourrions citer un exemple terrible & récent de ces affreuses démonstrations. Tirons le voile sur ces fautes, qu'une meilleure expérience rectifiera sans doute.

Smellie réduisit tout l'Art à un petit nombre de vérités intéressantes (1) à la nécessité d'acquérir une connoissance exacte de la grandeur, de la figure, & des diverses dimentions du bassin, à s'assurer de même du volume, des diametres & de la position de la tête & du corps de l'enfant: mais il a omis une chose essentielle, c'est de traiter de la position de la matrice relativement à l'enfant, & de la position de l'enfant relativement à celle de la matrice; objets importants que Deventer avoit scrupuleusement examinés.

Principes auxquels il réduisit l'Art.

Oubli de Smellie.

(1) Tom. 1, pag. 297.

Conſéquence de cet oubli. Cet oubli a laiſſé un vuide dans l'Ouvrage de notre Auteur ; il eſt cauſe ſans doute qu'il n'a pu ſe rendre raiſon, & à lui-même & aux autres, de certaines difficultés qu'il a rencontrées. Cet oubli influa même ſur ſa pratique, ſans cependant la rendre malheureuſe ; mais elle l'eût été, ſi les autres connoiſſances qu'il poſſédoit ſur le méchaniſme de l'accouchement, ne lui euſſent fourni des moyens pour remédier aux déſordres que pouvoit entraîner ce défaut d'attention dans ſa théorie.

Comment il a obſervé. Preſque tous les Auteurs ont raiſonné d'après leurs obſervations. Smellie avoit commencé par méditer ſa matiere & raiſonner, avant que d'écrire les ſiennes. Smellie avoit un excellent jugement, ou il ne voyoit rien, ou il voyoit la nature telle qu'elle étoit. Appellé auprès des malades, il reconnoiſſoit le véritable obſtacle, & opéroit en conſéquence. Auſſi les obſervations multipliées de cet Auteur ſont claires, faciles à ſaiſir, & contribuent infiniment à donner l'intelligence de ſa pratique. Roedrer au contraire, ne nous en donne que vingt, la plupart ſont obſcures & meurtrieres, ſoit pour la femme, ſoit pour l'enfant, tandis que, dans le grand nombre de celles de Smellie, il n'en eſt

aucune qui puisse lui attirer un reproche grave, pas une qui, par sa faute, ait été funeste, ou à la mere, ou à l'enfant : éloge que peut-être il mérite seul, ou que tout au plus Deventer auroit partagé avec lui, s'il eût joint des exemples à l'excellente théorie qu'il nous a laissée. Smellie a été un Accoucheur presque aussi habile qu'il est possible de l'être ; il est d'autant plus grand que, malgré les mauvais principes dont il avoit été imbu, il sut, par les seules forces de son génie, faire le discernement de ce qu'il trouva de bon dans les Auteurs qui l'avoient précédé, & se frayer lui même une route nouvelle & sûre, à travers des préjugés accrédités.

On ne peut lui reprocher une faute grave dans toutes ses Observations.

Je me suis demandé souvent comment il se pouvoit faire qu'on ne fût pas généralement d'accord en France, pour n'admettre que la théorie de cet Auteur : je crois en avoir trouvé plus d'une raison.

Pourquoi la théorie de cet Auteur étoit méconnue en France.

On peut lui appliquer le reproche de Deventer. Il a mêlé à l'Art d'accoucher, celui de conserver & de propager l'espece humaine ; & ce mêlange fait perdre de vue la chaîne des vérités, qui n'appartiennent qu'à cet Art. D'ailleurs les vérités éparses & dispersées dans cet ouvrage ne présentent point un ensemble ; il faut soi-même les

tallier, les réunir, & rarement les jeunes gens sont capables de cette application suivie, sans laquelle la raison & la vérité échappent. Si les observations de Smellie assurent l'excellence de sa méthode, d'un autre côté, sa méthode n'est pas présentée avec ce lumineux, ce piquant, qui excite à lire. Des vérités importantes sont souvent, ou négligées oubliées : Smellie, tout entier à son objet ne sentit pas assez la nécessité de terrasser l'erreur. Une doctrine en tout opposée à la pratique nationale; une doctrine qui exige de l'étude, & qui ôte, à l'inquiete activité de la jeunesse, les moyens, & jusqu'au desir dessayer des manœuvres nouvelles & dangereuses, dut prendre chez nous difficilement quelque consistance.

J'ai tâché de tirer cet Auteur de l'oubli où il me sembloit si injustement condamné : c'est le seul Accoucheur que j'aie mis aux mains des jeunes gens qni se destinent à cette importante partie de la Chirurgie. Je réduirai tous mes éloges, à dire que le jugement & l'observation firent de Smellie un des hommes les plus utiles à l'humanité. Je l'ai médité ; & après m'être pénétré de ses principes, & des meilleurs que j'ai pu recueillir dans les autres Auteurs, il m'a paru qu'il falloit sur cet Art un nouvel Ouvrage qui

fût plus développé, & en quelque sorte plus complet : je tâcherai de remplir ce double objet.

Mais c'est assez nous occuper de Smellie : portons nos regards sur les Ouvrages, aussi multipliés que répandus, d'un Chirurgien François, son contemporain : voyons si l'Art a fait dans ses mains les mêmes progrès.

M. LEVRET. Ses différents Ouvrages.

M. Levret est le Chirurgien dont je veux parler. Son premier Ouvrage parut en 1747 : c'est une Brochure de 160 pages ; ayant pour titre : *Observations sur les causes & les accidents de plusieurs accouchements laborieux.* Il composa principalement ce Traité, pour faire connoître un instrument appellé tire-tête. Nous examinerons, dans un instant, ce qu'on en doit penser.

Quelques années après que ce premier Ouvrage eût paru, l'Auteur publia une suite plus volumineuse, dont les quatre cinquiemes sont employés à critiquer, à établir des systêmes ; & enfin, à faire l'Histoire Généalogique, la description & l'éloge de plusieurs instruments. On peut assurer que les observations renfermées dans ces deux Ouvrages, ne servent guere à donner l'intelligence de ce qui y est contenu.

Ce fut sans doute pour développer plus complettement sa doctrine, que quelques années après

M. Levret publia un troisieme Ouvrage, sous le titre de *l'Art des Accouchements, démontré par principes de physique, de méchanique, pour servir d'introduction & de base à des leçons particulieres.*

Que nous donne donc cet Accoucheur? est-ce l'Art, ou une simple préparation à l'Art? Selon la premiere Partie du titre, c'est l'Art lui-même géométriquement démontré: selon la seconde, ce ne sont que des préliminaires. Si du Titre on passe à l'Ouvrage, on reconnoît aisément qu'il n'est point encore destiné à développer toute la doctrine de l'Auteur: l'Art est ici de même que chez les Ronhouisen, annoncé comme un mystere qu'on ne découvre qu'aux initiés.

M. Levret a pris dans ce dernier Ouvrage la forme aphoristique. Comme cette forme n'est bonne qu'autant qu'elle est le produit d'une pratique sûre, de principes démontrés, & d'idées bien nettes de l'objet pour lequel on l'emploie, il ne faut point s'étonner s'il se trouve dans l'Ouvrage, dont nous parlons, tant d'aphorismes qu'on peut contester: voyez §. 126, 589, pag. 109, §. 612, 619, pag. 126, 127, &c. &c. &c. &c.

Tentons de percer l'enveloppe mystérieuse de cet Auteur: analysons, décomposons, pour ainsi

dire ses Ouvrages obscurs, & dégageons les de toutes les parties hétérogenes que Deventer reprochoit aux Traités de son temps, & qui se trouvent ici en abondance : tâchons de reconnoître quels sont les principes, la théorie & la pratique consignés en ces ouvrages.

M. Levret s'occupe-t-il des dimentions du bassin ? dans son premier Ouvrage, il n'en assigne que deux (1); la premiere qui va de devant en arriere, c'est-à-dire de la symphise du pubis à la partie moyenne de la tubérosité du sacrum; & la seconde qui est transversale, c'est-à-dire qui va de l'un à l'autre côté des os du bassin. Il blâme Smellie dans sa maniere de rechercher ces dimentions; & cependant dans son Art des Accouchements (2), il embrasse l'opinion de cet Auteur, & reconnoît, comme lui, deux autres diametres qui coupent obliquement les précédents.

Nombre des dimentions du bassin.

Cet Accoucheur assigne-t-il l'étendue de quelques-unes de ces dimentions ? Il regarde dans la premiere Partie de son Ouvrage (3) le

(1) Accouchements laborieux, derniere édit. p. 136.
(2) Art des Accouchements, pag. 6.
(3) Accouchements laborieux, pag. 136.

Erreur sur leur étendue.

diametre qui va du pubis au sacrum comme le plus grand, & lui donne cinq à six pouces d'étendue, tandis que cette dimention très extraordinaire est un vice de conformation, qui donne lieu à une chûte de matrice. Conséquemment à cette erreur, qui égara Mauriceau, M. Levret a placé, comme lui, la plus grande étendue de la tête de l'enfant, sur ce diametre du bassin qu'il croyoit le plus grand. Mais dans une circonstance où il fut chercher les pieds, ayant trouvé de l'impossibilité à faire franchir la tête en cette situation, il range la face de côté, réussit & assigne, dans la deuxieme Partie (1) de son Ouvrage, comme le plus petit diametre, celui que dans la premiere il assure à tort être le plus grand. Il donne même de très bons motifs de cette derniere assertion qui est vraie, en disant que le diametre transversal de la tête, qui est son plus petit, se loge sur le diametre de devant en arriere du bassin, qui est également le plus petit; vérité formellement contraire au principe établi dans la premiere Partie. Cette contradiction manifeste, & de principe & de manœuvre, a subsisté

Contradiction sur cet objet.

(1) Accouch. lab. p. 144.

dans deux Editions : l'Auteur s'en étant apperçu, a tenté de rectifier, dans la troisieme Edition, la contradiction de principe, en disant que, quand le diametre de devant en arriere est le plus petit, c'est un vice de conformation ; cependant il laisse subsister la manœuvre qui défend, sur quelque bassin que ce soit, de rappeller jamais la tête sur ce même diametre ; c'est donc bien reconnoître que la dimention qu'il lui a assignée dans la premiere Partie est fausse, ou s'il y persiste, c'est donc la manœuvre qu'il établit en second lieu. Point de milieu, que l'Auteur opte.

Dans l'Art des Accouchements, l'Auteur s'explique autrement ; c'est-là qu'il adopte la maniere dont Smellie a mesuré le bassin, maniere qu'il avoit blâmée dans son premier Ouvrage. Il dit ici, comme l'Accoucheur Anglois, que le diamette le plus grand du bassin, est l'un ou l'autre diametre oblique. Il semble, d'après cela, que M. Levret a reconnu les vrais principes. Ne jugez pas si vîte. Depuis cette reconnoissance, il fait réimprimer ses deux autres Ouvrages, où sont consignées des dimentions différentes, des principes contraires ; il n'y rectifie pas ses erreurs, ne dit pas un mot des dimentions nouvelles qu'il a adoptées dans son Art ; lequel de ces deux Ouvrages doit

donc faire loi ? Si c'étoit un ſimple Editeur, il ſeroit à peine excuſable. Que penſer donc de celui qui s'annonce pour l'Auteur de ces Ouvrages ? Que M. Levrer ſe juge lui-même.

Par forme d'explication, notre Accoucheur aſſigne (1) encore au baſſin la forme d'un cœur de carte à jouer, lequel a de développement ou environ, le quart de la hauteur du ſujet : cette dimention nouvelle a le double vice d'être fauſſe & inintelligible.

Détroit inférieur.

Quant au détroit inférieur, l'Auteur encore ſe trompe, ſur-tout lorſqu'il dit (2), que de l'anus au pubis de la plus grande femme, il n'y a pas autant d'étendue qu'en a la future ſagitale de l'enfant qui va naître : le plus léger examen prouve le contraire.

Dimentions de la tête mal aſſignées.

Voyons ſi les dimentions de la tête de l'enfant feront aſſignées avec plus de vérité. Notre Auteur regarde (3), comme la plus grande étendue de la tête, le diametre qui va du menton à la fontanelle antérieure : les yeux & un compas

(1) Art, pag. 6.
(2) Acc lab. pag. 259.
(3) Acc. lab. p. 137, Art, p. 78.

démontrent que, dans un enfant, c'eſt celui qui va du menton à l'occiput. Il ne faut donc point être étonné ſi, d'après ce faux principe, lorſque la face ſe préſente à l'orifice, cet Accoucheur aſſigne une aſſez mauvaiſe cauſe de l'obſtacle; alors la tête, ſelon lui, eſt enclavée dans ſa plus grande longueur, & elle reſte enclavée parceque les os ne peuvent chevaucher. Il eſt une autre cauſe qui s'oppoſe à ſa ſortie : nous l'indiquerons, ainſi que le moyen ſimple & facile d'obtenir une heureuſe terminaiſon.

Poſition de l'enfant dans la matrice.

Quant à la poſition de l'enfant dans la matrice (1), M. Levret reſſuſcite la vieille opinion de la culbute, ſi victorieuſement combattue par tant d'Auteurs célebres; opinion qui fut le fruit d'une mauvaiſe phyſiologie. L'enfant, ſelon M. Levret, eſt arrangé dans la matrice de maniere que ſes feſſes ſont poſées ſur l'ouverture du baſſin, ſa face regardant le ventre de la mere. Il fait, au ſeptieme mois, la culbute; & alors, dit-on, il préſente l'occiput à la ſymphyſe du pubis & le front au ſacrum. M. Levret dit qu'il a de bonnes rraiſons pour admettre cette culbute. S'il en fait un ſecret,

(1) Art, pag. 76, Accouch. lab. pag. 270.

en récompenſe il nous confie quelle eſt la cauſe, juſqu'alors inconnue, d'une des mauvaiſes poſitions de la tête. Lorſque l'enfant, en faiſant cette cabriole, a la mal-adreſſe de cheoir de côté, alors, ſelon M. Levret, il préſente la face au pubis : bien trouvé aſſurément.

Si la culbute eſt une erreur, la poſture que M. Levret aſſigne à l'enfant, lorſqu'elle eſt arrivée, en eſt encore une autre. Selon cet Accoucheur, l'enfant occupe le centre du baſſin & le milieu du ventre de ſa mere, de ſorte (1) qu'une ligne tirée de l'ombilic au coccyx, paſſeroit par le milieu du fond de la matrice, & ſerviroit d'axe & à cet organe & à l'enfant qui y eſt contenu. L'Anatomie a démontré au Docteur Smellie, aux Docteurs Mouro, Hunter, ainſi qu'à nous, une ſituation différente. Une foule de raiſons que nous déduirons, viennent à l'appui de ces obſervations anatomiques ; tandis qu'au contraire rien ne prouve ce qu'avance M. Levret, tout s'éleve contre ſon aſſertion, & l'Auteur ne l'a ſoutenue que pour la faire cadrer à un ſyſtême qui eſt purement imaginaire, ſur le méchaniſme de l'Accouchement.

Rien ne la prouve.

(1) Acc. lab. pag. 20.

Quant à la poſition de la matrice elle eſt telle, ſelon cet Accoucheur, qu'elle occupe le milieu du ventrede la femme; mais cette poſition, comme celle de l'enfant, ſont fauſſes toutes les deux : elles ſont contraires aux obſervations journalieres qui prouvent, ſur-tout pour l'obliquité de la matrice, l'aſſertion de Deventer; ſavoir, que l'obliquité de la matrice exiſte toujours dans l'état naturel de la groſſeſſe; qu'elle eſt utile en elle-même, & qu'elle n'eſt nuiſible que quand elle ne répond pas à la poſition oblique de l'enfant.

Erreur ſur la ſituaion de la matrice.

Son obliquité eſt juſtifiée tous les jours.

Avant de voir à quels dangers ont été expoſés & les meres & les enfants, par ces principes dont l'Anatomie, les yeux & le toucher, me démontrent chaque jour la fauſſeté, je vais examiner les opinions de ce célebre Accoucheur ſur le mécaniſme de l'Accouchement.

M. Levret ſoutient que les forces (1) de la matrice ſe propagent de devant en arriere, de l'ombilic au coccyx. Le corps de l'enfant, ſur lequel s'épuiſent les efforts de cet organe, eſt placé, comme on le fait par l'Auteur, de ma-

Direction des forces de la matrice lors de l'accouchement, ſelon M. Levret.

(1) Art, pag. 311.

niere que l'occiput répond au pubis, le front au facrum ; & comme les forces de la matrice se propagent sur la partie la plus solide de l'enfant, savoir, le long de sa colonne épiniere, & delà sur la tête, qui est un pivot mobile, il en résulte que si les forces ont la direction de devant en arriere que leur assigne M. Levret, la face doit descendre, au début du travail, vers la partie moyenne & postérieure du bassin, c'est-à-dire, vers le sacrum.

Contraire à l'Observation.

Ce que soutient ici cet Auteur, est absolument contraire à ce qu'on observe dans l'accouchement naturel, dans lequel l'occiput descend toujours le premier en devant & de côté, de maniere que le menton de l'enfant appuyant sur sa poitrine, répond au côté postérieur opposé du bassin. Smellie, après Deventer, a fait de cette vérité, qui se manifeste sous les doigts dans chaque accouchement naturel, la base de sa pratique constamment heureuse. M. Levret soutient, & en plus d'un endroit, précisément le contraire (1), » une des différences accidentelles, dit-il, » du cas d'accouchement laborieux avec le

(1) Acc. lab. pag. 283.

» naturel,

» naturel, c'eſt que le menton de l'enfant n'a
» pas quitté ſa poitrine pour tomber dans la
» cavité de l'os ſacrum ». On aſſurera à M. Levret que c'eſt poſitivement le contraire, & que toute les fois que le menton de l'enfant quitte ſa poitrine, ou s'en éloigne trop, l'accouchement devient laborieux, & preſque toujours impoſſible à la nature, ſur-tout ſi la tête a un volume proportionné à celui du baſſin (1). » Un
» des inconvénients, dit encore notre Accou-
» cheur, de l'application du levier, comme il eſt
» preſcrit, c'eſt qu'on feroit appuyer le menton
» de l'enfant ſur la poitrine, tandis qu'il faut l'en
» dégager pour lui donner la liberté de tourner
» vers l'une ou l'autre échancrure iliaque ». Ce que M. Levret aſſigne ici comme un inconvénient à éviter, eſt préciſément ce par quoi cet inſtrument triomphe dans les cas d'accouchement laborieux.

M. Levret établit donc un principe diamétralement oppoſé à la doctrine de Deventer & de Smellie, doctrine fondée ſur l'obſervation, & dont je fais à mes Eleves la démonſtration

(1) Acc. lab. pag. 228.

Dangers de ces principes.

vivante. Ce principe, en tout opposé à la marche naturelle, contredit cette manœuvre si admirable de Smellie, qui, s'étant convaincu par un examen profond, & d'après des malheurs dans les premiers temps de sa pratique, que la plupart des accouchements laborieux ne provenoient que de ce que le front descendoit au lieu de l'occiput, relevoit le premier avec ses doigts, &, par ce moyen, faisoit redescendre l'autre, ce qui mettoit la nature en état de terminer heureusement : mais avec le principe qu'établit ici M. Levret, il rendra laborieux un accouchement très simple & très naturel. Et s'il écarte la nature de la route qu'elle tient, comment l'y fera-t-il rentrer, lorsqu'elle sera égarée ? C'est pour avoir adopté ce principe funeste, que Roederer est tombé dans des fautes si meurtrières & si multipliées. Oh ! funeste effet d'un savoir qui n'a pas pour base l'observation !

Il est impossible d'accorder M. Levret avec lui-même : ce qu'il dit dans l'article du levier de Rhonhouisen (1), est contraire à ce que je

(1) Acc. lab. pag. 274.

viens d'extraire. Je défie de concilier les principes oppofés & contradictoires qui fe rencontrent dans cet Ouvrage ; où l'on ne trouve aucun enchaînement de principes. On s'apperçoit que cet Accoucheur a trop afpiré à la réputation : il femble ne s'être exercé qu'à écrire & compiler des idées, fans les lier ou obferver leur accord ou leur diffonnance. On trouve un amalgame de principes fi oppofés, que l'Auteur pourroit toujours en invoquer quelqu'un pour foutenir des opinions contraires aux fiennes ; mais des faits développent toute cette obfcurité, que nous n'avons pénétrée qu'après beaucoup de travail.

Confufion.

Nous ne pouvons, dans les bornes d'un extrait, raffembler toutes les erreurs de cet Accoucheur fi tranchant en principes, parlant d'axes dans le baffin (1), de paraboles, de directions de forces, que la nature ne fuit nullement. L'ufage que fait l'Auteur de la Géométrie, prouve que s'il l'entend, il a l'art de la rendre inintelligible aux autres, & d'en faire un abus dangereux.

Abus de géométrie.

Les erreurs fur les principes ont produit des

(1) Art, page 8, & depuis 297 jufqu'à 317.

Examen de la pratique.

fautes capitales en pratique. Le méchanisme par lequel la tête franchit le bassin, étant mal connu de cet Accoucheur, il doit, comme Mauriceau qu'il a pris pour modele, aller souvent chercher l'enfant par les pieds. En effet, il est probable que M. Levret a employé souvent cette manœuvre favorite de Mauriceau; car il soutient que l'enfant vient mieux par les pieds que lorsqu'il sort par la tête (1). Sans doute lorsque ces Accoucheurs ont été chercher l'enfant par les pieds, ils ont trouvé de grands bassins, ou bien, comme le dit Smellie avec beaucoup de vraisemblance, ils ont gardé le secret sur les suites malheureuses de leurs manœuvres.

Les pieds préférés à la tête.

L'opération d'aller chercher l'enfant par les pieds, toute dangereuse qu'elle est pour sa vie, est rendue plus dangereuse encore par les mouvements de moulinage que l'Auteur prescrit (2). Par cette manœuvre, on fait des tiraillements sur la colonne épiniere, & s'ils sont mortels dans tous les âges, ils le deviennent bien davantage dans celui où la charpente osseuse est si frêle &

Danger des mouvements de moulinage.

(1) Acc. lab.

(2) Art, pag. 116.

ſi foiblement aſſemblée. On ſait que tout effort ſur la colonne épiniere des animaux les plus vivaces, les fait périr en un inſtant : donc, les mouvements que nous venons de condamner, joints à ceux que conſeille encore M. Levret pour dégager la tête, & qui conſiſtent à peſer ſur les épaules, doivent être abſolument mortels.

Nous avons vu cet Accoucheur célebre peu d'accord avec lui-même, lorſqu'il traite les dimenſions du baſſin ; il ne l'eſt pas davantage ſur les principes qu'il donne pour dégager la tête, lorſqu'on a été chercher les pieds. Tantôt il veut qu'on place la face en deſſous (1), c'eſt à-dire, vis-à-vis le ſacrum, moyen par lequel Mauriceau dit que la tête reſte quelquefois ſur le baſſin, quelque précaution que l'on prenne ; d'autres fois le haſard l'ayant conduit à placer la tête de côté, après avoir tenté inutilement, & au détriment de l'enfant, la premiere méthode, il reconnoît l'avantage de la ſeconde (2), en fait un précepte dans tous les cas, rectifie en conſéquence ſes erreurs ſur les dimenſions,

Comment dégage la tête dans l'Accouchement par les pieds.

(1) Acc. lab. pag. 71.

(2) Ibid. pag. 151.

réimprime dans le même Ouvrage le principe opposé, revient à ses premieres erreurs sur les dimensions; & pour paroître d'accord avec lui-même, amasse inconséquences sur inconséquences.

Dans le cas où l'enfant franchit la vulve, soit qu'on ait été le chercher par les pieds, ou qu'il soit venu par son autre extrémité, lorsqu'on n'entend pas le méchanisme de la sortie de la tête, le déchirement d'une partie du périnée est un malheur qui n'est pas rare. La manœuvre que prescrit alors notre Auteur (1), n'a pu prévenir ce malheur : la nature doit être autrement secourue qu'il ne le prescrit, pour ne rien offrir de pareil.

Les accouchements laborieux ont toujours été rangés en une classe à part, & très étendue dans tous les Traités de ceux qui ont mal saisi le méchanisme naturel de cette opération. M. Levret a pricipalement porté ses vues vers cette classe; il l'a multipliée au point de faire croire presque tout laborieux dans cet Art. Faut-il s'en étonner, d'après ses principes? Il fait sur cet

Multiplie les Accouchements laborieux.

(1) Art. pag. 313.

objet un volumineux Ouvrage, dans lequel il ſe répand en hypotheſes ſur les cauſes de ces accouchements. C'eſt daus la maniere de raiſonner ſur les cauſes que ſouvent on s'égare, & c'eſt du faux raiſonnement que toutes les erreurs en pratique prennent leur ſource. Loin donc d'éclairet l'art en le ſimplifiant, M. Levret ſe crée des fantômes, & perd de vue l'ennemi qu'il auroit dû détruire.

Cauſes d'Accouchements laborieux.

Comme dans les accouchements laborieux l'obliquité naturelle de la matrice s'eſt manifeſtée à ſes yeux, il lui attribue l'obſtacle le plus fréquent à l'accouchement (1). A cette obliquité il ajoute une autre cauſe, l'attache latérale du placenta qu'il dit pouvoir reconnoître pendant la groſſeſſe. Nous le félicitons ſincérement de cette fineſſe de tact; mais quand nous la lui ſuppoſerions, il n'en ſeroit pas moins ridicule de conclure que l'enfant prend différentes poſitions, ſelon l'endroit où s'attache le placenta. Cette opinion biſarre étoit morte en naiſſant; M. Levret la reſſuſcite pour ſe faire un ennemi de plus à combattre. Enfin l'encla-

(1) Cauſes d'Accouchements laborieux, pag. 47.

vement des épaules eſt un des grands chevaux de bataille. Un peu de cette Géométrie, cependant, que l'Auteur invoque ſi ſouvent à tort, lui eût démontré que l'étendue qui va du ſommet de la tête aux épaules, eſt plus conſidérable que la profondeur du baſſin ; qu'ainſi le prétendu enclavement ne peut avoir lieu tant que la tête n'eſt pas ſortie de la vulve.

Goût de l'Auteur pour les inſtruments.

Pour terminer ces ſortes d'accouchements, la plupart des Praticiens ont mis leur confiance dans les inſtruments. M. Levret paroît s'être fondé ſur eux plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs : il en fait une longue hiſtoire & de très amples deſcriptions : il ſemble, à l'entendre, que tout l'art dépende moins de la tête qui les dirige, que de la forme qu'on leur donne, comme l'Empirique fait dépendre le ſuccès du remede, & non de la maniere de l'adminiſtrer. Il regarde ſes travaux en ce genre, & les corrections qu'il a faites ou imitées comme un des plus grands efforts du génie. » La pratique, » dit-il (1), ſecondée de la théorie, ſecou-

(1) Suite d'Accouchements laborieux, Préface, pag. 19.

» rue du génie, m'a fait imaginer un inſtru-
» ment, &c. »

Cette heureuſe découverte que la pratique, ſecondée de la théorie, ſecourue du génie, a enfantée, c'eſt le tire-tête, machine dont l'énorme complication fait tout le merveilleux; machine qui dût en effet s'attirer l'admiration de tous ceux que la pratique, la théorie & le génie n'éleverent point juſqu'à ce haut degré d'invention; machine merveilleuſe, que cependant ſon auteur a abandonnée au moment où ſes diſciples s'en ſont pourvus, pour ſubjuguer les ignorants dans leur patrie, comme ils l'ont été eux-mêmes. Tire-tête.

Deux mots ſuffiſent pour prouver l'inutilité de cet inſtrument, ou la tête de l'enfant eſt trop volumineuſe relativement au baſſin, ou elle eſt mal ſituée ſur cette cavité. Dans le premier cas, le tire-tête de M. Levret ne peut jamais aſſez diminuer l'une pour lui faire franchir l'autre, & alors le forceps auroit un effet plus sûr & plus prompt. Dans le ſecond cas, il faut commencer par replacer convenablement la tête; & alors ſi elle eſt reſtée ſeule dans la matrice, un crochet appliqué à l'occiput ſuffit pour l'extraire, ſans employer une méchanique inutile, dont Son inutilité.

l'exceſſive complication ne peut, dans ce cas déſaſtreux, qu'embarraſſer l'Accoucheur, produire des accidents qu'on peut épargner en ſimplifiant l'opération.

Le forceps. Le forceps, revu, corrigé & augmenté par M. Levret, n'a pas obtenu de l'Etranger les mêmes applaudiſſements que de la Nation Françoiſe. Smellie, Bohemer & autres Médecins l'ont blâmé, parcequ'il eſt compliqué, embarraſſant, effrayant, & que dans des mains ignorantes ſon uſage eſt plus dangereux que celui des Anglois.

Mal appliqué. La maniere dont l'Auteur veut qu'on applique cet inſtrument, en augmente (1) encore le danger. Il veut qu'on commence par porter une branche du forceps d'un côté, & que delà on la tranſporte au côté oppoſé. Cette manœuvre, que M. Levret recommande dans les cas d'enclavement, eſt alors impoſſible : il faut que l'Auteur ne l'ait exécutée que ſur des fantomes; car ſur des ſujets vivants, dans le cas indiqué, elle eſt impoſſible; &, ſuppoſé qu'on pût l'employer, elle expoſeroit la matrice à des contuſions, des

(1) Acc. lab. pag. 172.

pincements, & autres semblables accidents : il faut donc proscrire une pareille manœuvre, qui est autant inutile qu'elle est difficile & dangereuse.

Le crochet à gaîne est encore le produit du délire de l'imagination occupée des instruments. Puisse ce goût fatal être arrivé à son terme ! puisse-t-il être détruit de maniere à ne jamais reparoître !

Crochet à gaîne.

D'après cet examen, on ne s'étonnera donc plus que M. Levret ait tant insisté sur ce qui semble étranger à l'accouchement proprement dit, & qu'il ait glissé sur ce que cette opération a d'essentiel. Ce défaut est commun à tous les Accoucheurs instrumentants ; tous ont perdu de vue le spasme de la matrice à mesure qu'ils se sont plus occupés d'instruments. M. Levret ne peut éviter ce reproche ; il le mérite même encore plus que Mauriceau son modele. Cependant c'étoit vers cet objet capital qu'Hippocrate & tous les Anciens tournerent principalement leur vue. C'est en s'en occupant essentiellement, que Deventer & Smellie ont été conduits aux succès qui ont couronné leurs travaux, tandis que ceux qui n'y ont pas fait attention, ont abusé de l'Art au lieu de le développer : leurs

L'Auteur glisse sur ce qu'il y a d'essentiel à l'accouchement

Néglige le spasme.

manœuvres mal entendues n'ont eu qu'une iſſue malheureuſe, & ils ont rendu homicide le fer dont ils ſe ſont armés.

Néceſſité d'examiner ſes Obſervations.

Cependant, comme on peut moins prononcer ſur la pratique d'un Auteur par ce qu'il a conſeillé que par ce qu'il a fait lui-même, voyons de quelle maniere M. Levret s'eſt conduit dans les diverſes circonſtances dont il a donné les obſervations pour ſervir d'inſtruction à ſes ſucceſſeurs dans le même Art; voyons ſi ſes opinions ont influé ſur ſa conduite.

De quarante obſervations qui ſont conſignées dans les ouvrages de M. Levret ſur les accouchements laborieux, il n'y en a que quinze qui lui ſoient propres & perſonnelles : les autres qu'il rapporte, n'ont été extraites de divers Auteurs, que pour venir à l'appui & confirmer ſa doctrine & ſa pratique. Mais n'eſt-ce pas à la raiſon plutôt qu'à l'autorité à nous conſolider dans nos principes. Il faut moins s'attacher, je penſe, à rechercher ce qu'ont fait les autres, qu'à connoître ce qu'ils ont dû faire : mais paſſons à l'examen des quinze obſervations.

Poſition des enfants mal expliquée.

Il eſt aſſez difficile de démêler quelle étoit la vraie poſition des enfants : l'Auteur ne s'attache point à l'établir poſitivement, comme a fait

Smellie, dont les obſervations ſont claires, préciſes & palpables ; mais ici c'eſt un ſecret qu'il faut, pour ainſi dire, arracher, & qu'on ne divulgue qu'après avoir étudié le langage de l'Auteur.

Dans le premier ouvrage de M. Levret, qui porte pour titre : *Obſervations ſur les Accouchements laborieux, &c.* on ne trouve que deux obſervations. Dans la premiere (1), la tête de l'enfant deſcendoit par le front qui venoit s'arc-bouter contre l'os iſchium gauche. L'Auteur ſe ſert ici du langage de Mauriceau, en diſant que la tête ſe préſentoit de côté ; ce qui ſeul n'eût pas donné une idée de la poſition. Dans cette circonſtance critique, la femme eſt abandonnée aux plus affreuſes douleurs pendant cinq jours, au riſque de périr elle & ſon enfant. Après avoir ſi long-temps eſpéré, & cela ſans fondement, l'Auteur emploie ſon tire-tête, & amene un enfant mort ; il s'applaudit de ſon triomphe, vante l'inſtrument qui le lui procure : mais pour en venir à cette extrêmité, autant eût valu prendre ſon parti dès les premiers temps ; on eût

Premiere Obſervation.

(1) Acc. lab. pag. 105.

amené l'enfant vivant. Il ſemble que l'Auteur ne s'eſt propoſé que de terminer les accouchements, ſans rechercher de toutes les manieres la meilleure. Pourquoi ici des inſtruments ? Je conçois qu'après cinq jours de travail, ils étoient néceſſaires, vû le ſpaſme de la matrice, qu'on ne ſongea pas un inſtant à calmer : mais ſi, comme Smellie, on eût, au début du travail, relevé le front avec les doigts ou avec la main, & qu'on eût rappellé l'occiput en enbas, l'enfant fût venu heureuſement à la vie, & la mere n'eût pas été à deux doigts de ſa perte par d'auſſi longues ſouffrances. Notre Auteur étoit éloigné d'une pareille manœuvre, puiſqu'il penſe & écrit que dans l'accouchement naturel le front doit deſcendre & l'occiput remonter : voilà l'effet des fauſſes maximes.

Seconde Obſervation.

Dans la ſeconde obſervation (1), la poſition de l'enfant étoit la même que la précédente. Cet Accoucheur fait pluſieurs tentatives pour redreſſer la tête, non pas comme Smellie, mais comme Mauriceau ſon modele, en cherchant à rappeller le vertexe : ſes efforts mal dirigés ſont inutiles. Il voit l'obſtacle d'un

(1) Acc. lab. pag. 122.

œil tranquille, lorſqu'une perte accompagnée de foibleſſe met la vie de la femme en péril; le danger le réveille; il oublie d'employer ſon tire-tête; il ſe preſſe d'aller chercher l'enfant par les pieds; il porte la main du côté gauche du baſſin pour les obtenir, & dans cette poſition, ſemblable à la précédente, nous dit M. Levret, la tête deſcend & franchit la vulve. L'Obſervateur n'en devine pas la cauſe; il ne cherche pas même à la conjecturer; il ne pouvoit y parvenir d'après ſes principes; cependant le méchaniſme de cette ſortie eſt bien ſimple: l'Accoucheur en portant ſa main pour aller chercher les pieds, a relevé le front; la tête alors s'eſt trouvée convenablement placée; les contractions utérines étoient fortes; elles l'ont emporté ſur les vues de l'Auteur, & l'enfant eſt ſorti malgré lui.

D'après ce fait ſingulier, n'eſt-il pas plus ſingulier encore que l'Auteur ne cherche pas à ſe rendre compte du méchaniſme d'une terminaiſon ſi inopinée. Un Obſervateur attentif doit mettre à profit juſqu'aux hazards qui quelquefois ſervent mieux que la prudence: mais l'eſprit de ſyſtême dénature tout; ce n'eſt plus l'œil qui voit, ni la main qui ſent, c'eſt le préjugé qui,

plus fort que tous les raiſonnements, fait cadrer à ſa méthode tous les phénomenes de la nature, quelque oppoſés qu'ils lui puiſſent être.

Premiere Obſervation de la ſuite des Recherches ſur les Accouchements laborieux.

Une erreur capitale conduit toujours à une multitude d'autres : dans la ſuite de ſes recherches ſur les accouchements laborieux, M. Levret dit qu'il aſſiſta à un accouchement qui embarraſſa fort les plus grands Maîtres, » & qu'ils ne purent terminer qu'en uſant des » moyens extrêmes. Cependant, dit M. Levret, » dans le cas poſé, la tête & le corps de l'en» fant étoient aſſez bien diſpoſés & le baſſin » aſſez grand, & malgré cela, il fallut en venir » à percer le crâne & le vuider. Ce cas, pour» ſuit-il, n'eſt pas le premier que j'aie ren» contré, & il y a en cela quelque choſe » d'incompréhenſible «. Ce qui eſt ſi incompréhenſible à M. Levret, n'eût pas paru tel à Smellie : la tête dans le cas poſé étoit, dit-on, bien placée; mais quelle étoit ſa poſition ? c'eſt ce qu'on ne dit pas. M. Levret exige donc qu'on le croie ſur ſa parole & ſur ſon opinion.

Seconde Obſervation.

M. Levret fut appellé quelques années après dans un cas ſemblable, où le cordon ombilical étant ſorti, la ſage-femme tenta de le replacer ;

cer : ce fut en vain. Elle amena une main à l'orifice : M. Levret est appellé ; la femme expire un instant après. Cet Accoucheur fait l'opération césarienne pour découvrir la cause si inconnue de ces sortes d'accouchements. Telle étoit, nous apprend-il, la position.

Le dos de l'enfant étoit du côté gauche ; l'occiput remontoit, & la face étoit à droite ; le ventre se présentoit à la partie la plus basse ; une épaule étoit appuyée sur la simphyse de l'os pubis à gauche, l'autre sur la partie latérale de la saillie de l'os sacrum.

On ne peut disconvenir, dit M. Levret, que la difficulté de cet accouchement ne soit l'effet de la situation latérale & oblique du corps de l'enfant: ensuite M. Levret s'attache à l'enclavement des épaules : mais il ne pouvoit y en avoir, puisqu'elles étoient dans le plus grand diametre du bassin.

Dans le cas posé, l'enfant étoit très bien situé ; mais la sage-femme en voulant replacer le cordon, avoit fait remonter l'occiput & descendre la face : il ne falloit que la relever à temps, la mere & l'enfant étoient sauvés. Voilà tout le secret de ces accouchements, dont la cause est si cachée, & qui embarrassent tant les

plus grands Maîtres. Faute de connoître une manœuvre si simple, quel désastre lamentable!

Troisieme observation.

La troisieme observation présente la même position, qui devint laborieuse pour quelque cause d'espece semblable à la précédente, ou par d'autres non moins faciles à prévenir qu'à réparer. Dans celle-ci, dit l'Auteur, le visage descendoit, & étoit placé à droite. Vainement on emploie le forceps que propose M. Levret: on saisit une des épaules de l'enfant que l'on croit faire obstacle; on la place de côté; c'est, dit-on, le fruit de réflexions confirmées par la pratique; mais la pratique cette fois se refuse à une nouvelle confirmation. M. Levret propose alors d'aller chercher l'enfant par les pieds; avis inutile; il ne fait pas la moindre attention au spasme, au resserrement de la matrice; autre sacrifice odieux: on perce, on vuide le crâne; on revient encore à vouloir déplacer les épaules. Et sur quel bassin opere-t-on ainsi? sur le bassin d'une femme que l'on reconnoît pour être bien conformée.

Lorsqu'on n'a pas lu & médité les écrits de cet Accoucheur, il est impossible de s'imaginer que des ouvrages si répandus, si vantés, même par les gens de l'Art, ne soient qu'un tissu de

principes faux & ſouvent contradictoires. Auſſi dirons-nous aux Éleves : O vous qui vous deſtinez à exercer cet Art, obſervez la nature, étudiez ſa marche, ſes phénomenes, ſes irrégularités ; faites-vous des principes pour tous les cas, ou applicables à tous les cas, comme l'ont fait Deventer, Smellie ; alors vous pourrez lire ces obſervations : vous y verrez juſqu'à quel point l'eſprit prévenu peut s'égarer, & comment la multitude, ſéduite par la célébrité d'un homme qu'elle ne comprend pas, peut adopter des inconſéquences & admirer des erreurs.

Dans la cinquieme obſervation, en tout ſemblable aux deux précédentes, M. Levret touche l'orifice de la matrice ; ne porte pas plus loin ſes obſervations ; fait un prognoſtic qu'on n'écouta pas, parcequ'on le crut imaginaire ; mais que l'événement cependant ne confirma que trop pour la mere & pour l'enfant, qui furent, ajoute-t-il, victimes à quelques égards de l'ignorance : au lieu de prophétiſer des malheurs, il falloit les prévenir, & cela étoit facile. Cinquieme Obſervation.

C'eſt après avoir fait des réflexions ſur ce triſte événement, que notre Auteur établit les principes ſuivants, que la théorie & la pratique

fondées sur l'observation, contredisent & désavouent.

M. Levret assure que dans tous les cas où la matrice est oblique, c'est un vrai coup de maître que de percer les eaux, & d'aller chercher l'enfant par les pieds; vrai coup de maître, dit-il, fondé sur la raison & l'expérience. Comment peut-on invoquer la raison & l'expérience pour un coup mortel, qui rend laborieux l'accouchement le plus naturel, qui ôte à la nature sa plus précieuse ressource. Non, l'Auteur n'a pas mis en pratique le précepte qu'il donne ici; autrement il n'eût pas laissé terminer en paix un seul accouchement. La nature elle-même a voulu prouver dans l'observation suivante à cet Auteur, la fausseté de ce principe.

Toujours chancelant dans la théorie, M. Levret oublie bientôt l'obliquité de la matrice, pour trouver des obstacles dans l'enclavement des épaules; enclavement imaginaire, & que l'Auteur allégue sans pouvoir le prouver; enclavement singulier, qui est détruit par un simple changement de position. Notre Auteur ne peut-il le détruire par un changement de position? alors il a recours à son tire-tête. L'instrument man-

que-t-il son effet, comme il doit arriver souvent, & sur-tout ici où l'obstacle vient plutôt de la mauvaise position de la tête que de son volume & de celui des épaules; au lieu de réduire tout en ordre comme Smellie, il conseille de recourir à l'infernal crochet à gaîne, au redoutable perce-crâne: voilà les fruits amers de ces principes fondés sur le raisonnement, l'expérience, la géométrie & la mécanique.

Observation vingt-septieme.

L'Auteur s'est plaint de la position latérale de l'enfant, de l'enclavement des épaules, de l'obliquité de la matrice; il va se plaindre de l'attache latérale du placenta. Il fait de tout des torts à la nature; tandis que sans cesse il accuse cette bonne mere, elle semble se disculper, vouloir le conduire dans le chemin de la vérité, & se rire de ses systêmes, en les démentant par des faits opposés. dans l'observation vingt-septieme, le placenta étoit latéral, la matrice oblique, & la femme accouche heureusement. Quelle leçon pour les gens à sytêmes!

Vingt-huitieme Observation.

Un obstacle d'un autre genre, va rendre dans la vingt-huitieme observation l'accouchement laborieux. M. Levret touche la femme & se plaint qu'on lui a caché que le bassin est mal conformé. Qu'eut il donc répondu s'il eut été appellé pour

s'assurer de cette même conformation ? Il va chercher l'enfant par les pieds ; après diverses tentatives, notre Accoucheur place la face vers le côté, amene un enfant mort à cause des efforts qu'il avoit faits auparavant, lorsque la face étoit placée vers le sacrum : & parceque le hasard la conduit à une heureuse terminaison en plaçant la face de côté, il en fait avec raison un précepte général ; mais il n'en accuse pas moins le bassin d'être mal conformé, & d'être semblable, ce sont ses expressions, à ces baignoires de propreté nommées bidets, ce qu'il n'avoit pas soupçonné après examen fait.

On peut assurer à M. Levret, qu'il n'y auroit guere de bassins bien conformés, si on regardoit comme viciés ceux dans lesquels la tête ne peut sortir, la face tournée vers la tubérosité du sacrum, & cela devroit être d'après l'étendue qu'il donne au diametre de devant en arriere. Si l'enfant ne peut sortir que selon certaines dimentions, comme cela arrive, doit-on pour cela regarder le bassin comme mal conformé ? Il ne faut que placer convenablement la tête, & c'est ce qu'avec de vrais principes sur les dimentions, on ne manque jamais de faire.

Vingt-neuvieme Observation.

La vingt-neuvieme observation nous offre une

Sage-femme qui ayant amené la tête hors de la vulve l'avoit luxée. La matrice étoit en ſpaſme, on n'y porte aucun remede : le crochet à gaîne appliqué ſur la poitrine vient terminer, par une horrible & inutile boucherie, cette ſcene déja trop affreuſe : mais dira-t-on, cet inſtrument cruel n'eſt appliqué que ſur un cadavre, ſoit : mais s'il y avoit des moyens plus ſimples, plus conformes à l'état de cette femme, pourquoi en imaginer de compliqués.

Dans la trentieme obſervation, la tête, dit l'Auteur, étoit arrêtée, à moitié de ſa longueur, dans le détroit ſupérieur, la fontanelle vers le pubis, la face en deſſus ; la tête plus ſerrée du côté droit que du côté gauche. Trentieme Obſervation.

Ici, la nature écartée de ſa route a beſoin d'un guide ; l'Accoucheur ne lui donne aucun ſecours ; il quitte la femme malgré cette criſe affreuſe, revient l'après midi, n'agit point encore, & ſe borne à faire une ſaignée qui ne pouvoit être d'un ſecours efficace. Indécis ſur les choix des moyens, il appelle un conſultant, en faut-il, lorſqu'on a des principes ? L'inſtrument paroît la planche dans le naufrage ; une branche du forceps eſt portée d'un côté, & de-là, reportée ſemi circulairement vers l'autre, au riſque

de faire à la matrice des déchirements & des contusions funestes. On tire la tête en différents sens, l'enfant meurt. Smellie en pareil cas, n'eut pas agi de cette maniere ; l'accouchement eut été heureux en ses mains ; mais Smellie avoit des principes.

Trente & unieme Observation.

Dans l'observation suivante, la femme accouchoit pour la dixieme fois ; la position est la même que la précédente ; on applique le forceps de la même maniere, & le résultat est le même. Le placenta étoit cependant au centre ; mais ce malheureux enfant avoit sans doute des épaules plus grosses que les neuf qui l'avoient précédé, puisque M. Levret les accuse d'avoir fait l'obstacle ; il falloit se justifier : tirons le rideau sur cette scene lugubre.

Trente-deuxieme Observation.

La trente-deuxieme observation n'est pas expliquée par l'Auteur d'une maniere moins obscure que les précédentes. La face, dit-il, étoit située obliquement un peu en dessus & de côté. M. Levret, si actif en nombre de circonstances, attend encore ici lorsqu'il faudroit agir ; il laisse la femme jusqu'au midi du lendemain dans un état de souffrance. Devenu timide, sans doute par ses malheurs, il requiert un consultant ; il se décide enfin à porter la main entre la

tête & le pubis, pour repousser les épaules qu'il croit faire obstacle ; la manœuvre ne lui réussit point ; l'on doit en sentir la raison, d'après ce que j'ai dit ; le forceps employé amene enfin un enfant vivant qui avoit une tumeur au pariétal. N'eut-il pas mieux vallu, dès l'instant où l'Auteur fut appellé, faire coucher la femme sur le côté droit, relever la face avec la main ou avec les doigts, ce qui devoit être facile alors, sur-tout dans un bassin qui avoit déja donné passage à plusieurs enfants.

Trente-troisieme Observation.

Les mains sortent avant la tête dans la trente-troisieme observation. M. Levret applique une branche du forceps de chaque côté, sans faire contourner la premiere du côté opposé à celui où elle avoit été d'abord introduite : il amene heureusement l'enfant. Pourquoi donc cet Accoucheur fait-il ailleurs de ce contour, un précepte encore plus dangereux qu'il n'est inutile ? M. Levret déroge ici avec raison à ses principes. Que ne l'a-t-il fait plus souvent ? mais le défaut de vérité dans les principes, entraîne nécessairement celui d'unité.

Trente-cinquieme Observation.

La trente-cinquieme observation nous offre un enfant présentant la fontenelle antérieure ; on ne peut savoir de quel côté M. Levret attend paisiblement le parti que prendra la nature. Des

treſſaillement lui annoncent la mort de l'enfant ; alors il applique le forceps, mais il ne dit point comment il amene encore un enfant mort, qui ſelon lui peſoit quinze livres, poids exceſſif qui ne ſe rencontre jamais ; ſans doute c'étoit pour juſtifier les ſuites de cet accouchement. La mere eut une hémorragie qui lui fut funeſte ; c'eſt encore un de ces cas où, ſans inſtruments, ſans manœuvres compliquées, on eût pu conſerver & la mere & l'enfant.

Enfin dans la trente-ſixieme & derniere obſervation, la tête, dit M. Levret, eſt enclavée obliquement dans les os du baſſin ; le côté gauche étoit le ſeul qui fut libre ; quand on connoît la maniere de s'exprimer de l'Auteur, on le devine. La mere a des convulſions, alors on applique le forceps près des orbites à la maniere de Grégoire, auſſi amene-t-on un enfant mort. On cherche à ſe juſtifier à la faveur d'une prétendue adhérence latéralle du placenta, & l'on met ſur la liſte de ſes triomphes une victoire imaginaire.

Telles ſont les Obſervations qui appartiennent à M. Levret. Voilà les modeles qu'il propoſe aux Eleves de l'Art, puiſſent ces prétendus ſecours ſe perdre dans les abîmes de l'ou-

bli ; puiſſe-t-ils inſpirer aux hommes l'horreur des cruautés dont ils offrent l'exemple.

Mauriceau, M. Levret & Roederer, ont ſingulièrement retardé les progrès de cet Art dans notre patrie, par la ſimilitude de leur doctrine, & ſur-tout M. Levret, par l'obſcurité dont il s'eſt enveloppé.

Comparons maintenant Deventer, Smellie à ces Praticiens. Nous verrons du côté des premiers des ſuccès conſtants, obtenus par des moyens ſimples & naturels, & de l'autre des terminaiſons funeſtes opérées par des moyens auſſi barbares que difficiles dans leur exécution.

C'eſt le ſort de la vérité de frapper peu les hommes que le merveilleux ſubjugue : auſſi des hypotheſes paſſent la plupart du temps pour profondeur de génie : oſer les diſcuter, c'eſt preſque faire crier au ſacrilège. Je n'ai pas cru qu'un motif ſi foible dût m'empêcher de dire la vérité. J'ai eu le courage de réſiſter au torrent de l'opinion, & de ne pas m'en laiſſer impoſer par des noms qu'une longue poſſeſſion ſemble avoir accrédités.

Il eſt certain que M. Levret a cru voir la vérité dans tout ce qui cadroit à ſon ſyſtême. On doit lui donner les intentions les plus pures & les plus honnêtes. M. Levret a eu, comme

nous, le projet de se rendre utile en secourant l'humanité souffrante : s'il s'est égaré dans la route, vers ce but intéressant, on ne doit pas moins de reconnoissance aux efforts qu'il a faits pour y atteindre. Nous jugeons les Ecrits de M. Levret, & nous honorons sa personne : nous présumons même que l'expérience & une longue pratique ont rectifié beaucoup de jugements qu'il a portés avec trop de précipitation ; mais les erreurs d'un homme célebre sont, d'autant plus dangereuses, qu'elles font autorité. Les Ouvrages de cet Auteur subsistent ; ce sont les principes qu'il y a consignés que nous attaquons ; & la tâche que nous nous sommes imposée, nous fait une obligation de les proscrire.

M. Antoine Petit.

Nul Médecin en France n'avoit encore exercé l'Art des Accouchements, lorsque la Faculté de Paris eut la satisfaction de voir un des plus éclairés, d'entre ses Membres, s'engager dans cette pénible carriere. Les Facultés Etrangeres fournissoient déja plusieurs exemples de cette heureuse témérité ; mais un antique usage avoit long-temps retenu les Médecins François dans l'opinion qu'ils n'acquéroient la science, que pour aider l'humanité de leurs conseils. M. Petit ose franchir les bornes que cette odieuse

prévention s'efforçoit de mettre au serment illimité, qu'il avoit fait, d'être utile. Digne émule d'Astruc; il se dévoua, comme lui, à l'enseignement public de l'Art des Accouchements; il fit plus, il pratiqua cet Art; &, le flambeau de l'expérience à la main, il apprit à ses Eleves à marcher d'un pas assuré, dans des routes que les Médecins, ses Prédécesseurs, n'avoient fait tout au plus que leur indiquer.

Est le premier Médecin qui ait professé & exercé l'Art des Accouchements.

Moins jaloux de paroître instruit, que de faire fructifier l'instruction, il éloigna de ses cours tout ce qu'on appelle citations, autorités, érudition : il se contenta d'être clair, méthodique & précis. Abeille infatiguable, il mit à contribution les meilleurs Auteurs, éclaircit leur doctrine, simplifia leur pratique; Smellie & Deventer lui servirent de guides, sans cependant l'empêcher de suivre les heureux élans de son génie.

Sa Méthode.

Sous des auspices aussi favorables, les instruments meurtriers & les mysteres disparurent : tout fut manifesté; tout fut rendu palpable aux moindres esprits : une éloquence agréable, naturelle, persuasive, sembloit ajouter de la solidité aux préceptes. Je ne crains point de le dire : si M. Petit se fut étendu dans ses cours sur la

Banit les instruments.

partie chirurgicale ; s'il eut fait pratiquer l'accouchement dans son emphithéatre, il n'auroit rien laissé à desirer à ses Disciples, & l'Art se seroit infailliblement élevé en France au plus haut degré de splendeur.

N'a point fait exercer l'accouchement.

S'occupe plus des maladies.

Les maladies des femmes fixerent sa principale attention. Il crut sans doute qu'il n'importoit, pour le moment, que d'établir une saine théorie de poser les principes fondamentaux ; &, comme s'il eut voulu ménager les moyens de s'illustrer aux Médecins qui cultiveroient le même champ, il leur laissa le soin de faire exercer l'Art, & de procurer à la Nation une pépiniere d'habiles Accoucheurs.

M. Lemoine.

M. Lemoine, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, vient de publier quelques résultats des leçons de cet illustre Professeur. Il ne faut pas toutefois apprécier M. Petit d'après ces résultats ; car M. Lemoine avoit pour objet principal, de rendre publique la traduction d'un Traité sur les Accouchements. Ce n'est que par forme de commentaire qu'il expose ce qu'il a recueilli, lorsqu'il suivoit les cours de M. Petit ; & l'on conçoit aisément que des principes publiés, en forme d'apostille, ne sont guere propres à faire connoître le génie de leur Auteur.

Quant à l'Ouvrage que M. Lemoine a traduit, il a été composé par Burton, Chirurgien Anglois. Il feroit très difficile de s'en former une juste idée ; on n'y rencontre, ni plan ni but capital ; tout est jeté au hasard, & pour ainsi dire par boutade : ce qui ne choque pas moins, c'est la passion, ou pour mieux dire, la manie de l'Auteur pour les instruments : désespérant d'en créer de nouveaux, il se tourmente pour corriger & augmenter les anciens ; il croit donner un nouveau prix à son Ouvrage, en l'ornant des instruments d'Albucasis. Burton étoit certainement instruit ; on s'en apperçoit à travers la confusion qui domine dans son Ouvrage ; cependant il n'a rien dit de neuf, & l'on peut ajouter qu'il est même tombé dans de grands écarts, pour ne s'être pas assez occupé des dimentions : postérieur à Smellie, il entreprit de le critiquer, tandis que la foiblesse de ses organes, ne lui permettoit pas même de le suivre des yeux.

Traduit.

Burton.

Goût de Burton pour les instruments.

Confusion.

A critiqué Smellie, qu'il n'a pas entendu.

Tel fut à-peu-près le jugement que les gens de l'Art prononcerent sur le Traité de Burton, lorsqu'il parut. Les Journalistes Anglois saisirent même cette occasion, pour s'acquitter envers Smellie, du tribut d'éloges qui lui étoit si légiti-

Jugement des Anglois.

mement dû. Ce jugement & ces éloges irriterent l'esprit impétueux du Critique. Il composa un nouveau Traité sur les Accouchements, uniquement pour combattre les salutaires principes de son prétendu rival : aveuglé par la passion, il censura sans discernement, & ne s'attacha qu'à des miseres.

M. Lemoine a réuni ces deux Traités dans la traduction qu'il a faite de l'Auteur Anglois : son travail est distribué en deux volumes, chargés chacun d'environ 800 pages ; chaque page est subdivisée en deux Parties ; l'une présente le texte traduit ; l'autre contient des additions, des paragraphes, des notes, des explications : elle est plus considérable que la premiere, & compose au moins les deux tiers de l'Ouvrage : c'est dans cette seconde Partie que se trouvent enchassés un grand nombre de préceptes, d'observations, d'idées de plusieurs Auteurs, étonnés de se trouver réunis, tels que de Smellie, de M. Levret, & de M. Petit, auquel l'Ouvrage est dédié.

Faux principes attribués à M. Petit.

Le desir de tout connoître, a soutenu mon courage dans l'examen de cette volumineuse production ; & j'ai reconnu que, soit négligence ou autrement, on attribue à M. Petit des préceptes,

ceptes, qui jamais ne furent les ſiens : par exemple, ſur le dégagement des bras, il eſt dit qu'il ne faut point s'occuper de ce dégagement, lorſque l'enfant préſente les pieds, c'eſt une erreur des Anciens reconnue, pour entraîner à ſa ſuite pluſieurs accidents : il n'eſt pas à préſumer que M. Petit l'eût jamais adoptée. M. Lemoine conſeille auſſi, quand la matrice eſt oblique, de percer les eaux, d'aller chercher les pieds ſi la tête ſe préſente; précepte meurtrier, diamétralement oppoſé aux manœuvres ſimples & faciles, que M. Petit s'eſt toujours fait un devoir de preſcrire.

Je n'ai fait choix que de ces deux traits, pour mettre mes lecteurs en état d'apprécier cet Ouvrage, dont la forme ſeule ſeroit capable d'enlever au fond une partie de ſon mérite. Vous diriez en effet que c'eſt un eſſai typographique, pour faire concourir dans le même volume deux Ouvrages, qui n'ont ſouvent d'autre relation que la page qui les contient. Si c'eſt un commentaire, comme le texte l'annonce, il eſt à ſouhaiter qu'il ſoit le dernier. Donnons un texte court, intelligible, méthodique; la gloſe deviendra ſuperflue : elle fatigue, dégoûte, rend

Forme de l'Ouvrage.

tout incertain, & recule à coup sûr les progrès de l'Art, plutôt que de les avancer.

SOLEYRES. Si Burton n'eut aucune méthode, il n'en fut pas de même de Soleyres, Médecin François: son amour pour ce qu'on appelle ordre, fut excessif; c'est peut-être le plus grand reproche qu'on puisse lui faire : l'anatomie attira ses premiers regards ; toutes les préparations en ce genre, sorties de ses mains, passoient pour des modeles d'exactitude & de précision : l'Art des Accouchements devint par la suite son occupation favorite, & lui fournit le sujet d'une these, qu'il soutînt à Montpellier : mais son goût & sa capacité pour cet Art se développerent, principalement lorsqu'il vint à Paris pour perfectionner l'éducation du fils d'un célebre Accoucheur de Montpellier.

Quoique déja Médecin, Soleyres se fit une gloire de s'arrêter sous les étendars de M. Petit. Le Disciple fut frappé, sur-tout de la clarté & de la méthode de son Maître.

L'esprit prend toujours la teinte des idées régnantes en un climat où s'est formé. Soleyres tenta d'exprimer, dans un ordre nouveau, ce qu'il avoit acquis dans l'art des accouchements.

Plan nosologique.

Il appliqua à cet Art, l'ordre nosologique, que le plus grand des Médecins de Montpellier, Sauvage, avoit employé pour classer les diverses maladies qui affligent l'humanité : projet séduisant, s'il avoit pu avoir la même utilité.

Soleyres prêta un peu trop l'oreille aux leçons de M. Pean, chez lequel il s'étoit mis en pension avec son Eleve ; en copiant la plus grande partie de ses préceptes, il imita sa prolixité, & multiplia les ressorts d'une machine qu'il falloit en même temps, & étendre & simplifier.

M. Pean étoit un Chirurgien de Paris, qui enseignoit l'Art des Accouchements ; l'habitude de voir en son Amphithéatre, l'accouchement naturel & de le démontrer publiquement, lui avoit acquis des connoissances expérimentales très précieuses. Sa pratique, son expérience lui ont même donné tant de célébrité, que la Cour de Naples se l'est attaché. Il emprunta de Deventer, de Smellie, & sur-tout de M. Petit, ce qu'ils avoient de plus intéressant, & dans l'Art & dans la Science. Mais soit qu'il ne put s'élever jusqu'aux principes fondamentaux, soit que son génie ne le porta que vers le détail ; il mit trop de confusion dans ses préceptes ; il ne songea qu'à les multiplier pour chacun des M. PEAN.

cas qu'il avoit imaginés ; négligeant même les dimentions du baſſin, il multiplia les poſitions transverſales preſque à l'infini, preſcrivit des manœuvres pour chaque poſition, & j'ai reconnu d'après la lecture de ſes cahiers que m'a communiqués M. ſon fils, qu'un grand nombre de ſes manœuvres étoient ou barbares ou impoſſibles.

Soleyres adopte la multiplicité des poſitions.

Soleyres adopta d'autant plus volontiers cette multiplicité de poſitions, quelle ſembloit favorable à ce plan, à cet ordre Noſologique qu'il avoit conçu. Bientôt il diſtingua dans les accouchements des claſſes, des ordres, des genres, des eſpeces, des variétés. Ce premier pas fait, ſon unique ſoin fut de raſſembler des poſitions, des manœuvres, ſous chacune de ces cathégories ; plus ſes caſes ſe rempliſſoient, plus il s'imaginoit avoir réuni de connoiſſances, plus il croyoit avoir épuiſé toutes les combinaiſons de l'Art.

Rend l'étude de l'Art pénible.

Dans le vrai, cette méthode pour avoir été outrée, ne pouvoit que rendre pénible l'étude des accouchements. Le priſme du génie à la main, Soleyres, n'auroit du s'attacher qu'aux couleurs meres, au lieu qu'en voulant embraſſer dans ſon plan toutes les nuances, toutes les combinaiſons poſſibles, il a ſurchargé l'Art de pré-

ceptes presque superflus. Pour entendre seulement ce langage que l'on enseigne malheureusement encore, il faut une étude particuliere, & lorsqu'on l'entend, on est bien éloigné de posséder la moindre notion sur la pratique; mais la nouveauté à des charmes. Le Médecin de Montpellier, ouvrit un Cours à Paris, où les Disciples accoururent de toutes parts. Voulant s'élever en même-temps à la pratique, il prit la résolution de laisser dormir sa qualité de Médecin, & de se faire inscrire parmi les maîtres en Chirurgie.

Ce fut dans cette circonstance qu'il composa une These sur l'Accouchement naturel, dans laquelle on voit toute sa doctrine assortie au plan nosologique qu'il s'étoit tracé, il y traite légérement ce qu'il y a de plus important, & s'étend longuement sur des objets inutiles. A juger de Soleyres par ce coup d'essai, il y a tout lieu de croire qu'il auroit fait honneur à l'Académie de Chirurgie de Paris. Une mort prématurée le frappa même avant qu'il fut reçu, & priva la France des lumieres qu'il pouvoit répandre sur l'Art, & des secours qu'il auroit pu procurer à l'humanité. Sa these.

M. Soleyres n'avoit point recueilli ni rédigé

ſes idées ; le beſoin de la fortune lui fit apprécier l'ambition à ſa juſte valeur ; il ne laiſſa que quelques cahiers bien en déſordre ; quelques perſonnes ſe les ſont fort inutilement diſputés. Un de ſes Eleves qui voulut rendre publique ſa doctrine, m'engagea de la mettre en état de ſoutenir le ſéjour, & me donna quelques deſſeins au trait. Le travail me plut, & je m'y livrai en quelque ſorte par enthouſiaſme pour la mémoire de l'Auteur. L'Ouvrage, après avoir paſſé depuis par pluſieurs filieres, paroît être tombé dans les mains de M. Dufot, Médecin à Soiſſons, qui vient d'en publier un Extrait fort abrégé en forme de Catéchiſme.

M. Dufot. Cet Extrait abſtraction faite de l'ordre noſologique qui s'y fait trop ſentir, & que j'avois cru devoir conſerver dans une rédaction, contient à-peu-près ce que Soleyres avoit de meilleur ; l'accouchement naturel ni paroît pas ſuffiſamment développé, l'obliquité de la matrice eſt traitée avec plus de ſoin, ainſi que les dimentions du baſſin.

L'Abréviateur auroit dû moins inſiſter ſur les prétendus avantages des ferrements ; c'eſt un article ſur lequel le maître n'a pas eu le temps de ſe réformer. Il eſt à deſirer que les Eleves ſentent

cette imperfection & n'épargnent rien pour l'éviter ; au reste, on ne peut qu'applaudir au zele de M. Dufot, pour la propagation des connoissances acquises dans l'Art des Accouchements. L'ardeur avec laquelle il se livre dans les campagnes à l'instruction des Sages-femmes, ne peut manquer de lui attirer l'estime du Public & la protection d'un Gouvernement éclairé.

Mais laissons un instant la France, & portons encore nos regards vers la Hollande ; rendons nos hommages à deux Citoyens généreux, de Vischer & Van-de-poll. Ces célebres Médecins avoient achetté le secret des Rhonhouisen, à dessein de pratiquer l'Art des Accouchements. Ravis de leurs succès, ils en furent d'autant plus touchés des malheurs dont l'Art des Accouchements grossissoit chaque jour son histoire. Ils crurent que la conscience, la probité, leur devoir d'hommes & de citoyens leur prescrivoient de révéler une découverte si utile. Ils publierent donc ce qu'ils avoient appris.

DE VISCHER, VANDEPOLL.

Achettent & dévoilent le secret des Ronhouisen.

On voit, par ce qu'ils rapportent, que le secret des Rhonhouisen gissoit moins en leur instrument que dans une juste application, laquelle étoit le fruit de leurs connoissances sur le méchanisme de l'Accouchement. On ne pou-

En quoi gissoit principalement le secret.

voit mieux placer une deſcription de cet inſtrument, avec la maniere de s'en ſervir, qu'à la ſuite des Ouvrages de Smellie, dont les principes viennent appuyer ceux des Rhonhouiſen, comme ceux des Rhonhouiſen confirment les ſiens : l'évidence des uns & des autres eſt telle pour quiconque les médite, que l'autorité devient inutile.

M. CAMPER.

Croiroit-on cependant qu'il ſoit toujours queſtion de cet inſtrument en Hollande ? croiroit-on que le célebre M. Camper, dans un Mémoire inſéré dans le dernier Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, nous rappelle à la barbarie (1), en cherchant à prouver que ce ſecret n'eſt point divulgué, & en établiſſant des principes oppoſés à ceux de Deventer, de Van-de-poll, & ſur-tout de Smellie dont il fait l'éloge, & qu'il a eu pour Maître, ſans doute ſans avoir ſaiſi & adopté ſa doctrine ? Nous en allons donner la preuve.

Prétend que le ſecret de Ronhouiſen n'eſt pas connu.

Quant à la forme de ce Mémoire, on peut aſſurer qu'il n'y a nul ordre, nul enchaînement dans les idées, que rien n'eſt prouvé ; on n'y

(1) Dernier volume de Chirurgie.

trouve point des principes établis & des conséquences bien déduites ; on pouroit au contraire lui reprocher quelques contradictions. Cet Auteur s'attache plus aux instruments qu'aux principes. Il adopte le forceps de Smellie, le préfere à celui de M. Levret ; mais c'est ne s'arrêter qu'à l'écorce, ce sont les principes de Smellie qu'il faut plus vanter que son instrument ; c'étoient eux qu'il falloit au moins promulguer en même temps.

Examen de ce Mémoire.

Vischer & Van-de-poll, dans l'application du levier, n'ont eu d'autre but que de faire descendre l'occiput. C'est ce principe, qu'avoit établi Moschion, qui rendit si heureuse sa pratique, ainsi que celle de Deventer & de Smellie. Vischer & Van-de-poll proposoient, pour parvenir au but qu'ils se prescrivoient aussi, d'appliquer le levier sur l'occiput. M. Camper vient ici ordonner le contraire : il veut qu'on l'applique sur le menton, & qu'on fasse descendre la face. Nous avons vu quels malheurs a produit ce principe chez Roederer & M. Levret. M. Camper allegue en sa faveur des succès ; mais de ce que cette manœuvre n'a pas été dangereuse, doit-on en conclure qu'elle est meilleure que l'autre, qui est fondée sur l'ob-

Principes de Vischer & de Van-de-poll.

Dangers de ceux de M. Camper.

fervation & fur des principes fufceptibles d'une démonftration géométrique ?

Cependant, en examinant le Mémoire de M. Camper, on voit que fes fuccès ne font pas de nature à pouvoir y applaudir. Il avoue que, par fa méthode, on déchire le périnée. Ce ne doit être là que le moindre des accidents de cette mauvaife manœuvre. Eft-il croyable que fi cet inftrument eût eu cet inconvénient, les Accoucheurs qui en poffédoient le fecret euffent ofé le mettre en ufage jufqu'à fix cents fois en une année, comme quelques-uns l'ont fait avec fuccès. On voit dans le même Mémoire un exemple qui ne confirme pas la doctrine nouvelle. Un Accoucheur, à ce que l'on rapporte, a obtenu le plus grand fuccès en appliquant cet inftrument à la maniere des Rhonhouifen.

Quand peut être admis le principe de M. Camper.

M. Camper rapporte un fait qui femble favorifer fa doctrine; il dit que quelques enfants amenés au monde par les Rhonhouifen, avoient fur le menton la marque de l'inftrument. On ne peut nier les faits, on ne peut fouvent qu'en douter. Dans quelles circonftances cela eft-il arrivé? Ce n'a pas certainement été dans celles dont parle M. Camper, c'eft-à-dire, lorfque la

face eſt tournée vers la partie poſtérieure de la mere, mais bien dans les cas contraires, où la face eſt en devant. Comme dans cette circonſtance la face ſe dégage quelquefois par le menton, ce ſeroit le cas alors d'appliquer cet inſtrument ſur la mâchoire, pour aider le menton à ſe dégager plutôt de deſſous la ſymphiſe; mais ce cas exige beaucoup de connoiſſances, & cette application ne peut avoir lieu que rarement, même dans cette poſition.

Comme la célébrité méritée dont jouit cet illuſtre Anatomiſte, & que celle du livre où eſt conſigné ce Mémoire, pourroit donner à la doctrine qui y eſt établie une autorité bien dangereuſe, nous avons cru devoir réclamer contre de tels principes. Les rares talents dont ce Médecin célebre a donné des preuves, ſa candeur, ſon humanité, ſon amour pour le développement des Sciences, nous garantiſſent que cet examen ne peut l'offenſer.

Ce ſeroit ici le moment de rendre hommage aux recherches & aux découvertes du célebre Docteur Hunter ſur la matrice, & autres objets M. HUNTER. relatifs à l'Art des Accouchements; mais comme nous ne tenons que par la voie orale ce que nous connoiſſons de ſa doctrine ſalutaire aux meres

& aux enfants, nous croyons devoir attendre qu'il l'ait publiée lui-même.

L'Art perfectionné en Angleterre.

Nous remarquerons seulement que l'Angleterre ne peut manquer de faire les plus grands progrès dans un Art que les plus célebres Médecins s'empressent d'enseigner & de pratiquer: que ne doit-elle pas sur-tout attendre de l'établissement de ces hôpitaux destinés uniquement pour les femmes en couches, où les Médecins seuls operent & président. Etablissements précieux, que tous les Gouvernements prendront certainement en considération. L'excellent Ouvrage sur les Maladies des Femmes, & les Leçons sur les Accouchements que vient de publier M. Leake, Médecin Anglois, chargé d'un de ces asyles, font des preuves sensibles du degré de perfection dont l'Art est susceptible, lorsque des Gouvernements le protegent, & que des Médecins habiles s'en occupent.

M. Leake.

Il nous reste à parler de deux Ouvrages publiés en France sous le nom de deux Sages-Femmes. Le premier est par Elisabeth Nihel: cet Ouvrage passe pour être traduit de l'Anglois. Le second est de Madame Ducoudrai.

Elisabeth Nihel.

L'Ouvrage qui a paru sous le nom d'Elisabeth Nihel, est un gros volume de six cents

pages, qui ne contient abſolument rien ſur l'Art. L'Auteur ſemble n'avoir eu d'autre but que de ſe déchaîner contre les inſtruments : projet louable, ſans doute ; mais il ne falloit pas ſe retrancher dans une proſcription générale, & rejeter ceux qui ſont les plus ſalutaires, ſous prétexte qu'on peut en abuſer ; il ne falloit pas ſe faire illuſion ſur ſon propre ſyſtême, juſqu'à critiquer Smellie comme un Accoucheur inſtrumentant. Rien de plus aiſé que de détruire. Le grand art eſt d'édifier, & d'édifier avec ſageſſe, avec ſolidité.

Se déchaîne à tort contre les inſtruments.

Le ſecond Ouvrage n'annonce guere l'eſpece de réputation que s'eſt acquiſe la Sage-Femme dont il porte le nom. Cette nouvelle prédicante, qui va de Ville en Ville, enſeignant & pratiquant avec fracas l'Art des Accouchements ; cette femme qu'on dit parvenue au point d'obtenir des ordres pour contraindre les Chirurgiens d'aſſiſter à ſes Cours, paroît, dans ſon Ouvrage, ignorer abſolument le méchaniſme de l'Accouchement. Tout en diſant qu'elle va dévoiler l'Art, elle ne fait que deſſiner les acceſſoires, & s'attache au merveilleux. Ses idées ne ſont ſouvent ni heureuſes, ni vraies. Elle s'imagine, par exemple, lorſque la tête eſt for-

MADAME DUCOUDRAI.

tie, ſi le reſte du corps ne la ſuit pas, que c'eſt la matrice qui reſſerre le col de l'enfant & retarde l'accouchement : erreur groſſiere, qu'une routine aveugle peut ſeule ſuggérer.

Erreurs ridicules.

On a vu, dans le cours de cette Introduction, que Philumenus a parlé de l'enclavement des épaules ſans s'expliquer ſur ſa nature; que cet obſtacle prétendu a été reſſuſcité par Mauriceau, & aſſigné par M. Levret ſur le détroit ſupérieur. Madame Ducoudrai, pour ſe diſtinguer, annonce une découverte bien plus merveilleuſe; c'eſt que les épaules s'enclavent dans les trous ovalaires.

C'eſt aſſez s'arrêter ſur des écarts auſſi humiliants pour la raiſon, qu'affligeants pour l'humanité qui en eſt la victime. Cet Ouvrage n'eſt pas le ſeul qui, ſur l'Art des Accouchements, renferme des erreurs auſſi groſſieres; nous en avons même rapporté des exemples frappants : il eût été facile d'en groſſir le nombre; mais notre but étoit moins de faire le catalogue des inconſéquences de l'eſprit humain, que d'offrir un tableau des différentes doctrines qui juſqu'à préſent ſe ſont alternativement ſuccédées. C'eſt d'après ce but que nous avons paſſé ſous ſilence les Ouvrages de pluſieurs Auteurs, qui n'ont

Pourquoi beaucoup d'Auteurs ne ſont pas cités dans cet Ouvrage.

fait que ſuivre les routes déja battues ſur la bonne ou la mauvaiſe doctrine ; cet examen eût entraîné dans des répétitions ennuyeuſes : auſſi n'entrons-nous dans aucuns détails ſur ce qu'ont écrit Trotula, Ruef, Bonaccioli, Saint-Germain, Denys, Pug, Thebeſius, Meſſieurs de Leurye, Barbeau, & une infinité d'autres, chez leſquels il ne ſe trouve rien de plus remarquable que ce qui eſt expoſé dans cette Introduction. Il eſt temps de préſenter à nos Lecteurs le plan que nous nous propoſons d'exécuter.



TROISIEME PARTIE.

Plan du Traité d'Accouchements.

APRÈS avoir parcouru la carriere des calamités qui ont affligé la plus belle moitié du genre humain, tâchons enfin d'arriver aux limites du bien. Sans doute on aura remarqué, & ce n'aura pas été sans douleur, que l'Art des Accouchements qui ne doit être que la connoissance du méchanisme, d'une opération naturelle, & le

L'Art est encore imparfait.

le moyen simple de la faciliter, que cet Art, qui dès les premiers temps du monde auroit du arriver à sa perfection, en est encore éloigné après la révolution d'un grand nombre de siecles & inspire encore l'épouvante, l'horreur au sexe timide & sensible, que la nécessité force d'y recourir.

Vous avez vu le fer portant par-tout ses ravages, sacrifiant inhumainement des enfants auxquels on eut pu conserver l'existence ; des enfants qui par leur talents eussent peut-être un jour enrichi leur Patrie ; mais ce qui est plus déplorable encore, vous avez vu ce même Art qui devoit

devoit conserver deux êtres à la fois, en devenir le cruel destructeur.

Jusqu'ici la joie de devenir mere, s'est donc changée en un effroi terrible. Les femmes ont tremblé de rencontrer la mort dans cet instant même, où la nature leur promettoit une double existence. O sexe malheureux ! qui peut assez admirer votre courage : ce n'est plus pour vous que vous craignez alors, vous vous oubliez vous-mêmes. O amour maternel ! inconcevable autant qu'inexprimable, vous sacrifiez généreusement votre vie pour conserver celle du fruit de votre tendresse ; mais l'infortuné lui-même n'a souvent pas survécu à ce sacrifice étonnant. Hé quoi ! l'Art des Accouchements a osé froidement ouvrir les entrailles palpitantes d'une mere, plonger ses mains dans son flanc, en tirer un enfant expirant. Eh ! que dira l'humanité affligée ? lorsqu'un siecle plus éclairé lui prouvera que dans la plupart des cas, ou l'on a fait cette opération barbare, on eut souvent pu, sans employer le fer, conserver la vie à deux êtres à la fois, & au moins, dans tous les cas, à la mere infortunée, digne, par sa tendresse, d'un sort moins fatal. Voilà où entraîne la cruelle ignorance ; voilà où entraîne la préférence qu'on

Meres & enfants sacrifiés

Qu'on eut pu conserver dans tous les cas.

donné, sur-tout dans le jeune âge, au plaisir sur l'avantage de s'instruire.

On se croit quitte envers la nature & ses égaux, lorsqu'on a suivi le torrent des opinions, lorsqu'on a imité servilement ou les ouvrages ou les Maîtres qu'on a choisis, parceque la confiance en l'autorité est moins pénible que la recherche de la vérité.

Causes du peu de progrès de cet Art.

L'art d'observer est difficile. Un penchant naturel nous porte à vouloir donner des loix à la nature plutôt que d'en recevoir. L'imagination cherche toujours à réparer le désordre que l'ignorance a causé. Le goût de la nouveauté nous fait vanter avec enthousiasme tous les moyens futiles qu'elle vient offrir, & souvent le desir & l'espoir y recourrent avec confiance. Malheureux mortels ! jouets du hazard ! c'est ainsi que vous êtes conduits d'erreurs en erreurs ; & si un sort heureux couronne, pour votre malheur, un téméraire, son ignorance, que vous accueillez comme la science la plus salutaire, dont elle a emprunté le masque, vous devient d'autant plus formidable.

Mais s'il est peu d'êtres en état d'observer, il en est bien moins encore qui, par une méthode claire, sachent rendre leurs observations utiles,

quelques-uns même s'enveloppent à dessein dans un voile impénétrable ; & lorsque l'humanité croit, par des nouvelles découvertes, être bientôt consolée de ses pertes ; le vil intérêt, enveloppé du mystère, laisse toujours régner les anciennes erreurs, & permet froidement à l'ignorance d'effaroucher l'imagination par des spectacles de sang.

Enfin un grand nombre de causes ont laissé long-temps l'Art des Accouchements attrister toute la terre. La nature méconnue ou mal développée, le regne de la superstition & de l'empirisme, les instruments employés sans principes, l'autorité de quelques faits heureux, l'autorité des livres & des Maîtres, le défaut d'observation, le peu d'ordre dans les idées, l'obscurité affectée par l'intérêt personnel ; telles sont les sources principales de tous nos maux, & particuliérement de ceux qu'a produit l'Art dont nous avons esquissé l'histoire. Réveillons l'esprit accablé d'idées affligeantes, en lui offrant l'image consolante d'un avenir plus heureux.

Après avoir rendu compte à notre siecle des travaux de nos prédécesseurs & de nos contemporains, exposons ce que nous avons fait pour l'avancement de l'Art, développons nos vues, Mes travaux.

présentons le plan que nous nous sommes fait, & l'ordre que nous avons suivi pour l'exécuter. Si chaque Auteur rendoit au Public compte de ses opinions, du but qu'il se propose, du vuide qu'il cherche à remplir, une telle conduite ne rendroit-elle pas son Ouvrage plus intéressant ? les vérités ne seroient-elles plus incontestablement établies ? les erreurs même ne deviendroient-elles pas utiles ? & la trace de la route qui y auroit conduit, n'apprendroit-elle pas à les éviter ?

Des occupations sédentaires, un cœur sensible ayant altéré ma santé, donnerent à mon ame une nouvelle activité ; j'avois en vain cherché quelque soulagement à mes maux ; je volai vers la nature, & je demandai à la Médecine, son interprête, la santé, le premier de tous les biens. En me livrant à cette étude, je résolus de m'occuper principalement des femmes que la nature a comblées de charmes & accablées d'infirmités. Quelques phénomenes inexplicables de la mobilité de leurs nerfs, que j'avois eu occasion de remarquer, avoient aiguillonné ma curiosité & dirigé mon goût vers le desir de les soulager. Je résolus de commencer par pratiquer les accouchements pour m'élever ; de-là, à d'autres spéculations.

Les Médecins en France avoient cru qu'il leur convenoit peu de se livrer à la partie chirurgicale des accouchements : les Chirurgiens s'occupoient beaucoup plus de la partie médicinale que de l'autre, peut-être parceque les fautes y sont moins apparentes & que par conséquent elles révoltent moins le vulgaire. Les livres m'offroient ce que je ne cherchois pas ; je n'y trouvois pas ce que j'y cherchois. Je méditai avec ennui les Auteurs que ma nation vante le plus. La vérité me fatiguoit dans sa poursuite. Chaque traité que j'avois cru un Code des loix de la nature, me parut un dédale mille fois plus funeste que celui que j'avois quitté. Répétition, obscurité, défaut de liaison dans les idées, principes inutiles par leur dispersion ; conséquences opposées, tirées des mêmes principes ; tortures inventées par l'ignorance ; Juges despotes ; ames glacées ; que de fois je regrettai de m'être attristé par d'aussi lugubres objets.

Mais je me reprochai ma lâcheté : les obstacles enflammerent de nouveau mon courage ; le desir de servir l'humanité entiere ranima mes efforts.

Je crus que ceux qui enseignoient l'Art, m'offriroient des idées claires & faciles à saisir : j'é-

coutai les plus célebres. L'un ne s'étendoit pas assez sur cet objet ; un autre avoit dénaturé ce qu'il y avoit de mieux par d'ennuyeux & dangereux commentaires ; un autre multiplioit les êtres sans nécessité, & présentoit l'art en un ordre inintelligible, capable de faire perdre de vue les meilleurs principes : il sembloit enfin que le plus grand ouvrage que l'esprit humain put entreprendre & comprendre, c'étoit l'Art des Accouchements.

Je cherchai de nouveaux secours dans les Ouvrages des Médecins étrangers qui s'étoient livrés à la pratique & à l'enseignement de cet art. Je m'attachai sur-tout à Deventer & Smellie. Je crus que s'ils avoient été heureux en pratique, c'est qu'ils avoient été guidés par des principes. Deventer me parut trop concis lorsqu'il eût du être prolixe, & quelquefois diffus sur ce qu'il pouvoit négliger. Smellie, mis en garde par ses malheurs contre les préceptes qu'il avoit d'abord reçus, s'étoit formé un plan qui me parut le seul capable de perfectionner l'Art des Accouchements ; il chercha des dimentions & des rapports ; il fut heureux. Je l'ai choisi pour modele : ses observations m'ont développé sa doctrine, que ses Eleves même les plus

célebres n'ont pas toujours saisie, & que ses Criques n'ont pas mieux entendue.

Il falloit étudier les Anciens : je les ai lus avec fruit. Après avoir acquis quelques connoissances, j'ai retrouvé chez eux des préceptes excellents mis en oubli, d'autres mal développés, lesquels ont introduit des abus.

Comme l'abeille, j'ai tenté de tirer du miel des plantes même les plus veneneuses. En étudiant, la plume à la main, je n'ai pas eu à reprocher à ma mémoire la perte de quelque vérité intéressante. Par l'ordre que je me suis fait, mes matieres se sont naturellement trouvées distribuées. La partie opérante s'est trouvée séparée de la partie spéculative : j'ai vu d'un coup d'œil toute la généalogie d'une opinion, son adoption, sa chûte & son renouvellement. Ce qui étoit diffus, s'est par-là trouvé éclairci ; & ce qui étoit vrai a pris un nouveau degré d'évidence. Les défauts des Auteurs me sont devenus plus sensibles : j'ai vu les uns ne s'occuper que des accidents, d'autres ne s'occuper que de l'enfant, d'autres ne songer qu'à la mere ; enfin presqu'aucun Auteur n'avoit tenté de former un ensemble, un systême complet. Les meilleurs principes même n'ont pas toujours été utiles à

ceux qui les ont possédés, & cela par défaut de liaison. L'art dépend de l'enchaînement des vérités ; leur ordre, leur accord seul est utile & complette un systême ; une seule négligée, l'art est barbare.

Après avoir ramassé un grand nombre de vérités démontrées, j'ai tâché de les mettre dans un ordre naturel ; j'ai réduit mes connoissances à des principes dont mon Ouvrage sera l'explication & la preuve. Je me suis formé une marche conforme à la nature de l'objet que je traitois, & à la maniere dont les connoissances peuvent se développer dans l'esprit des Éleves ; double objet également important, & que jusqu'ici peut-être les Maîtres ont trop négligé.

Conduit dans le chemin de la vérité par les uns, garanti de l'erreur par les fautes des autres, rempli d'un saint enthousiasme à la vue du bien que j'ai cru pouvoir faire, j'ai osé promulguer des principes, fruits de mes études & de mon expérience.

L'Art des Accouchements est un art tout de pratique ; c'est ce qui m'a déterminé à imiter Smellie, autant pour l'utilité publique que pour mon instruction propre, en faisant exercer sous mes yeux les accouchements aux Éleves. Les

étudiants qui suivent mes cours, fournissent aux besoins d'un assez grand nombre de malheureuses femmes grosses dont ils respectent la misere qui sert à les instruire : elles se rendent chaque semaine dans le lieu où elles doivent accoucher. Là je leur fais distribuer de quoi suffire à leur nécessaire : & donner les médicaments qui conviennent à leur état. Je les fais toucher par quelques Éleves auxquels j'apprends, non seulement à s'assurer des divers développements de la matrice pendant la grossesse, mais ce qui m'a paru le plus essentiel, à acquerir la connoissance des dimentions absolues du bassin de chaque individu, connoissance importante, & sans laquelle un Accoucheur ne peut jamais avec raison être tranquille sur l'issue de cette opération, surtout quand elle semble devenir laborieuse.

Lorsque les femmes ressentent les premieres douleurs de l'enfantement, elles se rendent dans le même lieu. Là je leur fais donner tous les secours que, dans ce cas, on peut offrir à l'humanité souffrante. Les Éleves suivent alors la marche de la nature ; c'est alors que mes leçons sont vivantes : ce n'est pas moi, c'est la nature elle-même qui les donne, & c'est l'ex-

périence qui confirme mes démonſtrations. Eſt-il de phantôme, quel que ſoit l'art qui l'ait formé, dans lequel l'on puiſſe indiquer auſſi parfaitement le méchaniſme de cette opération. Les Éleves s'exercent pendant la durée du travail à reconnoître la poſition de l'enfant, la direction des forces de la matrice ; & d'après cet examen, & celui des dimentions du baſſin, à pronoſtiquer la ſomme des ſouffrances que pourra éprouver la femme pour devenir mere ; & à trouver les moyens de ſeconder la nature pour diminuer la douleur que cauſent ſes efforts, & en abréger la durée.

Je fais diſtribuer à la femme, après ſon accouchement, une ſomme ſuffiſante pour paſſer le temps de ſes couches ; & quelques-uns des Éleves la viſitent réguliément pendant les premiers jours.

Quelques accidents, quelque faute dans le régime, quelque épidémie régnante, viennent-ils compliquer les couches, je me tranſporte avec pluſieurs Éleves chez la femme ; je lui fais donner les remedes néceſſaires. Je mets alors en pratique ce que j'ai enſeigné ſur les maladies à la ſuite des couches ; & par la méthode que je

me suis faite, j'ai eu jusqu'ici la douce satisfaction de conserver à la vie des femmes qui sembloient dévouées à la mort.

Quelque temps après leurs couches, je les fais revenir plusieurs fois pour que les Éleves s'assurent par le toucher du rétablissement de la matrice, objet important qui n'avoit point encore été mis en usage. Par-là, je m'assure de l'état de cet organe, & je préviens ou remédie à des engorgements qui, plus souvent qu'on ne pense, produisent non seulement des fleurs-blanches, mais encore une infinité de maladies chroniques.

Il semble que la reconnoissance attache ces infortunées au lieu où elles ont reçu des bienfaits : lorsqu'elles ont quelques indispositions, elles y viennent consulter.

Depuis long-temps je médite d'écrire, mais je ne contois publier mes travaux que dans quelques années. A la sollicitation de mes Éleves, j'en mets quelques-uns au jour : je satisfais d'autant plus volontiers à une partie de leur empressement, que je pourrai mieux me livrer tout entier à la partie médicinale, que je me propose de publier un jour.

J'ai réduit l'Art d'accoucher proprement dit

à un problême composé de quatre propositions.

Il faut,

1°. Déterminer la structure & le méchanisme de l'organe qui renferme l'enfant.

2°. Déterminer les dimensions du bassin; celles de l'enfant, & le rapport de ces dimensions entre elles.

3°. Déterminer ensuite quelle doit être la position de la matrice relativement à la position de l'enfant, ou la position de l'enfant relativement à celle de la matrice.

4°. L'action de la matrice, les dimensions du bassin & de l'enfant, les directions des forces bien connues, il faut déterminer quels sont les divers mouvements que doit exécuter l'enfant, selon ses diverses situations sur le bassin; pour en franchir la cavité.

Je procede, dans mes Leçons, de maniere à arriver, par degrés, à la solution de ce problême, pour passer ensuite à d'autres connoissances de l'Art proprement dit des Accouchements.

Division. C'est la rédaction de mes Leçons que je publie. Je divise mon Ouvrage en quatre Parties, & je vais sommairement présenter le plan de chacune.

PRÉMIERE PARTIE.

Comme il eſt impoſſible de raiſonner ſur l'action d'une machine compliquée, miſe en mouvement par une puiſſance inconnue; ſi l'on n'examine ſes reſſorts & ſes effets; de même, il eſt impoſſible d'avoir des connoiſſances certaines & utiles, de ce qui ſe paſſe dans l'économie animale, ſans la connoiſſance de l'Anatomie, & ſans l'obſervation. Il faut donc commencer, ſur-tout dans l'Art des Accouchements, par connoître parfaitement toutes les parties qui y concourent, ou qui l'operent principalement. J'ai cru devoir commencer par une deſcription exacte, & même ſcrupuleuſe, de la ſtructure de l'organe qui ſert au développement du fœtus, ſtructure qui nous a été mieux manifeſtée d'après l'ouverture de pluſieurs cadavres de femmes mortes pendant la groſſeſſe ou l'accouchement, ou pluſieurs jours après cette opération.

D'après des faits anatomiques, nous avons haſardé de nouvelles explications de différentes fonctions de cet organe, & de beaucoup de phénomenes qui ne nous ont point paru avoir encore été expliqués.

Nous ne traitons du baſſin qu'après avoir décrit

la matrice, pour ne point interrompre une chaîne d'idées sur les dimensions.

M. Camper a concouru à perfectionner la Lithotomie, en donnant sur le bassin un Traité qui doit rendre cette opération beaucoup plus certaine. Il ne faut pas moins en faire, sans doute, relativement à l'Art des Accouchements; mais pour ne pas adapter à un Ouvrage le plan d'un autre, ce qui, par une mauvaise application, pourroit devenir dangereux, on ne sauroit trop prendre soin d'établir la maniere avec laquelle il faut considérer cette cavité osseuse dans l'une & l'autre opération. C'est à l'axe du bassin que le Lithotomiste doit s'attacher; c'est à ses dimensions que doit avoir égard un Accoucheur: si ce dernier détermine donc dans un bassin une parabole & trois axes, on aura raison de lui reprocher qu'il fait abus des connoissances du Lithotomiste, qu'il fait un mauvais usage de la Géométrie qu'il eût pu mieux employer en ne s'attachant qu'aux dimensions.

Toutes les mesures du bassin bien connues, il n'est pas moins essentiel de s'assurer de celles de l'enfant: à cet égard nous ne nous en sommes pas tenus à celles qui ont été assignées par les Auteurs; nous les avons encore recherché

nous-même pour les aſſigner plus ſcrupuleuſement.

Nous avons indiqué la poſition la plus ordinaire de l'enfant dans la matrice, & nous avons donné des raiſons de cette même poſition.

Nous tâcherons de déterminer, par l'Anatomie, l'obſervation & le raiſonnement, ce qu'on doit penſer de la poſition de la matrice, & de ſon obliquité, objets de diſputes éternelles.

La nature eſt ſujette à des écarts; elle peut être troublée dans ſa marche. Nous verrons l'ordre & le déſordre qui peuvent arriver au baſſin dans le temps de l'oſſification; mais cette connoiſſance feroit ſtérile, ſi l'Art ne nous fourniſſoit des moyens de découvrir ſur le ſujet vivant les vices & les dimenſions de cette cavité: c'eſt ce que nous indiquerons à l'article du Toucher. Telle eſt la tâche que nous remplirons dans la premiere Partie de notre Ouvrage.

SECONDE PARTIE.

Les principes fondamentaux, établis dans la premiere Partie, nous conduirons dans la ſeconde, au développement du méchaniſme de

l'accouchement ; & ce méchanisme, bien développé, menera à donner à la nature des secours conformes à ses besoins, lorsqu'elle pourra ou lorsqu'elle exigera, d'être aidée.

Nous ne ferons précéder cette Partie d'aucune des divisions ordinaires d'accouchements naturels, difficiles & laborieux. Ces divisions n'ont point servi à éclaircir l'Art, & à le simplifier.

Comme ce sont des accidents qui compliquent les accouchements, il en sera question dans une autrepartie de l'Ouvrage, pour ne pas interrompre la chaîne des idées géométriques sur le méchanisme de cette opération.

Hippocrate réduisoit toutes les positions de l'enfant sur le bassin, à trois principales; la tête, les pieds ou le corps en travers. Nous revenons à cette division simple ; nous examinons les positions d'abord de l'une & l'autre extrémité, & ensuite les positions transversales.

On doit considérer le sommet de la tête de l'enfant en six positions différentes sur le bassin, selon lesquelles la nature termine ou peut terminer l'accouchement : trois sont antérieures; trois sont postérieures; c'est-à-dire, qu'un point donné de la tête, (& l'on choisit l'occiput, parcequ'il doit se dégager communément le premier)

mier) peut occuper , ou un des trois points antérieurs , ou un des trois poſtérieurs : les unes & les autres de ces poſitions naturelles ſeront décrites dans un ordre tel qu'il ſera procédé du ſimple au compoſé ; c'eſt-à-dire , des plus faciles à terminer à la nature aux plus difficiles : les poſitions antérieures ſeront comparées aux poſitions poſtérieures ; de cette comparaiſon la pratique de l'Art des Accouchements pourra retirer le plus grand avantage.

Après avoir conſidéré l'extrémité ſupérieure , nous paſſerons à l'accouchement par les pieds ; les poſitions antérieures & poſtérieures , ſeront développées dans le même ordre : comme dans ces accouchements , la nature ſe ſuffit rarement à elle-même ; la maniere de la ſeconder dans ces cas ſera indiquée. On ne perdra point de vue la tête , parceque c'eſt à elle que , dans ces ſortes d'accouchements , il faut toujours porter ſes vues.

Après avoir ainſi établi le méchaniſme de la nature , dans les diverſes poſitions où elle ſeule termine , ou peut terminer les accouchements , on verra comment , lorſqu'elle ne fait plus d'efforts , ou que d'autres circonſtances l'exigent , il faut employer les différents ſecours de l'Art

ſur tout comment on doit ſe ſervir des inſtruments.

Le méchaniſme de l'accouchement, par l'une ou l'autre extrémité, bien développé, les moyens qu'on doit employer pour imiter ce méchaniſme étant bien connus; lorſqu'il arrivera quelque obſtacle, quelque dérangement, il ſera plus facile de s'en appercevoir; le moyen d'y remédier ſe préſentera naturellement, & l'on fera plus aiſément rentrer la nature dans ſon ordre commun; & ſi après avoir été rétablie dans la route ordinaire, elle ne ſe ſuffit pas, on terminera alors en imitant ſa marche accoutumée.

D'après les connoiſſances que nous ſuppoſons qu'on a dû acquérir dans la premiere partie, on reconnoîtra facilement dans la ſeconde quels ſont les individus chez leſquels quelques-unes des poſitions naturelles ne pourront ſe terminer; alors un accouchement naturel ſera réduit à un autre plus naturel encore.

Les Anciens & même les Modernes, s'étoient plus occupés des poſitions tranſverſales de l'enfant, que des différentes poſitions que peut prendre la tête ſur le baſſin. Ne falloit-il pas ſe comporter d'une maniere toute contraire, en s'occupant beaucoup plus de la tête que du reſte

du corps, ſans toutefois négliger ce dernier? N'étoit-ce pas le moyen de ſimplifier l'Art en le développant? Ne falloit-il pas auſſi établir des principes ſur les poſitions tranſverſales, comme il y en a d'établies, relativement aux poſitions de la tête? Ces principes développés, les manœuvres multipliées qui occupoient tant les Accoucheurs, qui ſembloient ſi difficiles, & dont ils faiſoient preſque un myſtere, ne feront-t-elles pas réduites à un petit nombre de principes très ſimples & très faciles à ſaiſir?

Comme dans les poſitions tranſverſales, le bras ſorti à l'orifice offre ſouvent de grandes difficultés, nous nous arrêterons particuliérement à ce cas malheureux.

Un grand nombre d'inſtruments ſeront bannis de ce Traité : la multiplicité de ceux que la Chirurgie a inventés pour terminer les accouchements, montre aſſez combien cet Art eſt barbare, & quel eſt le penchant de l'homme pour les moyens deſtructeurs. Les ignorants, les fourbes & les ſavants ont employé les inſtruments, mais par des motifs différents. L'ignorant, en ſe ſervant du fer, croit alors conduire & diriger la nature; le fourbe, lorſqu'il en fait uſage, porte par-tout la terreur & l'admiration; il

adopte & chérit cette barbarie : ne pourroit-on pas même reprocher à quelques Accoucheurs de s'être plutôt occupés des cas où l'on pouvoit les employer ſans danger , que d'avoir cherché les moyens de s'en paſſer ? Tout ce qui eſt formidable & compliqué en impoſe aux humains.

Ce feroit cependant retomber dans une autre extrémité préjudiciable à l'Art , que de vouloir totalement bannir les inſtruments , & c'a été à tort le ſyſtême de quelques Accoucheurs. L'ignorance qui admire les inſtruments déclame vivement contr'eux lorſqu'elle n'en ſait pas faire uſage. Il eſt auſſi ſage de les employer le plus rarement poſſible, qu'il ſeroit fol de les bannir dans tous les cas. Il ne faut pas toujours compter ſur la nature ; celui qui la connoît bien, n'attend jamais en vain une terminaiſon qu'elle ne peut opérer : attendre trop de la nature dans certains cas , ce ſeroit une inhumanité barbare qui ſacrifieroit à une mort certaine une mere & ſon enfant. Si ces moyens, qui ſont toujours conſervateurs aux mains d'un homme inſtruit, épouvantent les femmes, c'eſt qu'ils ſont deſtructeurs dans les mains qui n'ont que de la force & point de principes. Par les inſtruments

bien dirigés, la mere eſt toujours conſervée à la vie, & délivrée en un inſtant des plus horribles ſouffrances. Les douleurs alors ne ſont pas même auſſi vives qu'on imagine ; elles ſont bien au deſſous de celles qu'éprouve une femme dans un travail inutile.

Il faut peu d'inſtruments à un Chirurgien habile, de même qu'il faut peu de remedes à un Médecin ſavant. Un inſtrument même défectueux ſuffit à une main dirigée par des principes ; les principes ſuppléent à tous les inſtruments : aucun inſtrument ne peut tenir lieu de principes.

Toutes ces raiſons m'ont éloigné d'imaginer ou de corriger aucun inſtrument. Je me ſuis même juſqu'ici conformé au goût de ma nation, en adoptant le forceps corrigé par M. Levret ; & je finis enfin par donner la préférence à celui de Smellie, pour un grand nombre de raiſons dont j'ai déja énoncé quelques-unes dans cette Introduction. Ce n'eſt pas que ni l'un ni l'autre inſtrument ne puſſent être employés aſſez indifféremment par des mains habiles ; mais l'inſtrument qui, rempliſſant toutes les indications, a le moins d'inconvénients, doit être préféré ; & il n'eſt aucune des indications que remplit

l'inftrument de M. Levret, qui ne puiffe être remplie par celui de Smellie, qui d'ailleurs, eft beaucoup plus facile à manier, caufe moins d'épouvante & moins d'accidents fâcheux.

TROISIEME PARTIE.

Pour ne pas rompre la chaîne des idées géométriques qui fervent à développer le méchanifme de l'Accouchement, cette troifieme Partie fera confacrée au développement de vérités intéreffantes, qui peuvent & doivent même être féparées de celles qui conftituent la premiere & la feconde Partie. C'eft ici que feront développés les accidents & les caufes qui compliquent les accouchements & les rendent ou périlleux pour la mere ou pour l'enfant, ou difficiles, & fouvent même impoffibles fans les fecours de l'Art. Cet article intéreffant complettera la connoiffance des obftacles de tout genre qui s'oppofent à la marche de la nature, & apprendra les moyens de les furmonter. On pourra, fous fes aufpices, dans les circonftances les plus critiques, épargner au moins la vie de la mere, s'il n'eft pas poffible de la conferver à l'enfant.

Ayant pour but, en développant l'art, de fa-

ciliter les moyens de le bien ſaiſir, nous réduirons à trois chefs la multitude d'accidents & de cauſes qui font obſtacle à l'accouchement ; obſtacles de la part de la mere, obſtacles de la part du placenta, obſtacles de la part de l'enfant.

L'état de la femme au moment de l'accouchement, le méchaniſme par lequel la matrice opere la ſortie du fœtus, ce qui ſe paſſe alors dans l'économie animale de l'être propagateur & de l'être propagé, fixera nos premiers regards : par ce moyen il ſera facile de s'aſſurer des divers préparatifs qui conviennent à l'accouchement, ſuivant les différentes circonſtances. Le choix & l'application de ces préparatifs ne feront en quelque ſorte que les conſéquences des principes qui auront été déduits.

L'état naturel bien connu, on s'appercevra mieux des déſordres qui pourront ſurvenir ; on ſaiſira plus aiſément & ce qui manque à la nature pour achever ſon ouvrage, ou ce qui arrête les efforts qu'elle fait pour le terminer : c'eſt ainſi qu'en ſuivant une marche ſimple & méthodique, nous paſſerons de la connoiſſance d'un bon travail & des moyens par leſquels il s'opere, à l'examen d'un travail faux & aux

moyens de le calmer ou de le rappeller à un travail ordinaire, moins pénible & moins dangereux.

Ayant ainſi jeté un grand jour ſur ce qui concerne les préparatifs à l'Accouchement par l'expoſition des contractions trop foibles, ou trop fortes, ou irrégulieres de la matrice, nous ferons l'examen le plus réfléchi du ſpaſme de cet organe; autre objet important pour les préparatifs, & qui n'a été que trop négligé, au grand préjudice des meres & des enfants. Les cauſes & les effets de cet accident ſeront aſſignés de maniere à ne plus s'y méprendre; nous dirons comment & pourquoi, dans ces circonſtances, l'Accoucheur doit porter preſque tous ſes ſoins vers la mere. Toutes les reſſources que peut fournir la Médecine pour combattre & ſurmonter ces obſtacles, ſeront indiquées. Nous tâcherons enfin, ſur cet objet, de faire revivre quelques préceptes ſalutaires des Anciens, dont les Modernes ne ſe ſont malheureuſement que trop écartés depuis l'invention du forceps, tant il eſt vrai qu'une découverte, même utile, produit preſque toujours quelque mal.

Avant de quitter la matrice, nous traiterons de ſa déchirure. Cet accident eſt plus fréquent

qu'on ne l'imagine ; & toutes les femmes qui l'ont ſubi en ont été les triſtes victimes. Nous nous appliquerons à faire connoître les circonſtances où cette déchirure a lieu, & les moyens de l'éviter.

Les convulſions qui arrivent à la mere, leurs diverſes cauſes, les divers ſecours qu'elles exigent, les moyens mêmes de les prévenir, lorſqu'on s'apperçoit qu'elles veulent ſe manifeſter, ſeront expoſées dans cette troiſieme Partie.

L'examen des divers obſtacles qu'oppoſent les parties molles, telles que les hernies, tumeurs du vagin, calloſités, &c. ſera encore ici détaillé.

Paſſant à l'examen des accidents que produit le placenta, nous traiterons de ſon décollement, de ſa ſituation ſur l'orifice. Les hémorrhagies qui précedent l'accouchement, fourniront des objets intéreſſants.

Enſuite étant arrivés aux obſtacles du fœtus, nous conſidérerons différentes circonſtances : les jumeaux, les monſtres, les têtes trop volumineuſes, relativement au baſſin. Nous tâcherons d'offrir un tableau exact des ſignes qui annoncent que l'enfant eſt mort, afin qu'on puiſſe employer des inſtruments contondants, lorſqu'il n'y a pas

d'autre moyen de ſauver la mere. Nous traiterons de la tête reſtée dans la matrice, & l'on reconnoîtra que ſi ce cas a tant tourmenté les Accoucheurs, c'eſt qu'ils ſe ſont créés des difficultés plutôt que de les combattre.

L'opération céſarienne achevera, dans cette Partie, de fixer nos regards; mais ils n'en ſeront pas moins attentifs. Il n'eſt que trop vrai, ſans parler des funeſtes effets qui en ont réſulté, qu'on a ſouvent pratiqué cette opération dans des circonſtances où, par d'autres moyens, on eût pû ſauver & la mere & l'enfant. Cette triſte réflexion n'a fait qu'exiter notre zele & redoubler nos efforts.

Rendre l'opération céſarienne plus rare, moins meurtriere, déterminer les cas où elle eſt indiquée, les réduire au plus petit nombre poſſible, ſubſtituer des manœuvres moins dangereuſes, tenter enfin de bannir entiérement cette reſſource ſi effrayante, & preſque toujours mortelle; voilà ce que nous nous ſommes propoſés.

Quatrieme Partie.

La délivrance ſera l'objet de la quatrieme Partie. Cet objet important n'a point encore été

traité dans toute ſon étendue ; il paroît même avoir été négligé par le plus grand nombre des Médecins & Chirurgiens qui ont écrit ſur les Accouchements. Les Anatomiſtes eux-mêmes, malgré leurs recherches, n'ont rien donné d'abſolument ſatisfaiſant ſur le placenta. Ce viſcere mérite cependant toute l'attention des Praticiens. Nous examinerons ſa ſtructure, ſes diverſes inſertions dans différentes régions de la matrice : nous conſidererons comment ce corps intermédiaire ſert de canal de communication & à la mere & à l'enfant, comment & par quel méchaniſme il ſert de médiateur à la circulation de ces deux êtres ; quels obſtacles peuvent déranger ou changer la circulation dans cet organe ; quels ſont les effets qui en réſultent ; les moyens d'y remédier. De la conoiſſance de ces divers objets, on verra ſortir comme d'une tige fertile une multitude de moyens ſalutaires. En conſidérant le placenta dans les différents temps de la groſſeſſe, nous aurons à diſcourir ſur les môles, faux germes, ſur l'avortement dans les différents temps de la geſtation, & les moyens de l'empêcher, ou d'y remédier lorſqu'il a lieu.

D'après ces connoiſſances, non ſeulement il ſera plus facile de conſerver la vie des enfants

dans les différentes époques de la grossesse, mais encore elles fourniront des moyens faciles de les conserver, ou de les rappeller à la vie, lorsqu'ils voient le jour, & même encore de leur épargner une foule d'infirmités qui viennent les assaillir après leur naissance.

Nous descendrons avec d'autant plus de plaisir dans ces détails, que ce ne sont point sur de simples conjectures, mais sur des faits qu'ils sont établis, & que nous en avons fait un grand nombre de fois l'heureuse expérience.

En considérant le placenta au moment de l'accouchement, nous traiterons tout ce qui concerne la délivrance avec plus d'étendue qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Nous parlerons ensuite des hémorrhagies qui surviennent après l'accouchement; des soins qu'exige la femme qui vient d'accoucher; des observations intéressantes sur les ligatures & sur leur danger termineront cette quatrieme Partie, & mettront fin à l'Ouvrage.

Ce n'est ni l'ambition, ni l'amour de la gloire qui nous ont déterminé à parcourir cette carriere étendue; un motif plus flatteur pour une ame sensible, le desir d'être utile à l'humanité, nous a inspiré cette idée, & nous a donné des forces

pour la réalifer. L'Art des Accouchements eft certainement un des plus intéreffants ; mais par une fatalité qui femble attachée aux objets les plus precieux, cet Art, ainfi que nous l'avons dit, eft refté dans un état de défordre, de barbarie, de confufion, qui ne lui a pas permis d'être auffi utile qu'il doit l'être. Les vrais principes, épars çà & là dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit fur cette matiere, préfentés fouvent fans ordre, fans clarté, enveloppés prefque toujours dans une foule d'autres objets abfolument étrangers, font en quelque forte demeurés enfevelis avec leurs Auteurs : la pareffe d'une part, l'ignorance de l'autre, ont achevé ou de les faire oublier, ou de les rendre plus dangereux qu'utiles; & un Art qui devroit être le confolateur d'un fexe précieux, à tous égards, en eft devenu le tyran ou le bourreau.

Quelques Modernes ont déja tâché de débrouiller ce chaos. Animés du même defir, nous avons cru que pour réuffir il falloit commencer par renfermer l'Art dans les juftes bornes que la nature & la raifon lui ont affignées ; c'eft-à-dire, ne s'occuper dans ce Traité que de la partie chirurgicale, que de ce qui concerne l'Accouche-

ment proprement dit, confidéré fous tous fes rapports.

Ce premier pas fait, le fecond confiftoit à raffembler toutes les vérités, toutes les méthodes, toutes les manœuvres, toutes les découvertes, à commencer par Hippocrate jufqu'à nos jours; prendre enfuite la main de l'expérience pour s'affurer de leur véritable valeur, de leur degré de folidité; les réduire à des principes généraux, les claffer, les enchaîner les uns & les autres; dévoiler par ce moyen, manifefter le véritable Art, &, fi l'on peut le dire, tout le fyftême de l'Accouchement.

Nous ofons nous flatter que ce fyftême, tel que nous le préfentons, paroîtra fi clair, fi naturel, qu'on aura peine à croire qu'il en ait exifté un autre. La vérité réduite à fon dernier degré d'évidence, femble avoir peu coûté à acquérir. Sans attacher grand prix à nos travaux, par l'expofé que nous venons de faire, on peut apprécier leurs difficultés, leur étendue.

Pour ne rien laiffer à defirer, nous avons cru qu'il ne fuffifoit pas d'établir des principes, qu'il falloit les affermir en détruifant des erreurs accréditées, qui bientôt auroient elles-mêmes tout

détruit : laiſſer l'ivraie au milieu du bon grain ; c'eſt riſquer de tout perdre. Au reſte, eſt-ce donc déprimer les travaux des autres que de les examiner avec impartialité ? Nos travaux ne ſont-ils pas eux-mêmes ſoumis aux critiques, aux cenſures ? Telle eſt la loi commune de quiconque publie ſes idées : une diſcuſſion ſage eſt ſouvent la voie par où ſe manifeſte la vérité.

Il reſte cependant encore un objet ſur lequel nous avons cru devoir faire quelques réflexions ; c'eſt l'inſtruction publique. Vainement un Savant fait part à ſes ſemblables du réſultat de ſes travaux & de ſes veilles ; vainement il s'efforce de pouvoir inculquer à ſes Eleves la plus ſaine des doctrines : le ſon qui frappe les oreilles ne peut inſtruire autant que l'objet qu'on touche des yeux. Cette vérité ne reçoit peut-être point d'application plus vraie que quand on conſidere l'Art des Accouchements. Dans cet Art, tout eſt de pratique, & toutefois il n'exiſte en France aucun Etabliſſement public où les Eleves puiſſent ſe former ſur cet objet : tous ſont réduits à une ſimple théorie ; & dans cette ſuperbe Ville, où tous les Arts ſemblent réunis & dévoilés, celui de conſerver les femmes, de con-

courir à la reproduction des êtres, peut à peine être appris.

Un temps a été qu'on regardoit comme un crime la dissection d'un corps inanimé ; l'Anatomiste curieux étoit obligé d'apprendre en cachette le grand art de guérir ses contemporains. On publie par-tout que ces siecles d'ignorance sont passés, & cependant, dans le nôtre, il n'est pas permis aux Eleves en Chirurgie, aux Etudiants en Médecine d'assister à un Accouchement. Un des objets pour lequel il seroit peut-être le plus à desirer que les Hôpitaux fussent ouverts aux gens de l'Art, est le seul pour lequel il ne leur est pas possible d'y pénétrer. Qu'arrive-t-il ? un Eleve, après avoir suivi plusieurs Cours publics, après même avoir opéré ou vu opérer sur des phantômes, s'en retourne dans sa Province la tête remplie de principes dont ni son œil ni sa main, ne peuvent faire l'application. Lorsqu'il faut opérer sur un être sensible, sur un être vivant, honteux de lui-même ou, trop prévenu en sa faveur, il n'ose agir, ou agit mal-à-propos : une foule de victimes sont immolées à son inexpérience, à son vain savoir.

Si quelque chose peut consoler, c'est sans

doute de voir les ſoins que prend le Gouvernement pour la population. Des Ouvrages ont été ordonnés pour la conſervation des enfants : il eſt à préſumer, puiſqu'on eſt ſur la bonne voie, qu'on ne reſtera pas au milieu de la carriere. Le jour approche qu'on s'occupera de la naiſſance des enfants, & des meres qui leur donnent le jour. L'art de conſerver les plantes eſt ſans doute précieux ; celui qui conſiſte à les faire germer, à les faire éclore, ne lui eſt pas certainement inférieur.

On a élevé, à grands frais, une Ecole pour la conſervation des quadrupedes. Je ſais que ces animaux ſont de la plus grande importance ; mais l'homme n'eſt-il pas auſſi néceſſaire à l'homme ? Les femmes ſont de moitié dans la Société ; ne fera-t-on rien pour elles ? L'art de remédier aux infirmités dont elles ſont environnées, ſemble cependant ſolliciter en leur faveur. Cet art ne fera que de bien foibles progrès, tant qu'il n'y aura pas des lieux où des Profeſſeurs habiles puiſſent en quelque ſorte faire des Leçons vivantes ; des lieux où ils pourront joindre à la théorie la plus ſage la pratique la plus aſſurée, où les Eleves trouveront à la fois de quoi exer-

cer leur esprit & leurs mains, & recevoir, en un mot, la science pour tous les sens.

Le plus petit Etablissement sur cet objet ne pourroit manquer de produire des biens infinis. Qu'on s'imagine, par exemple, qu'il existe à Paris une Crêche ou un Hospice composé de dix lits, les uns occupés par des femmes qui ressentent les douleurs de l'accouchement, les autres par celles qui sont affligées de quelque maladie particuliere à leur sexe; qu'on se figure un Professeur à la tête de cet Hospice, donnant tous les jours, lorsque les circonstances le permettent, des Leçons-pratiques sur l'Accouchement & les Maladies des Femmes; qu'on suppose même qu'il est permis à ce Professeur d'attirer dans son Hospice les femmes qui présentent dans les autres Hôpitaux les phénomenes, les accidents les plus extraordinaires, les plus compliqués; qu'on se figure, enfin, des Eleves animés par le desir d'apprendre, & l'on concevra aisément tous les avantages qui peuvent résulter d'un pareil Etablissement, soit pour les Eleves, soit pour l'Art, soit pour les Femmes, & la population en général.

C'est ce qu'ont déja senti quelques Nations,

& leurs tentatives en ce genre ont eu les plus grands ſuccès. Depuis qu'à Berlin le Gouvernement a fait des réglements relatifs à l'Art des Accouchements, depuis qu'il a ouvert des moyens faciles pour puiſer l'inſtruction publique, on a ſenti que le nombre des victimes de l'ignorance & de l'impéritie étoit conſidérablement diminué. Depuis qu'en Angleterre les Médecins ſe ſont livrés à la pratique des Accouchements, & que les femmes, ſoit pour l'accouchement, ſoit pour ſes ſuites, ont été confiées à leurs ſoins, on s'eſt apperçu dans cette Contrée d'un changement qui fait honneur à cette nation laborieuſe & philoſophe. Les accidents des meres & des enfants ſont devenus moins fréquents. Les maladies des femmes mieux connues, plus sûrement traitées, & les Eleves, apprivoiſés avec la Nature, ſe ſont accoutumés à ne la point perdre de vue, même dans les moments où elle ſe livre aux plus grands écarts.

Cette révolution eſt trop avantageuſe pour qu'elle ne devienne pas générale. Puiſſe la tête qui médite s'unir toujours à la main qui opere! puiſſe la main n'opérer jamais ſans des principes qui la dirigent! Banniſſons cet appareil effrayant d'inſtruments, dont une pratique inſtruite peut

ſe paſſer ; ou ſi la néceſſité nous oblige à en conſerver quelques-uns, que ce ſoit pour défendre, pour protéger la Nature, & non pour la tourmenter. Femmes éplorées, ne craignez plus l'inſtant qui établit votre maternité ; l'Art des Accouchements peut être perfectionné au point d'aſſurer toujours vos jours, & le plus ſouvent ceux de vos enfants. J'aime à croire que ce moment n'eſt pas éloigné, & cette penſée m'eſt plus douce que la gloire ; elle fait le charme d'une vie que j'ai conſacrée toute entiere au ſoulagement des infirmités dont votre ſexe n'eſt que trop ſouvent la victime.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre, *l'Art des Accouchements, &c.* par M. ALPHONSE LEROY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion, A Paris, ce premier Avril 1775.

POISSONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le ſieur LEROY, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *la Pratique des Accouchements ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres

d'amende contre chacun des contrevenants; dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du Préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancellier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LEBEGUE, avec paraphe.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syn-

dicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 155, fol. 77, conformément au Réglement de 1723. Qui fait défenses, article IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII, du même Réglement. A Paris, ce 9 Janvier 1776.

HUMBLOT, *Adjoint.*

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 11, *ligne* 22, Cette pratique qui tenoit, *lisez* qui tendoit.
Page 93, *lig.* pénultieme, ſépare, *liſ.* ſe pare.
Page 100, *lig.* 14, a *liſ.* la.
Page 162, *lig* 23, où s'eſt formé, *liſ.* où il s'eſt formé.
Page 166, *lig.* 7, ſéjour, *liſ.* jour.
Page 187, *lig.* 19, contois, *liſ.* comptois.
Page 191, *lig.* pénultieme, conduirons, *liſ.* conduiront.